Aux sources de l'Europe

HYPERBORÉE

Trimestriel n°6 - Beltaine - Mai 2008 - 9 euros

l'Âge de Fer

LES RACINES DU DÉSASTRE

Guerres, manipulations, catastrophes et complots



ADIEU, VIEILLE EUROPE ?

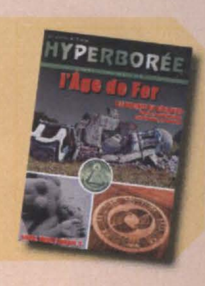
SOMMAIRE

Notre n°6 est daté du 1er mai, fête de Beltaine. Cette fête est non seulement de Tradition solaire mais aussi de Tradition polaire, puisque la fête de Beltaine est celle du dieu gaulois Belenos, qui est un autre nom de l'Apollon hyperboréen. « Dans la mythologie celtique, Beltaine est le jour où les dieux prirent pied sur le sol d'Irlande et brûlèrent leurs vaisseaux pour ne pas être tentés de revenir en arrière. Beltaine marque ainsi l'engagement définitif, irréversible et, par là, la confiance dans l'avenir et la destinée ». (calendrier.celtique.free.fr)



En couverture : une église orthodoxe dynamitée par les Albanais du Kosovo. Au centre : le symbole des Illuminati. En bas à gauche : une statue de Maillol sous la neige, dans un parc d'Anvers. En bas, à droite : un crop circle apparu en Angleterre qui reprend les caractéristiques du fameux calendrier maya annonçant « La fin des temps » ; c'est ainsi qu'a été appelé le crop-circle.

Hyperborée est une revue trimestrielle éditée par le CRUSOE, Centre de Recherches Universitaires Sur les Origines de l'Europe.
CRUSOE : BMB - BP 50169 - 13795 Aix-en-Provence cedex 3
Directeur de la publication : Pierre-Émile Blairon - pierre.blairon@wanadoo.fr
Impression et Conception graphique :
ExpoSud Communication - exposud13@orange.fr
Photos de Pierre-Emile Blairon et Alain Cagnat, Dessins de André Herbouze
Dépôt légal à parution : ISSN en cours



Le cauchemar

par Pierre-Emile Blairon

Cette nouvelle livraison d'*Hyperborée* vous surprendra un peu. Nous faisons quelques piqués dans le monde profane ; en avion d'attaque américain F-111, cela va, hélas, de soi ; vous y noterez quelques références inquiétantes à des événements, des hommes, des officines qui nous ont préparé ou nous concoctent encore, de plus en plus fébriles et enthousiastes à l'approche de l'échéance, l'avènement du *Meilleur des mondes* qui, comme Aldous Huxley, l'auteur du livre qui porte ce titre, l'avait voulu, signifie – paradoxalement - que nous entrons dans le pire cauchemar que l'imagination humaine puisse concevoir.

La plupart de nos contemporains, par ignorance, lâcheté, conformisme, égoïsme, par défaut de *hauteur*, celle qui permet de contempler avec lucidité les désastres qui se préparent, ne savent rien ou ne veulent rien savoir de ce futur proche ; rien ne les fera renoncer au confort dans lequel ils mijotent, préférant ne pas « faire de vagues » pour finir leur vie telle qu'ils l'avaient toujours imaginée dans leurs rêves cotonneux, dépourvus de toute aventure. Le monde peut bien s'écrouler autour d'eux, ils n'en ont cure. Et que le déluge survienne, mais après eux. René Guénon, dans ***Le Règne de la quantité et les signes des temps*****, un livre dont le titre pourrait tout aussi bien convenir à ce numéro d'** ***Hyperborée*****, avait ébauché le portrait de ce type d'être humain conventionnel, frileux, jaloux de sa quiétude, de ses certitudes superficielles et arrogantes, de la tiédeur soporifique dans laquelle il vit sans oser imaginer l'intrusion de quelque bouleversement, ni par le bas, ni par le haut, - nous sommes bien en système démocratique - à tel point que ces personnes se trouvent complètement démunies face à des événements pénibles du quotidien, des** ***épreuves*** **: séparation, revers financier, maladie, mort… et Guénon avait souligné les failles que comportent ce type d'attitude :** ***« La dérisoire sécurité de la "vie ordinaire ", qui était l'inséparable accompagnement du matérialisme, est dès maintenant fortement menacée, certes, et l'on verra sans doute de plus en plus clairement, et aussi de plus en plus généralement, qu'elle n'était qu'illusion. »*** Il y a pire que le cauchemar que chacun fait, une nuit ou l'autre : c'est le réveil dans un monde réel, après les quelques secondes de torpeur indécise pendant lesquelles notre esprit cherche ses repères, lorsqu'on se rend à l'évidence : plus rien n'est comme avant. C'est le cauchemar du condamné à mort qui oublie son statut en dormant et qui se réveille au matin, ahuri, dans un monde de terreur contre lequel il ne peut rien.

Quant à nous, chers lecteurs, nous qui ne *tombons pas des nues*, nous allons accueillir avec sérénité le vrai combat – d'avant-garde - qui nous attend ; ne gaspillons pas nos forces ; je me souviens d'un slogan qui fleurissait sur les murs de mes vingt ans : *Avec nous avant qu'il ne soit trop tard* ; pour ce monde-ci, à l'agonie, *il est* trop tard ; nous n'avons plus ni le temps ni l'énergie pour convaincre ceux qui ne veulent pas l'être ; nous sommes passés à l'avenir ; nous avons un monde à reconstruire.

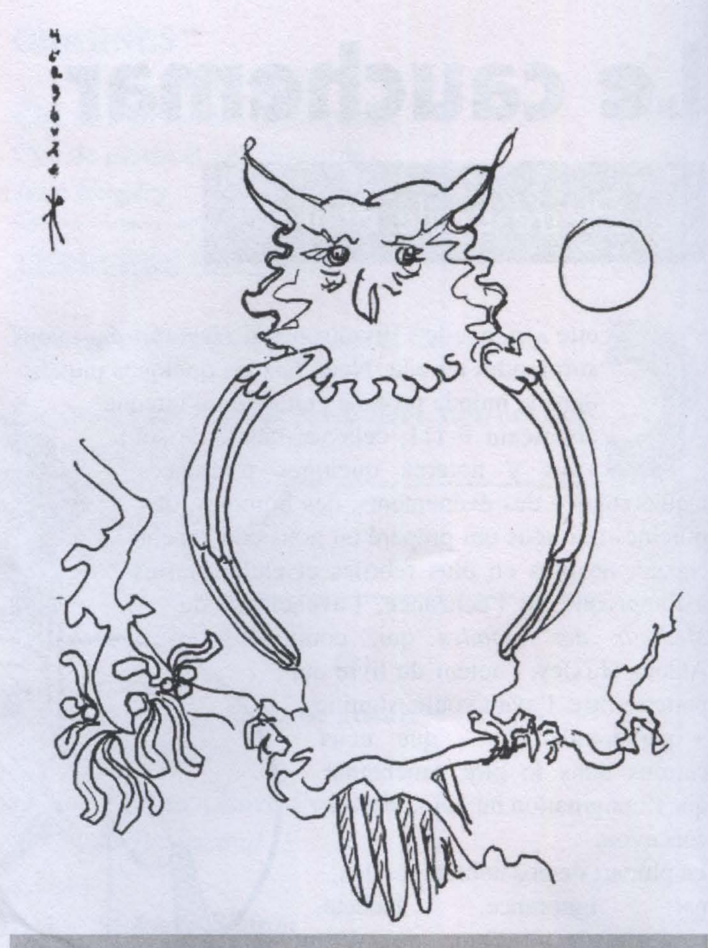
« Pour certains hommes, je serai un rêve, pour les autres, je serai un cauchemar » ; c'est une phrase qu'a prononcée Merlin l'Enchanteur, dans le film de John Boorman, *Excalibur*.

Ce numéro 6 consacré à *l'Âge de Fer* comporte 60 pages (nous n'avons pas poussé la subtilité guématrique jusqu'à le doter de 66 pages). C'est que notre ami Alain Cagnat nous gratifie d'un long article qui résume avec beaucoup de talent et d'efficacité

la saga européenne. Il s'agit d'un constat lucide et responsable dont nous partageons la plupart des analyses ; nous devions, à notre tour, faire cet état des lieux, pour démontrer que nous sommes, aussi, *dans le temps* et non pas mus mollement par quelques rêvasseries intellectuelles ; c'est sûrement l'angle d'attaque que nos adversaires ne manquent pas de mettre en oeuvre ; à commencer par en persuader nos propres amis ; mais, disons-le tout net, l'ambition d'*Hyperborée* n'est pas d'établir des constats mais d'élaborer un projet pour l'avenir, de mettre en place les structures nécessaires à l'après-désastre, la catastrophe qui pointe son nez. Les constats de la situation présente sont faits en permanence par d'autres groupes de pensée ; c'était le thème de l'éditorial de notre n°5 ; nous ébauchons d'ores et déjà avec le présent numéro les thèmes d'un prochain, qui sera consacré à *l'Âge d'Or*.

Il y sera traité précisément d'une dualité, de couples, à nouveau donc de « Twins », de Janus : prêtre-roi, polaire-solaire, voie des dieux-voie des pères, sacré-profane. Il n'y a guère qu'un réajustement de quelques millimètres pour faire coïncider, se superposer, les deux films de cette même photo. Les deux familles européennes. Histoire des hommes-temps des dieux. Un autre aspect de cette apparente dualité n'a pas été envisagé : certes, le temps est cyclique comme la roue qui tourne grâce à son moyeu qui, lui, est immobile, permanent. Mais **un autre mouvement, spatial cette fois, et non pas temporel, explique notre position : contraction-expansion, comme le mouvement de l'univers, éloignement-rapprochement, du centre primordial, du cœur ; mais oui, ce sont les battements du cœur ; c'est la pierre jetée dans l'eau qui produit des cercles concentriques qui s'éloignent indéfiniment du centre, du pôle, de la Connaissance jusqu'à l'oubli de ce que nous étions autrefois, il y a bien longtemps.** Prométhée a volé le feu aux dieux pour le donner aux hommes ; nous n'avions pas besoin de voler ce qui nous était donné et que nous avions *intégré*. Il vole le feu, la Connaissance, et il s'enfuit, comme tous les voleurs. Ce faisant, il s'éloigne du feu, de la Connaissance, pensant l'emporter avec lui ; c'était un leurre, une illusion ; un mirage, le début de l'Âge de Fer. Le début de la fin. Prométhée était un Titan ; par sa déchéance, son larcin *infantile,* (comme le singe qui vient « piquer » dans notre main la banane, qu'on va lui donner de toutes façons), il a entraîné dans son naufrage toute *l'humanité* qui, dès lors, ne faisait plus partie du cosmos, c'est-à-dire qui, justement, a perdu son aspect divin. Devons-nous en faire un exemple ? Nous ne nous pensons donc pas prométhéens, (si cette revendication signifie entrer en rivalité avec le divin, la source) ; ce qui ne signifie pas nier les caractéristiques de l'homme européen, volontaire, créateur et fier d'affirmer sa place prépondérante dans le monde ; pas plus que nous ne sommes évolutionnistes darwiniens ou créationnistes chrétiens, deux faces d'une même médaille consacrée à l'ignorance et au dogmatisme, l'une scientiste, l'autre religieuse.

Autrefois, les hommes côtoyaient les dieux ; ils étaient les dieux ; c'est-à-dire, selon le concept holiste, chacun une partie du cosmos et le cosmos tout entier. Vouloir affirmer avec arrogance la suprématie de l'homme sur les autres règnes, défier les dieux, est le signe certain d'une déchéance, d'une vacuité ; cette attitude prométhéenne a un nom, elle s'appelle l'*hybris*, mot savant pour désigner l'orgueil et la présomption ; elle amène logiquement une autre vanité et arrogance : l'humanisme, suprématie artificielle, par la technique, par le fer, par la science, le rationalisme, la religion, sur les autres règnes cosmiques ; lorsque l'homme ne maîtrise plus son mental, ce qu'il ne peut faire qu'avec l'aide divine, il dégénère ; il suffit de constater quelle sorte d'humanité a produit « l'humanisme », et quelle sorte de Terre il laissera aux générations futures, s'il y en a. Dans le processus que nous entamons, la première des priorités est d'établir un langage commun entre tous les hommes lucides, et ce langage, nous commençons à en balbutier quelques mots, c'est le langage symbolique, la langue divine, que nous devons apprendre et maîtriser afin de communiquer à nouveau avec les dieux pour que nous ne restions pas dans l'ignorance, que nous n'ayons pas à « voler » la Connaissance, ce feu qui nous était naturellement donné ; nous devons ramer à contre-courant pour nous rapprocher à nouveau du cœur, du centre, du pôle. C'est pour cela qu'*Hyperborée* existe. ■



L'ambition d'Hyperborée n'est pas d'établir des constats mais d'élaborer un projet pour l'avenir, de mettre en place les structures nécessaires à l'après-désastre, la catastrophe qui pointe son nez.

LES RACINES DU DÉSASTRE

L'antitradition et ses agents

par Paul-Georges Sansonetti

Il est maintenant certain que des événements marquants ne sont pas le fait du hasard mais résultent d'une action secrète menée par des personnages qui, la plupart du temps, demeurent prudemment dans l'ombre : « inconnus parmi les inconnus mais puissants parmi les puissants », pour reprendre ici une formule entendue jadis dans un célèbre feuilleton télévisuel français[1]. On dénomme « conspirationnisme » ou encore « théorie du complot » ce soupçon d'instrumentation de l'Histoire.

Croire à un complot ou simplement se poser des questions sur l'existence possible de manipulations dans les coulisses de la politique mondiale vous rendra obligatoirement suspect aux yeux de ce que nous conviendrons de nommer l'« idéologiquement correct ».Toutefois, malgré cela, nombre de personnes font preuve de scepticisme à l'égard des versions gouvernementales concernant des faits particuliers. Pour s'en convaincre, il suffit de voir quelle polémique prend actuellement de l'ampleur au U. S. A. sur la tragédie du 11 septembre 2001 ; et ce, à la suite de révélations et d'enquêtes qui contredisent gravement la

> *« Le redressement de l'instant ultime doit apparaître, de la façon la plus exacte, comme un renversement de toute chose par rapport à l'état de subversion dans lequel elles se trouvaient immédiatement avant cet instant même. »*
>
> René Guénon

thèse officielle. Il serait loisible de citer d'autres exemples, moins dramatiques heureusement, qu'illustrent de colossaux scandales financiers. De chaque côté de l'Atlantique, des citoyens se disent « on nous ment » et la fameuse phrase affirmant que « la vérité est ailleurs »[2] rallie tous les esprits rebelles au « nouvel ordre mondial » concocté par ceux qui, sous couvert d'organismes officiels (et officieux),

---

NOTES

[1] Il s'agissait d'une série tragi-comique intitulée *Les Compagnons de Baal* qui, avec *Les Aventures de Rocambole* et *Les Habits Noirs* passionna le public français dans les années 70.

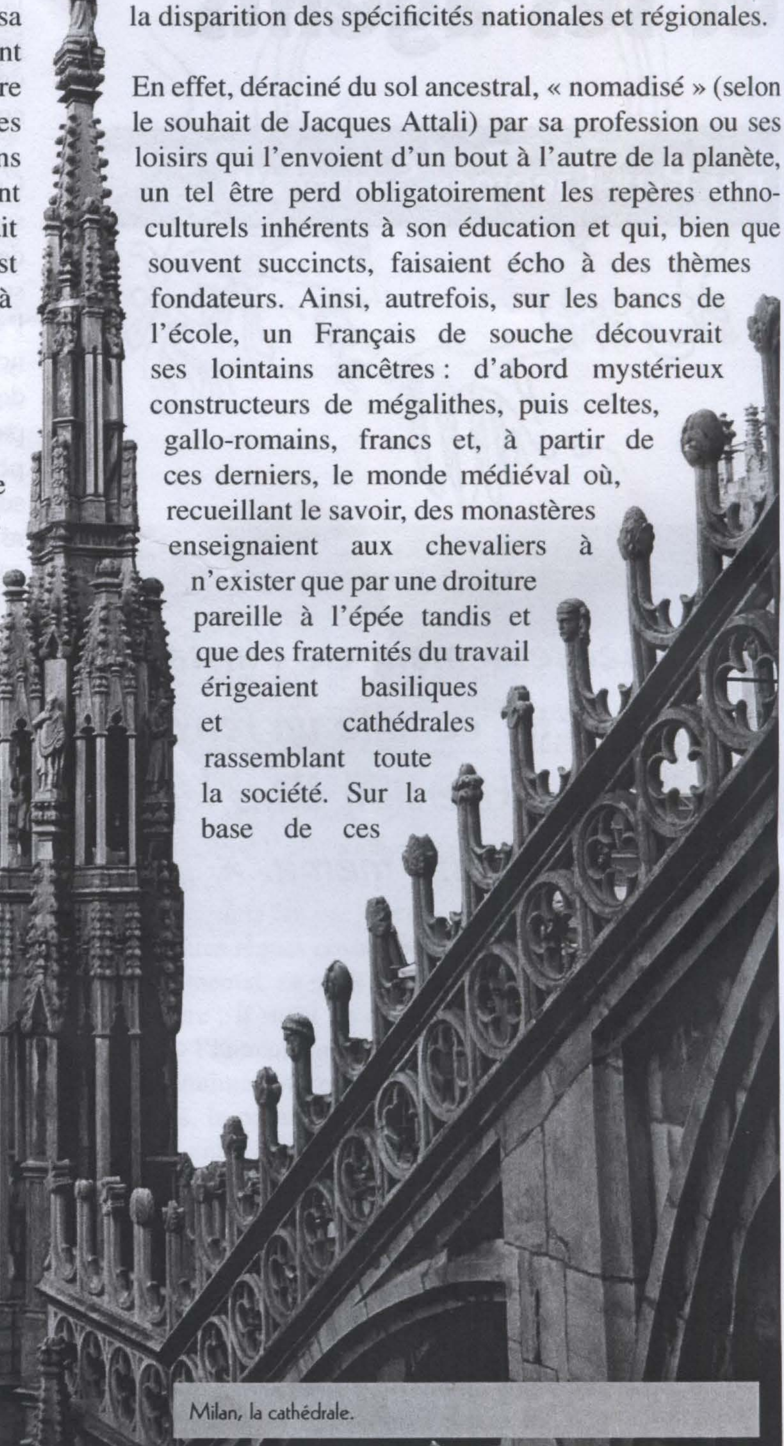
[2] Devise de la célébrissime série télé *X Files*.

sont fréquemment les agents d'une « centrale » totalement secrète dont nous allons parler. Des agents, précisons-le, pas obligatoirement conscients du plan général élaboré par la centrale en question. Dotés de pouvoirs décisionnaires à l'échelon international, ces individus apparaissent d'autant plus motivés qu'ils sont convaincus du bien fondé de la « mondialisation » : l'avenir des peuples ne pouvant, selon eux, que s'inscrire dans le contexte d'une éradication des identités ethno-culturelles afin de laisser place à une société planétaire dont l'unique finalité consisterait à « faire tourner » un système économico-financier. Le citoyen d'un futur proche ne serait enraciné nulle part mais trouverait sa banque partout. En vérité, ces stratégies mondiales ne sont que la « couverture extérieure » d'un projet d'envergure faisant référence à des concepts d'autant plus redoutables qu'ils conduisent à tenter de contrecarrer par les moyens les plus divers (y compris le terrorisme et le déclenchement de guerres) la marche des événements telle que l'explicitait la Tradition. Pour comprendre quels sont les enjeux, c'est la conception cyclique de l'Histoire qu'il faut aborder à présent.

LES QUATRE ÂGES ET L'INVOLUTION

Selon les sociétés antiques, le cycle de l'Humanité actuelle se partage en quatre périodes principales[3]. Ce thème est présent dans les textes sacrés de différents peuples, principalement Indo-Européens, des écrits védiques jusqu'à ceux des Vikings. La civilisation hellénique, par la voix d'Hésiode (qui vivait au VIIIe siècle avant notre ère) associait chacun des Âges à un métal[4]. En premier, l'Or symbolisait la perfection lumineuse d'une humanité supérieure. Puis, au fur et à mesure que se succédèrent les Âges d'Argent, d'Airain et de Fer, l'espèce humaine, perdant progressivement les prodigieuses capacités qui étaient siennes aux commencement du cycle, entra dans une longue phase *involutive* et non pas évolutive comme se plaisent à le croire paléontologues et historiens. À la fin de l'Âge de fer, l'immense majorité des êtres se retrouve privée du souvenir des temps premiers et, en conséquence, de ce qui pouvait encore constituer une référence d'ordre spirituel capable de faire obstacle à la disparition des spécificités nationales et régionales.

En effet, déraciné du sol ancestral, « nomadisé » (selon le souhait de Jacques Attali) par sa profession ou ses loisirs qui l'envoient d'un bout à l'autre de la planète, un tel être perd obligatoirement les repères ethno-culturels inhérents à son éducation et qui, bien que souvent succincts, faisaient écho à des thèmes fondateurs. Ainsi, autrefois, sur les bancs de l'école, un Français de souche découvrait ses lointains ancêtres : d'abord mystérieux constructeurs de mégalithes, puis celtes, gallo-romains, francs et, à partir de ces derniers, le monde médiéval où, recueillant le savoir, des monastères enseignaient aux chevaliers à n'exister que par une droiture pareille à l'épée tandis et que des fraternités du travail érigeaient basiliques et cathédrales rassemblant toute la société. Sur la base de ces



Milan, la cathédrale.

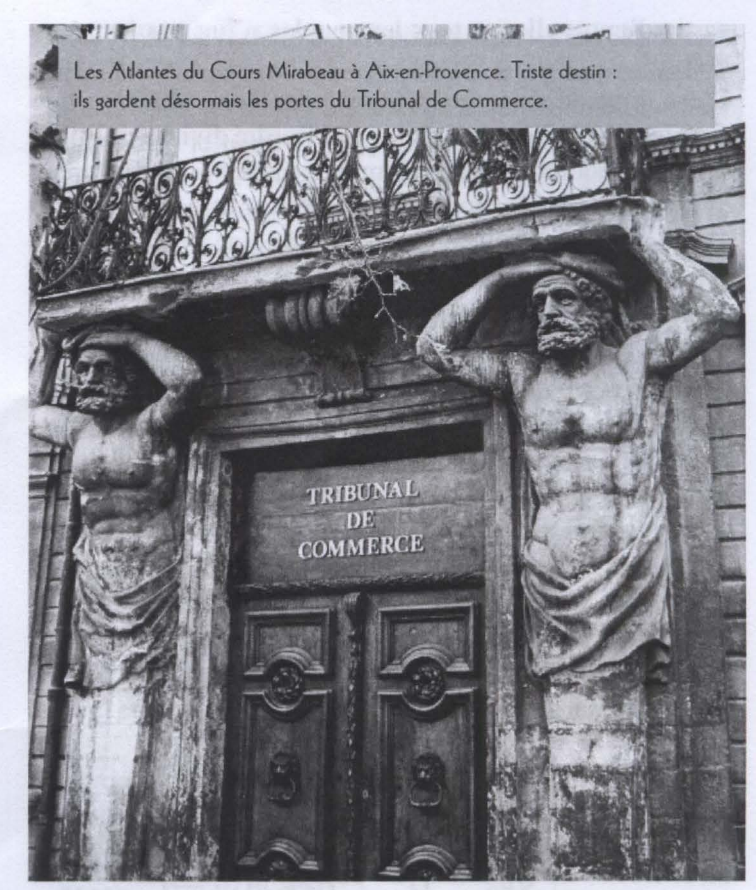
NOTES

[3] Thème partiellement évoqué dans le n° 4 de la revue *Hyperborée* ; cf. l'article intitulé *Yvain et la fontaine des origines*.

[4] Dans *Les Travaux et les Jours*, traduction de Philippe Brunet, commentaires de Marie-Christine Leclerc, Éditions Le livre de poche (Paris, 1999), p. 101-105. Les Grecs ne furent pas les seuls si nous songeons à la gigantesque statue apparaissant dans le songe de Nabuchodonosor et dont la tête est d'or, la poitrine d'argent, le ventre et les cuisses d'airain et les mollets de fer. Les pieds étant d'argile mêlée de fer. Le prophète Daniel l'interprète comme la symbolisation de quatre règnes se succédant (*Ancien Testament, Livre de Daniel*, 2, 31-35). Il pourrait s'agir d'un emprunt babylonien aux Indo-Européens car n'oublions pas que Nabuchodonosor est postérieur à Hésiode. De plus, à la même époque, les Perses représentaient également ces quatre Ages par les mêmes métaux que les Grecs si ce n'est que l'Acier remplace l'Airain. Mais, dit Hésiode, le peuple de l'Âge d'Airain possédait un cœur d'acier ; cf., *Les Travaux et les Jours*, op. cit., p. 102, vers 147.

connaissances élémentaires, des données plus énigmatiques pouvaient transparaître ; telles, entre autres, que la fameuse « ligne rouge » (réactivée par les Mérovingiens)[5] devenue le méridien de Paris et dont le rôle secret – mais lisible pour toute personne s'intéressant à l'ésotérisme et à l'œuvre de René Guénon[6] en particulier – consistait à rappeler l'existence du « Centre suprême ». Situé dans l'extrême nord du monde, jouxtant le Pôle[7], ce lieu aurait vu, durant l'Âge d'Or, l'épanouissement d'une supra humanité à l'origine des civilisations que devait porter notre continent. Inutile de dire que ce concept est proprement inadmissible pour les historiens officiels[8].

Comme le montrent Guénon et les principaux penseurs de la Tradition, le Centre suprême ayant disparu avec l'Âge premier, des « centres secondaires » furent créés de façon à faire en sorte que le souvenir de ce qui existait au commencement perdure dans les esprits. C'est ainsi que le cœur sacré du monde grec antique, Delphes, constituait un « centre secondaire » symboliquement relié à l'Âge d'Or par la lumineuse figure d'Apollon. Avaricum (Bourges) en Gaule, Rome pour le monde italique, Toletum (Tolède) avec les Celtibères[9] ou le mont Om chez les Daces (devenus des Roumains)[10] en sont d'autres exemples européens. Cette « géographie sacrée » (selon la formule de Jean Richer), ou « géographie symbolique » (pour Guénon), sinon « secrète » (dirait Robert Maestracci) « et désormais clandestine » (ajouterait Pierre-Émile Blairon) jointe à tout un légendaire local et régional, enracinait des images



Les Atlantes du Cours Mirabeau à Aix-en-Provence. Triste destin : ils gardent désormais les portes du Tribunal de Commerce.

fondamentales – puisque répondant aux fondements de l'être ainsi qu'à ceux, occultés, de la civilisation – offrant, en certaines circonstances, la possibilité de retrouver les véritables origines de l'Humanité ou, pour le moins, d'une

NOTES

[5] Nous en parlerons dans un prochain n° d'*Hyperborée*.

[6] Cet auteur écrivait qu' « il y a un symbolisme géographique aussi bien qu'un symbolisme historique, et c'est la valeur symbolique des choses qui leur donne leur signification profonde, parce que c'est là qu'est établie leur correspondance avec des réalités d'ordre supérieur ». *Le Règne de la Quantité*, Éditions Gallimard (Paris, 1945), chapitre XIX, p. 133.

[7] Ce qui signifierait obligatoirement que des conditions climatiques différentes existaient dans ces régions polaires et le nom de Groenland – « terre verte » ! - s'en ferait l'écho. Sans doute l'axe de rotation terrestre était-il alors différent et ces régions bénéficiaient d'un climat des plus viables pour une population. Sur un possible habitat cicumpolaire, cf. l'article du professeur Jean Haudry, intitulé *Les Indo-Européens et le Grand Nord*, n° 3 d'*Hyperborée*.

[8] D'une façon générale, paléontologues, historiens et archéologues ne peuvent concevoir un autre schéma que celui, darwinien et, donc, évolutionniste, montrant que l'Humanité commence avec la créature simiesque surnommée Lucy pour aboutir au citoyen du XXI[e] siècle pianotant son ordinateur. Cependant, de multiples découvertes archéologiques tendent à prouver que l'histoire du genre humain est formidablement plus ancienne et très différente du schéma officiel. Il suffit de lire les ouvrages de Michael Cremo et Richard Thompson, *Forbiden archeology* ou encore *Histoire secrète de l'espèce humaine*, Éditions du Rocher (Paris, 2004) ainsi que, de Colin Wilson, *l'Archéologie interdite*, Éditions du Rocher (Paris, 2001). Dans ce dernier ouvrage, il est question de la découverte, en 1880, près de Brescia (Italie) d'un squelette humain dont « le crâne s'avéra identique à celui d'une femme moderne ». Sa datation le fait remonter à « environ trois millions cinq cent mille ans, à la même époque que Lucy » (p. 220). Une preuve parmi bien d'autres que nous n'avons pas tous les mêmes ancêtres. Nous ignorons ce que sont devenus les descendants – migrants ? - de Lucy mais on peut supposer que ceux de la femme de Brescia se retrouvèrent un jour dans la Gaule cisalpine et bâtirent des cités dont l'une – Mediolanum (Milan) – fut considérée comme un centre secondaire faisant référence au Centre suprême. Pour des raisons sombrement (cet adverbe s'impose !) idéologiques certains paléontologues parviendront à occulter la femme de Brescia afin de désigner Lucy comme l'ancêtre du genre humain. On leur en laisse la responsabilité.

[9] Cf., Jean Richer dans *Géographie sacrée du monde romain*, Éditions Guy Trédaniel (Paris, 1985), p. 345.

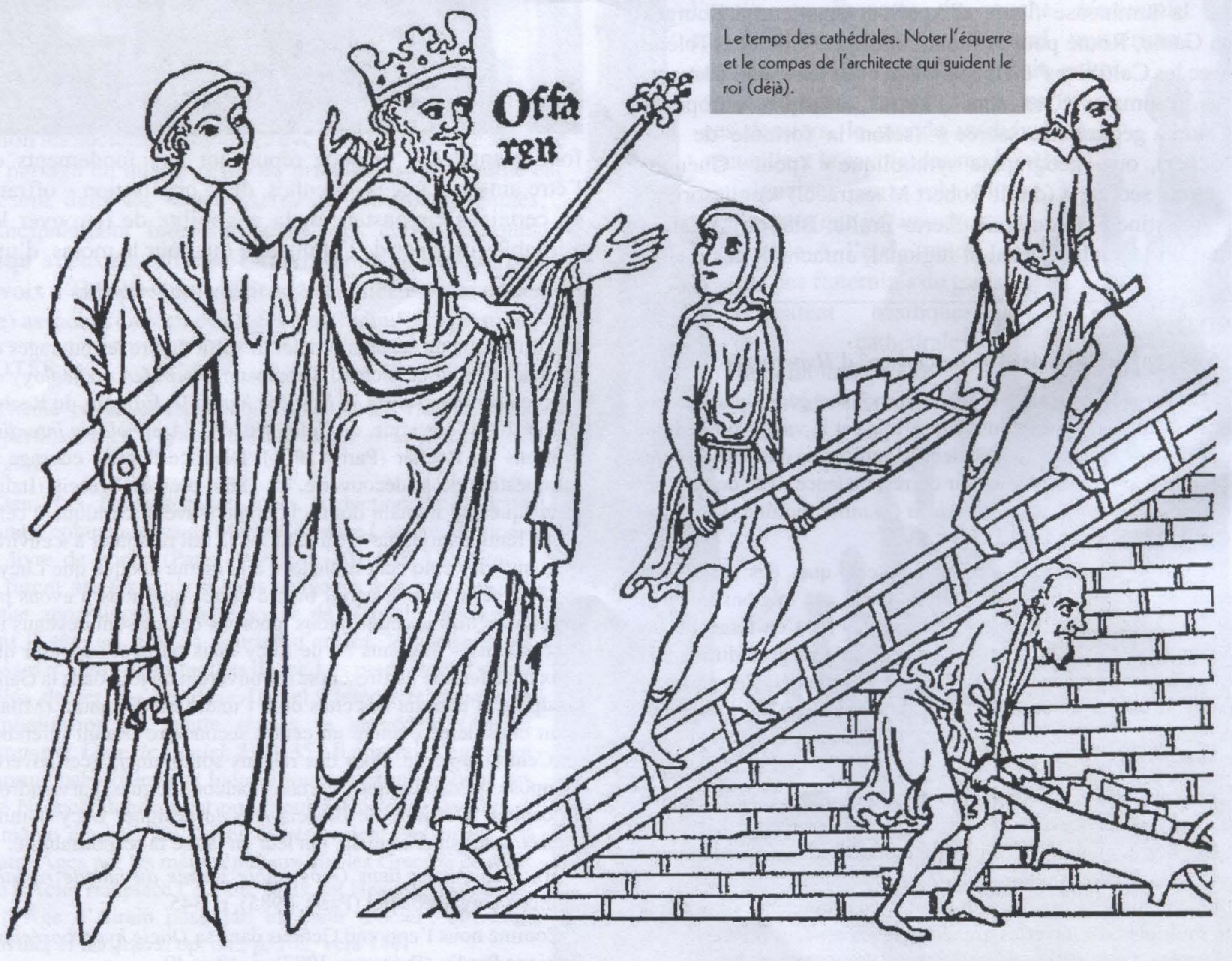
[10] Comme nous l'apprend Geticus dans sa *Dacie hyperboréenne*, Éditions Pardès (Puiseaux, 1987), p. 48 et 49.

partie d'entre elle car tous les peuples n'ont pas le même destin[11].

C'est donc la mise en mémoire de l'Âge d'Or qu'une certaine idéologie en révolte contre l'ordre divin et qui allait devenir prédominante dans le monde moderne s'est efforcée d'effacer. René Guénon a dénommé « antitradition » cette idéologie. Mais quelle en est donc l'origine ?

DE *L'HYBRIS* À L'ANTITRADITION

Hésiode nous dit que l'*Hybris*, l'infatuation du « moi » humain, l'orgueil, serait apparu dès l'Âge d'Argent. Les individus, « ne pouvant détourner leur immense violence les uns des autres » et « privant les dieux immortels de leur culte » [12], furent donc saisis par l' « égoïté » qui suscite l'antagonisme et, conséquemment, ils se détournèrent du respect qu'implique l'ordre divin[13]. L'*Hybris* devait s'accentuer encore à l'Âge d'Airain et marquer si fortement les populations vouées à subir le dernier Âge placé sous le signe du Fer que, prévient Hésiode, « chacun détruira la ville de l'autre » et, en un temps où l'on honorera « le fauteur d'injustice », « le mal n'aura plus de remède »[14]. Évoquant l'engloutissement de l'Atlantide dans son *Critias*, Platon précise que c'est l'orgueil de ses princes qui fut à l'origine de cette catastrophe. En effet, nous dit-il, « tant que la nature du dieu se fit sentir suffisamment en eux, ils obéirent aux lois et restèrent attachés au principe divin auquel ils étaient apparentés ». Ainsi, « ils n'étaient pas enivrés par le plaisir de la richesse (...) Mais quand la portion divine qui était en eux s'altéra par un fréquent mélange avec un élément mortel considérable et que le caractère humain prédomina (...) ils se conduisirent indécemment (...) tout infectés qu'ils étaient d'injuste convoitise et de l'orgueil de dominer »[15]. Comme on le voit, la prédominance de l'humain développe l'*Hybris* et, conséquemment, provoque le rejet de la dimension spirituelle – et des lois divines qui lui sont indissociables - tandis que surgit un irrépressible désir de richesse matérielle annonciateur de l'obsession affairiste et bancaire du présent monde. Là serait la source ténébreuse de l'antitradition.



Le temps des cathédrales. Noter l'équerre et le compas de l'architecte qui guident le roi (déjà).

Si l'on fait correspondre les quatre Âges de la tradition védique indienne qui, en tout, durent 60.000 ans – un *manvantara* - à ceux que mentionne Hésiode, 24.000 ans seraient dévolus à l'Or, 18.000 à l'Argent, 12.000 à l'Airain et 6000 au Fer[16]. À en croire certains auteurs[17], l'Atlantide aurait été engloutie environ moins 10.000 ans avant notre ère, date qui situerait l'événement au milieu de l'Âge d'Airain[18]. Durant les millénaires qui suivirent ce cataclysme, les civilisations en gardèrent le souvenir[19] et, à partir de centres secondaires et de mythes spécifiques, des autorités spirituelles s'efforcèrent d'éviter que les influences pernicieuses, cause du désastre atlante, ne contaminent les mentalités. Ce qui explique, dans l'Égypte antique, l'omniprésence du « dieu » redoutable, Seth, symbolisant l'état d'esprit qui, en chaque individu, s'oppose avec virulence aux puissances divines. On peut en dire autant de Loki, équivalent de Seth dans la religion des Vikings. Ces deux entités renvoient à un même concept de verrouillage et d'enfermement, de barrage et d'arrêt. En effet, l'initiale hiéroglyphique du nom Seth représente un verrou exprimant l'idée de « fermeture » que manifeste ce « dieu » associé à l'aridité (donc à l'absence de vie) du désert et, selon certains philologues, le nom de Loki aurait donné en français un mot dérivé du germanique, « loquet », tandis qu'en anglo-saxon *lock* signifie « serrure », « fermeture ». Pour la tradition chrétienne, le diable, étymologiquement, est celui qui coupe le chemin, sous entendu qui fait obstacle au sacré. On pourrait dire que le « blocage » représenté par ces figures maléfiques va prendre corps dans la pensée humaine – principalement européenne – à travers des interprétations matérialistes et « mécanistes » de l'existence et de l'univers. Guénon et d'autres penseurs montrent que l'antitradition est indissociable de la « matérialisation du monde ». De fait, les anciens peuples et ceux qu'un certain Occident scientiste et imbu de lui-même a qualifié de « primitifs » percevaient la dimension spirituelle de toute chose. Ainsi l'individu n'était pas réduit, comme actuellement, à sa seule existence physiologique – matérielle - puisqu'il se savait possesseur

NOTES

[11] Ainsi, pour la Grèce antique, les destins se révèlent différents selon les individus. Certains êtres, exemplaires par leur conduite, sont promis à l'immortalité tandis que d'autres, s'étant satisfaits d'une existence tissée de médiocrité, sont comparés à des ombres après leur décès. Cf. aussi la note 7 où il est question d'ancêtres non issus d'un tronc commun.

[12] *Op. cit.*, p. 102, vers 134 – 1137.

[13] Toujours selon Hésiode,une sorte de rédemption attendait ceux (ou certains de ceux) qui vécurent durant l'Age d'Argent. Ils peuplèrent un monde souterrain et « Les mortels les appellent les Bienheureux sous la terre » (*op. cit.*, p. 102, vers 141). On songe à tous ces récits légendaires d'Orient et d'Occident où il est question d'un peuple qui, ayant survécu à une catastrophe, vivrait dans les entrailles de la terre et, pratiquant la sagesse, détiendrait une science inconnue. Pareil thème se confond avec celui de la terre creuse comportant mers et continents qu'éclairerait une sorte de soleil en réduction (image présente dans *Voyage au centre de la terre*, de Jules Verne).

[14] *Ibid.*, p. 104, vers 187, 191 et 201.

[15] *Platon*, traduction et notes par Émile Chambry, Éditions Garnier-Flammarion (Paris, 1969), p. 492-493.

[16] Une remarque s'impose à propos de ces nombres. Nous avons dit plus haut que, s'il faut en croire Hésiode, l'involution provoquant l'apparition de l'égoïté commençait en Âge d'Argent. Cette involution doit durer jusqu'à la fin de l'Âge de Fer, soit une période de 36.000 ans. On pourrait alors comprendre pourquoi dans le chapitre XIII de l'*Apocalypse* de Jean, il est question du fameux 666, le « nombre de la Bête », autrement dit d'une puissance émanée du versant ténébreux du monde. Si l'on additionne les millénaires constitutifs de toute l'involution nous arrivons à 36. L'opération dénommée « développement d'un nombre » consiste à faire la somme de tous les chiffres de 1 à ce nombre même et, dans le cas de 36 cela donnera 1 + 2 + 3 + 4 + 5 etc. jusqu'à 36. Le résultat, 666, comporte plusieurs significations dont la plus connue renvoie au « démonisme » qui marque la fin des millénaires d'involution.

[17] En particulier Colin Wilson dans *L'Archéologie interdite*, op. cit., p. 294 et suivantes.

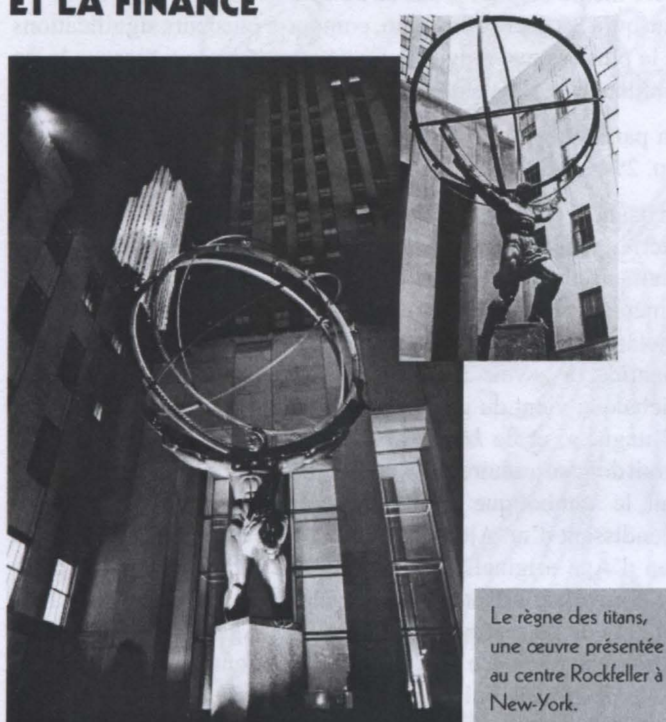
[18] En lisant le *Critias*, on s'interroge sur la nature de l'*orichalque*, mystérieux métal à la disposition des Atlantes. Pour Platon - qui connaissait obligatoirement *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode - ce métal était peut-être tout simplement un alliage symbolisant les métaux des trois Âges se succédant du commencement jusqu'à l'Atlantide, à savoir l'or, l'argent et l'airain. Le nom même d'orichalque vient du grec *oreikhalkon*, terme composé de *oros*, « montagne », et de *khalkos*, « airain ». Ce nom d'*oreikhalkon* pourrait donc se traduire par « montagne d'airain ». L'Inde védique voyait le symbolique mont Meru, désignant le Pôle, comme resplendissant d'or. Ajoutons que le Meru est indissociable de la notion d'Âge originel. La « montagne d'airain » en serait peut-être l'équivalent atlante. Un équivalent qui ne reflète plus l'Or synonyme de perfection première mais l'Âge d'Airain. L'image de la colonne remplace parfois celle de la montagne pour marquer le centre – donc le Pôle – du monde et il existait « une colonne d'orichalque placée au centre de l'île », là où les princes atlantes se rassemblaient solennellement ; cf. Platon, *Critias*, op. cit., p. 491. Ce qui signifie que l'Atlantide fut constituée à partir d'un centre secondaire référentiel au Centre primordial.

[19] D'où, de l'*Ancien Testament* jusqu'aux Scandinaves en passant par la Babylonie et la Grèce, le thème du Déluge. Thème universel car on le découvre aussi bien dans le monde amérindien qu'en Océanie, comme le montre l'imposant ouvrage de Pierre Gordon précisément intitulé *Ce que fut le Déluge*, Éditions Signatura (Paris, 2006).

d'un « Double », corps de nature subtile et, disent tous les enseignements initiatiques, support d'états par lesquels émergerait l'immortalité d'une personne. Selon la pensée matérialiste les êtres et les choses n'ont d'existence que par leur densité. Désormais, tout se ramenant à la substance, les humains ne sont que des corps périssables et rien ne survit lorsque la physiologie entre en décomposition. Dans ces conditions comment le divin aurait-il une existence ? À cet égard, il est pour le moins significatif qu'un nombre important de scientifiques proclament haut et fort leur athéisme.

Pour autant, n'allons pas croire que c'est également le cas des individus formant le sommet de l'antitradition. Ces derniers savent parfaitement à quoi s'en tenir, tant sur la notion de divin que sur celle de cycle et c'est précisément parce qu'ils ont connaissance de cela qu'on les devine farouchement déterminés à réaliser leur projet planétaire de suppression des diversités ethno-culturelles reliant chaque peuple à son fondement originel.

« LE RÈGNE DE LA QUANTITÉ » ET LA FINANCE



Le règne des titans, une œuvre présentée au centre Rockfeller à New-York.

Au cours des siècles, les personnages dont nous parlons apprirent à se servir avec une rare habileté des situations sociétales qu'engendraient obligatoirement les lois de l'involution. En particulier, pour ne prendre que l'une de ces lois, ce que Guénon a précisément nommé – titre de l'un de ses ouvrages les plus magistraux – *Le Règne de la Quantité*[20]. Un règne qui, de nos jours, a pour effet le développement exponentiel de la population mondiale, entraînant la nécessité de productions pléthoriques dans tous les domaines, aussi bien pour le nécessaire que pour le superflu puisque l'impératif prioritaire de la présente civilisation se résume à un verbe : vendre ! Nous vivons dans un monde marchand et la monnaie s'impose comme l'expression la plus évidente de la quantification[21]. Tout est désormais subordonné aux flux monétaires et chaque personne en est dépendante. Il est alors évident que la finance internationale (pléonasme !) joue un rôle essentiel dans le conditionnement des individus en les rendant dépendants d'un réseau complexe et contraignant de servitudes matérielles qui, la vie durant, les écarteront de toute perception de concepts susceptibles de rappeler les origines. Annonçant à saint Jean l'écroulement de la Babylone symbolique - sorte de nouvelle Atlantide par l'orgueil et la richesse [22] - un ange, en apostrophant la cité maudite, proclame la raison de cette destruction : « parce que tes marchands étaient les potentats de la terre, parce que tes maléfices ont jeté toutes les nations dans l'égarement »[23].

En outre, un second barrage a été mis en place sous l'apparence d'un mouvement informel apparu voici quelques décennies et dénommé *new age*. Ses multiples expressions – et certaines sectes en émanent - constituent une sorte d'exutoire spiritualisant en regard du matérialisme ambiant. De l'alimentation « bio » à des séances de méditation (mêlant yoga, Zen et techniques dites « relaxantes » utilisant des fonds sonores) en passant par des dérivés de la psychanalyse, le *new age* se propose d'adoucir les contraintes du monde moderne. Une façon aussi d'insinuer qu'il n'y a pas incompatibilité entre les sociétés traditionnelles et la nôtre tandis que l'on assiste à la constitution d'une sorte de *patchwork* élaboré à partir de fragments de traditions diverses récupérées aux quatre coins de la planète et répondant à une volonté de

NOTES

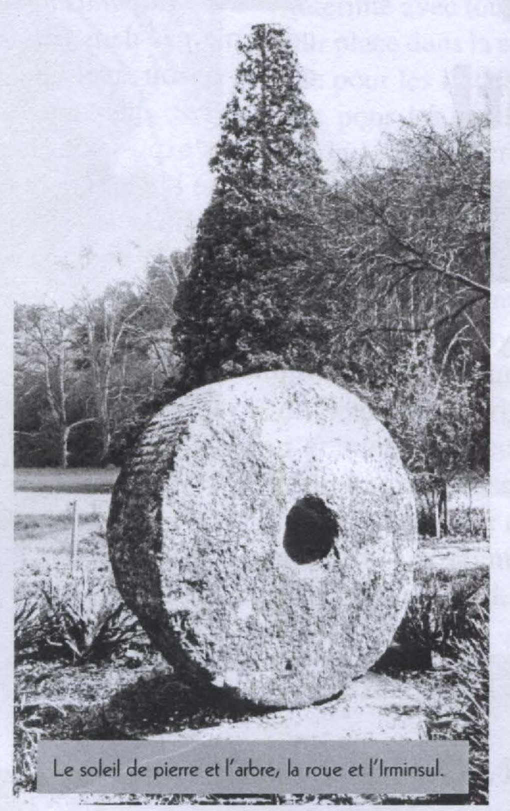
[20] Éditions Gallimard (Paris, 2003).

[21] Toujours dans *Le Règne de la Quantité*, René Guénon a intitulé l'un des chapitres *La dégénérescence de la monnaie* ; op. cit., p. 108. D'une façon fort significative, pendant des millénaires, la possession de l'or fut synonyme de richesse. Le métal symbolisant l'Age originel et la lumière divine (le soleil étant métaphorique du divin en l'être) a été mué en pouvoir matériel ouvrant la voie au règne financier de la quantité. À notre époque, ce ne sont plus les barres et les lingots entassés dans des coffres-forts qui traduisent la fortune, mais de simples chiffres s'alignant sur le cadran d'un ordinateur. Parce que faisant encore écho au domaine du mythe, la brillance de l'or est remplacée par des nombres traduisant une quantité d'ordre virtuel dont aucune limite ne peut circonscrire l'accroissement.

mondialiser le sacré ; ce qui ajoute encore à la confusion générale et, on l'aura compris, n'a pas d'autre but que de gommer les spécificités propres à chaque ethnie. Pour les personnes choisissant cette voie en espérant s'extraire de la sécheresse utilitariste régissant les actuelles sociétés, il ne faut donc pas s'attendre à d'éventuelles retrouvailles avec les origines. Le *new age* n'est qu'une annexe sournoise (et, là encore, souvent très lucrative) de la modernité.

DÉMASQUER L'ANTITRADITION

L'actuel spectacle d'une civilisation en pleine confusion et déliquescence pourrait faire croire que l'antitradition et ses agents sont parvenus à leurs fins. Cependant, au début de cette brève étude, nous disions que, malgré les efforts déployés par l'antitradition pour occulter ses manœuvres de politique internationale, une partie du public se montre de moins en moins dupe. C'est en déchirant progressivement un rideau de leurres que des individus déterminés parviendront à entrevoir ce qui a été dissimulé aux peuples de la planète. Alors on découvrira que sous prétexte d'établir la mondialisation il s'agissait en réalité d'arracher ces peuples (quelle qu'en soit l'ethnie, faut-il le préciser) à leurs terres ancestrales, physiquement mais surtout moralement, afin de leur imposer une existence uniquement fondée sur la dévotion de l'argent... et la crainte d'en être dépourvu ! Le sentiment tenace qu'il existe une organisme directeur secret contrôlant toute la haute finance afin de remodeler le monde - en défaisant ou refaisant des nations lorsque nécessaire – conduira inévitablement à l'interrogation suivante : dans quel but ? La réponse est déjà connue des esprits rebelles qui, parallèlement aux orchestrateurs de l'antitradition, possèdent une vision cyclique (et non point, redisons-le, progressiste) de l'Histoire : faire en sorte qu'au moment où le dernier Âge s'achèvera, les conditions requises pour le retour de la Tradition ne soient plus réunies et que les peuples se révèlent dans l'incapacité d'exister selon des valeurs - non cotées en Bourse ! – qui constituaient la normalité du monde traditionnel et sont maintenant en exil des consciences. Des valeurs nommées droiture, honneur, humilité (inverse de l'*Hybris*), fidélité, don de sa personne et, au sens médiéval du terme, « cœur », c'est-à-dire le courage inséparable de la générosité. Alors, même si, selon l'espoir de certains, une élite spirituelle parvenait à émerger, elle ne pourrait en aucun cas inverser le courant puisque la masse des peuples demeurerait imperméable à tout ce qui ne relève pas de préoccupations bassement matérielles et cantonnées dans l'étroitesse humaine.


Le soleil de pierre et l'arbre, la roue et l'Irminsul.

Mais, ainsi que le précisent les textes sacrés, ce serait oublier que le triomphe d'un pareil cosmopolitisme voué à la quantité ne sera que de courte durée[24]. L'achèvement du cycle devant obligatoirement marquer l'éviction de tout ce qui ne s'inscrit pas dans la procédure d'un retour de l'Âge d'Or. Car, selon l'analyse pertinente de René Guénon, «Le redressement de l'instant ultime doit apparaître, de la façon la plus exacte, comme un renversement de toute chose par rapport à l'état de subversion dans lequel elles se trouvaient immédiatement avant cet instant même »[25]. Reste que, par l'*Hybris* qui les aveugle, les hauts responsables de l'antitradition ne peuvent qu'ignorer ces propos et se condamnent à une dramatique fuite en avant. ■

NOTES

22 Cette Babylone ne doit pas être confondue avec celle, assyrienne, où les Hébreux furent en captivité. La cité dont parle Jean possède un port (Apocalypse, 18, 17), ce qui permet d'établir un parallèle avec l'océanique Atlantide. L'orgueil de la cité est exprimé par la formule : « Je trône en reine » (*ibid.*, 18, 7). Quant à la richesse, l'évangéliste insiste longuement sur sa quantification des richesses dans la cité ; cf., *ibid*, 18, 11-17.

23 *Apocalypse*, op. cit., 18, 23.

24 Ainsi, pour l'évangéliste Jean, la domination du monde par le « faux prophète » et ce que symbolise la « Bête », pareille à l'hydre de Lerne et, conséquemment, figurant un chaos génétique et mental, ne durerait que « quarante-deux mois » (*Apocalypse*, 13, 5). Plus loin, il annonce la chose suivante : le pouvoir absolu qui serait conféré à dix « rois » (comprenons dix responsables au sommet) par la « Bête » ne durerait qu' « une heure seulement » (*ibid.*, 17, 12). Il est pour le moins significatif que, dans notre système de mesure du temps, l'heure ait été divisée en soixante minutes, ce qui reproduit en réduction la durée du *manvantara* qui est de 60.000 ans. L'heure dont parle Jean serait le reflet complet – mais raccourci à l'extrême – de ce *manvantara*.

25 Dans *Le Règne de la Quantité*, op. cit., chapitre XXIX, p. 195.

Weishaupt, le fondateur des Illuminati

par Paul Catsaras

L'année 1717 fut une date importante pour l'Occident, elle vit la naissance de la franc-maçonnerie, société secrète ou discrète comme le suggèrent ses affiliés. Parmi les différents courants, l'un des plus intéressants, l'*Illuminisme* de Martines de Pasqually [1] ne nous concerne pas dans cet article et, soulignons-le, n'a que peu de choses à voir avec une redoutable organisation, les *Illuminés de Bavière*, que nous allons découvrir. Organisation qui fut l'une des expressions le plus patentes de ce que René Guénon a dénommé l' « antitradition » et, de façon plus occulte encore, la « contre initiation ». Si, pour le grand public, une confusion s'est établi entre la Franc-Maçonnerie et *l'Ordre des Illuminés*, c'est tout simplement que ces derniers se sont servis des obédiences maçonniques comme d'un cheval de Troie. Ce qui explique la formule de Joseph de Maistre [2], en exergue.

NAISSANCE DE L'ORDRE

« Nous devons tout détruire aveuglément avec cette seule pensée : le plus possible et le plus vite possible ». Bakounine.

« Je ne dis pas que tout « Illuminé » soit franc-maçon ; je dis seulement que tous ceux que j'ai connus, en France surtout, l'étaient ».

Joseph de Maistre

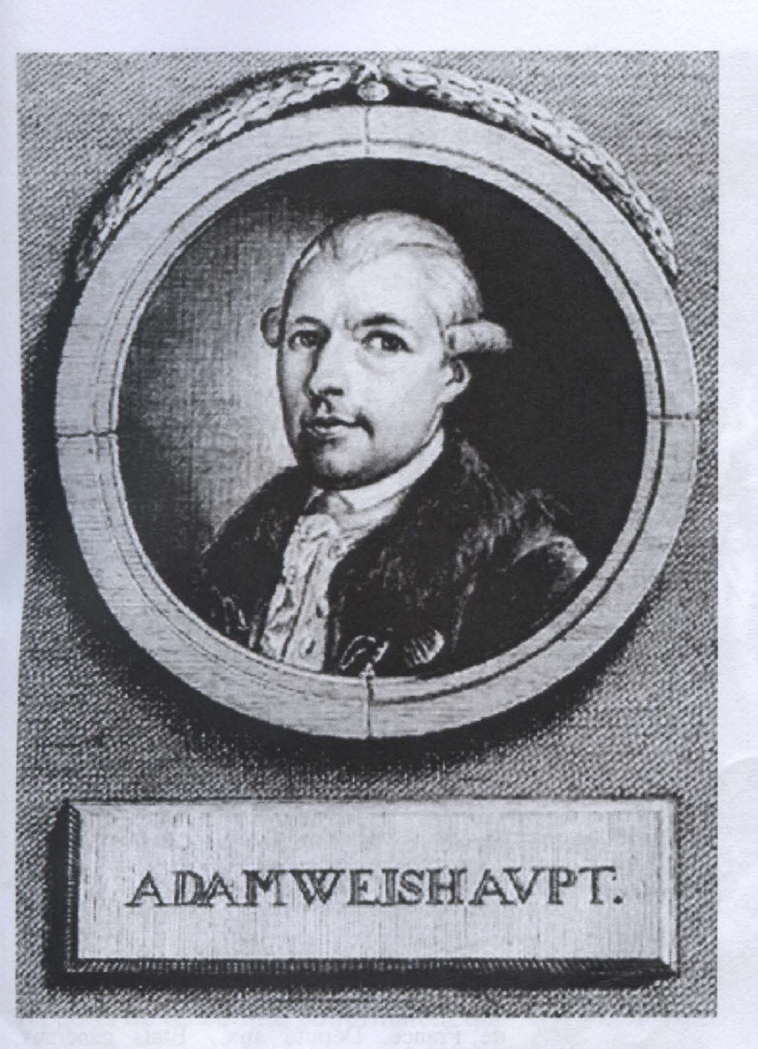
L'ordre des *Illuminés de Bavière* fut fondé le 6 février 1748 par Adam J. Weishaupt. Son père, un professeur de l'université d'Ingolstadt en Bavière, prédit à son fils une carrière brillante et les palmes académiques s'il montrait des goûts pour les études et l'Université.

En effet, Adam Weishaupt, instruit par l'ordre des Jésuites, devient professeur comme son père le souhaitait à l'université d'Ingolstadt. A 20 ans, esprit des plus doués, il occupe la chaire

NOTES

1. Martines de Pasqualy (1727-1774) est l'inventeur de l'ordre des chevaliers Maçons Élus Cohens de l'Univers (Martinisme). Il est le plus grand représentant de l'Illuminisme du XVIIIe siècle.

2. Weishaupt avait le plus profond mépris pour les membres de la franc-maçonnerie.



de droit canon. Mais, pris de haine envers la religion de ses pères et la société qui ne reconnaissait pas, selon lui, sa valeur, il fonde en Mai 1776 avec le baron de Knigge une société secrète, *l'Ordre des Perfectibilistes* qui deviendra par la suite les *Illuminati* (« Ceux qui ont reçu la lumière »). S'inspirant à la fois des constitutions maçonniques et de l'ordre fondé par Ignace de Loyola [(3)] il prend comme modèle les héros de l'antiquité, et s'attribue le surnom de Spartacus.[(4)]
L'ordre est conçu avec 12 grades et deux classes :
Edifice inférieur : *novice, minerval, illuminé mineur, illuminé majeur*
Edifice supérieur : *apprenti, compagnon, maître, écuyer écossais, chevalier écossais, épopte, prince, mage-philosophe et homme-roi.*
Le novice qui passait les grades découvrait peu à peu les secrets de l'ordre : l'égalité des hommes entre eux, la fraternité avec tous les hommes quelque soit leur race ou leur place dans la société, que la liberté n'existe vraiment que pour les initiés de l'ordre, que les lois ne sont faites que pour les masses à diriger dans l'avenir ; enfin, le grade le plus secret, « l'homme roi » dit *Illuminé*, qui révèle à l'impétrant le grand secret : il n'existe pas de divinité, l'athéisme est la forme ultime de la libération de l'homme. À coté des grades officiels, il créé en secret les *Insinuants* dont le rôle est de surveiller les membres de l'ordre. Les symboles de la Rome républicaine, le faisceau des licteurs et le bonnet phrygien sont détournés de leur sens originel et deviennent des allégories d'hommes séditieux. [(5)] Le but de Weishaupt n'est pas de créer une société secrète de plus ou une loge de bourgeois qui se réunit pour changer le monde autour d'une chope de bière. Les Illuminati n'ont d'autre but que de changer la société d'abord, puis l'homme lui-même.

LA SUBVERSION À L'ŒUVRE

« Ce qu'on appelait chez les Grecs et les Romains "amour de la patrie" est une passion inconciliable avec les principes cosmopolites qui sont ceux de la raison ».
Wieland.

Une fois l'ordre organisé, il se répandit en Europe avec une vivacité foudroyante dans les classes bourgeoises et aristocratiques. Le premier complot fut organisé en 1786 par la branche bavaroise appelé *minervoise.* L'objectif était de renverser le Palatin-Électeur de Bavière, Charles Théodore ; puis, ensuite, de déclencher des insurrections dans le reste de l'Allemagne. Leurs ambitions étant sans limite, une fois l'Allemagne « libérée », ils se lanceraient dans une gigantesque guerre en Europe. Les princes et les rois tomberaient devant le réveil des peuples émancipés du joug des « tyrans ». Mais, par le plus grand des

NOTES

3. Il fonde en 1440 l'Ordre des Jésuites.

4. L'histoire se répète inlassablement : au mois de janvier 1918 Kurt Eisner, révolutionnaire arrivé de Galicie déclenche la révolution appelé comme par hasard « spartakiste » dans l'État de Bavière en vue de créer une société égalitaire. Il instaure une république utopique et règne par la terreur, aidé par deux Russes : Levien Axelrod et Léviné –Niessen ; Il faudra attendre 1919 et la création du corps franc Oberland formé de patriotes pour se débarrasser de ces criminels illuminés

5. Le bonnet phrygien de couleur rouge, symbole des initiés, est lié aussi au culte de Mithra, et à la «lumière astrale». Le faisceau des licteurs est fait de douze baguettes de bouleau ou d'orme liées ensemble et surmontées d'une hache. Il reflète la justice royale (la hache) et sacerdotale : les douze verges (le zodiaque).

hasards, un des membres de la *minervoise* – un courrier - fut retrouvé mort sur la route, tué par la foudre, portant sur lui des documents prouvant la mise au point du complot pour renverser le gouvernement de Bavière. Tous les membres de la loge furent arrêtés prestement et l'ordre fut dissous en quelques mois. Quand à Adam Weishaupt, il dût s'enfuir et mourut dans le minuscule État de Saxe-Gotha, à l'âge de 83 ans, oublié de tous. Toutefois, les idées des *Illuminati* s'étaient répandues en Europe et à ce qui était en train de devenir, dans les clameurs et la poudre, les États-Unis [6]. En 1789, la France devint leur second champ de bataille, et, avec l'Amérique du Nord, leur plus belle victoire. De fait, les *Illuminés* jouèrent un rôle décisif dans la Révolution Française. Mirabeau [7] et Philippe D'Orléans [8] semblent avoir été membres des Illuminés, comme en témoignent leurs agissements pendant cette sombre période de notre nation (un million de morts, faut-il le rappeler ?). La contagion, sous des formes diverses, devait ensuite gagner le monde entier.

Le but ultime des *Illuminati* était donc de provoquer une révolution planétaire afin de détruire toute religion et de ramener l'homme à l'état de nature telle que l'imaginait Jean Jacques Rousseau ou d'autres utopistes de son espèce, comme Voltaire et Diderot [9]. La haine que portait Weishaupt contre tous les régimes de son époque se confond avec la célèbre phrase du « père Duchesne » [10] : « *Étrangler le dernier prêtre avec les boyaux du dernier roi* ». En détruisant la propriété, la religion, la morale, l'homme nouveau issu de ce bouleversement serait sous tutelle d'un gouvernement mondial géré par des « sages », autrement dit le sommet de l'ordre.

Nous n'allons pas ici rendre compte de tous les agissements des *Illuminati* à travers l'Histoire. Groupes organisés ou simples individus, tous ont participé à la création de nos sociétés modernes. Pour la période contemporaine, il suffit de rappeler que le 28 et 30 Juin 1917, un an avant la fin de la guerre, dans le bâtiment qui abritera la Société des Nations (préfiguration de l'O. N.U.), s'est tenu un congrès de la franc-maçonnerie. Inutile de dire que, sous couvert de maçonnerie, ledit congrès rassemblait en réalité les épigones de Weishaupt. Étaient rassemblées vingt nations alliées et neutres, représentant vingt deux loges à travers le monde. Les

Un buste de la « république universelle »

La République Française offrait jadis un minois bien plus gracieux. Deux des plus ravissantes comédiennes de notre cinéma furent choisies à tour de rôle pour incarner Marianne. Nous ignorons et, du reste, préférons ignorer quel est l'auteur de cette figuration – involontairement ? – humoristique d'une République supposée s'étendre à l'univers entier.

NOTES

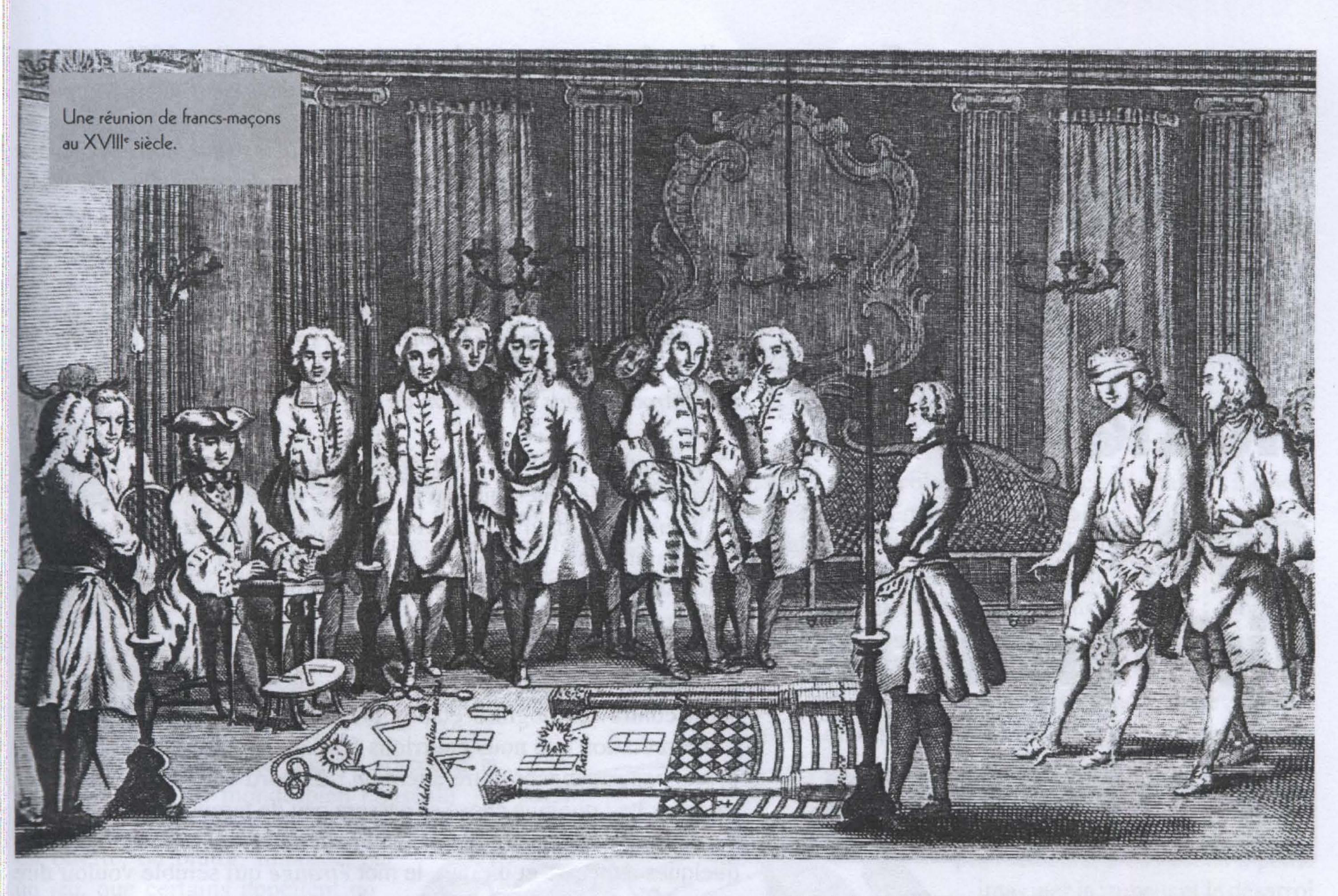
6. La puissante société secrète américaine des *Skulls and Bones*, qui règne à l'université de Yale, est une branche des *Illuminati*. Les Présidents des U.S.A en sont généralement membres.

7. Mirabeau (1749-1791), député du tiers-état, orateur célèbre, président de l'Assemblée Constituante en 1791. Il fut initié à la loge Bastia alors qu'il servait en Corse au régiment Royal-Italien sous le nom de Pierrebuffière.

8. Philippe d'Orléans, dit « Philippe Egalité », Duc de Chartres, était le prince le plus riche de France. Député aux États généraux, en1789, et à la convention, en 1792, il vote la mort du roi. Grand-Maître de la franc-maçonnerie au Grand Orient de France (obédience dramatiquement destinée à être massivement investie par les *Illuminati*). Déclaré suspect par les Montagnards, il est guillotiné en 1793. Le « rasoir républicain » ne l'aura pas épargné.

9. Jean-Jacques Rousseau, écrivain genevois. Il publie un ouvrage qui fait toujours date parmi les progressistes de tous bords: *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* et *Du contrat social*. Rousseau accuse la société de dénaturer l'homme qu'il suppose né bon. Selon le Maître maçon américain Albert Pike, Rousseau avait fondé une loge à Genève avec pour devise « *Foulez aux pieds les lys* ». Le Duc de Chartres en était membre.

10. Le père Duchesne est le titre d'un journal célèbre sous la Révolution Française. Son ton extrémiste (ordurier) et parodique fut très populaire en son temps. Son rédacteur en chef fut Jacques-René Ébert, ultra révolutionnaire qui fut guillotiné le 4 germinal an II.


Une réunion de francs-maçons au XVIII[e] siècle.

rapports de ce comité confirmaient que la guerre devait continuer jusqu'à la destruction totale et définitive « de toute aristocratie et forme traditionnelle » en vue de créer, par nivellement, « un peuple unique et un régime démocratique mondial ». Pour conclure, laissons la parole aux membres de cette assemblée : « *Ce congrès aura pour mission de rechercher les moyens d'arriver à la constitution de la Société Des Nations. C'est le devoir humanitaire de diriger les peuples vers une organisation générale qui deviendra leur sauvegarde* ». Quatre-vingt dix ans plus tard, le résultat planétaire est édifiant. Mais rappelons ce que René Guénon écrivait déjà en 1945 : *« Dans quelle mesure ceux-mêmes qui représentent le plus complètement la « contre-initiation » sont-ils effectivement conscients du rôle qu'ils jouent, et dans quelle mesure ne sont-ils au contraire que des instruments d'une volonté qui les dépasse, et qu'ils ignorent d'ailleurs par là-même, tout en lui étant inévitablement subordonnés ? »* (11) ■

NOTES

11. Dans *Le Règne de la Quantité*, Éditions Gallimard, 2003, p. 259.

Bibliographie

Les sociétés secrètes au rendez-vous de l'Apocalypse, Jean Robin, Editions Guy Trédaniel 1985.

Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident, ouvrage collectif, Editions Culture, Art, Loisirs, 1971.

Les Illuminés de Bavière et la Franc–Maçonnerie allemande, R. Forestier, éditions Archè, Milano 2001.

Le Monde à l'envers, essais critiques sur la civilisation moderne, Jean Hani, éditions L'Âge d'Homme, 2001.

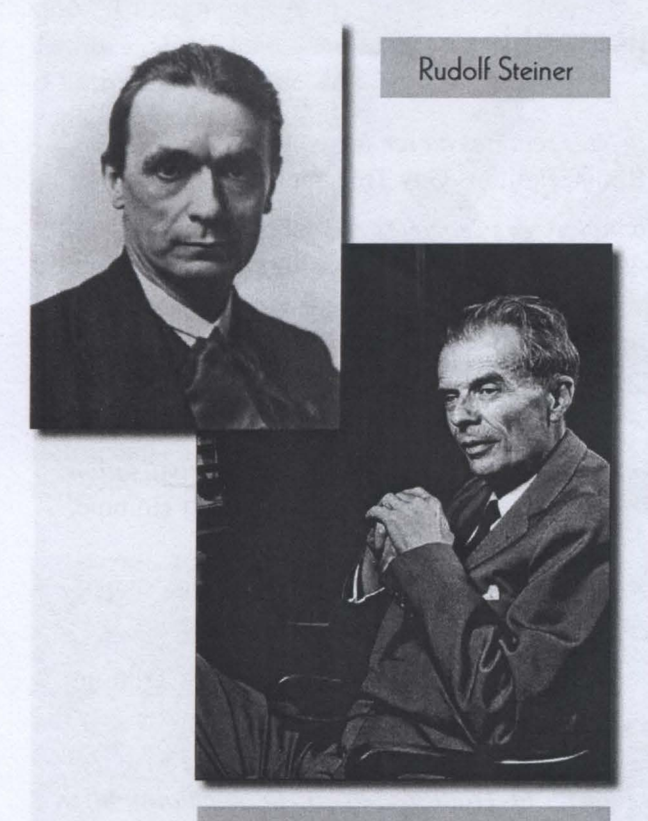
Les Francs-maçons, Revue Le Crapouillot, NHS, février 1981

Écrits sur la franc-maçonnerie, Julius Evola, éditions Pardes, 1987

Revue *Atlantis* N° 356, *La Révolution Française au regard de la Tradition*. Vol I, *Le combat contre l'amnésie*, 1989.

Rudolf Steiner et Aldous Huxley : deux visionnaires

par Olivier Martinez


Rudolf Steiner

Aldous Huxley

« Il ne faudra pas attendre longtemps après l'an 2000 pour que l'humanité ait à vivre des choses fort étranges qui ne se préparent encore que lentement. La plus grande partie de l'humanité sera sous l'influence de l'ouest. Les prémices idéalistes[1] que nous percevons déjà sont bien sympathiques en comparaison de ce qui vient. On verra apparaître, venant d'Amérique, une sorte d'interdiction de penser, non pas directe mais indirecte ; une loi qui aura pour but de réprimer tout penser individuel. On assistera à une oppression généralisée de la pensée dans le monde. Et c'est dans cette perspective qu'il nous faut travailler grâce à la science de l'esprit. Il faut que l'apport des découvertes soit tel – et il le sera – qu'un contrepoids suffisant puisse être introduit dans l'évolution du monde... ».

Ce texte, daté de 1916[2], doit évidemment figurer parmi les diverses paroles prophétiques qui parsèment ce numéro. Steiner insiste sur un phénomène bien précis, *venant d'Amérique*, dit-il, et qui, on le sait maintenant, s'appellera le « politiquement correct ». Ce qui ressemblait à une mode austère issue des milieux puritains américains s'est transformée, à l'exportation et notamment en France, en une dictature de la pensée qui poursuit impitoyablement tout individu qui oserait avancer la moindre critique, d'évidence ou de bon sens, contre les dogmes établis par l'utopie mondialiste. Quant à l'interprétation que nous pourrions faire de la première phrase, deux précisions retiennent notre attention : d'abord sur l'échéance d'une catastrophe : quelque chose se passera peu de temps après l'an 2000, dit l'ésotériste chrétien, donc, Steiner parle en terme d'années - quelques années – et un mot, le mot *étrange* qui semble vouloir dire que, contrairement aux fins de cycles précédentes caractérisées par l'apparition de cataclysmes et autres guerres, celle qui nous attend se déroulera d'une manière inédite, fort étrange. Mais quoi ?

Cette prédiction de Steiner est à rapprocher de ce texte de Huxley qui figure dans un petit ouvrage où il s'interrogeait sur l'actualité du chef-d'œuvre que tout le monde connaît et qu'il avait écrit en 1931[3] *: Le Meilleur des mondes* : *« Des forces impersonnelles sur lesquelles nous n'avons presque aucun contrôle semblent nous pousser tous dans la direction du cauchemar de mon anticipation et cette impulsion déshumanisée est sciemment accélérée par les représentants d'organisations commerciales et politiques qui ont mis au point nombre de nouvelles techniques pour manipuler, dans l'intérêt de quelque minorité, les pensées et les sentiments des masses. »* Voilà, tout est dit. ■

NOTES

[1] Le terme a subi une évolution ; le mot « idéologiques » conviendrait mieux. Ndlr

[2] Rudolf Steiner, *La liberté de penser et les mensonges de notre époque*, éditions Triades, 1916.

[3] Aldous Huxley, *Retour au Meilleur des mondes*, Press Pocket, 1958.

Les jeux du cirque

par O. M.

Cette référence à l'un des aspects les plus probants de la fin d'un monde, celui du monde romain, en l'occurrence, n'est évidemment pas fortuite. Nous devrions plutôt titrer : « Le cirque des jeux ». Il y a dix ans, nous écrivions, dans la revue *Roquefavour*, ceci : *« Notre pauvre planète, représentée par ce ballon, projetée dans tous les sens à grands coups de pied sauvages, sous les acclamations délirantes de millions d'ahuris. »*.

Une caricature de cette marche forcée à la mondialisation -le monde bien bousculé étant donc représenté par ce ballon- est offerte, ou plutôt, imposée, par un jeu, que certains appellent un sport, le football, le « jeu de balle au pied ». Caricature ? Le mot n'est pas trop fort lorsqu'on voit les déguisements grotesques et les manifestations hurlantes des « supporters » de tel ou tel club. Il est amusant de constater à quel point l'engouement pour ce jeu a été créé de manière tout à fait artificielle par les medias et les gouvernants occidentaux afin de canaliser le sentiment légitime et naturel d'appartenance à un peuple, une nation, une patrie charnelle, village, ville ou région et à quel point cette manipulation a été réussie. Manipulation… génétique ? Les « Limousins », « Tourangeaux », « Nordistes », « Marseillais », ou « Niçois » ont une caractéristique commune : ils sont à peu près tous Africains d'origine. Les dirigeants de ce sport essentiellement européen ont multiplié les « coupes » européennes, au cours desquelles s'affrontent ces nouveaux gladiateurs pacifiques, mercenaires payés à prix d'or, ambassadeurs désignés pour représenter l'idéal mondialiste et unicolore de l'espèce humaine. Ils sont donc censés représenter le futur village global de la société multiraciale planétaire. Hélas, nos apprentis-sorciers (nous parlons ici des « penseurs » de cette société uniforme) n'ont pas vu venir l'inévitable retour de bâton : fabriquer une artificielle société *multiraciale*, détachée de tout lien avec son sol d'origine, revient à fabriquer une tout aussi artificielle société *multiraciste*. Il est inutile de revenir sur les multiples incidents de ce type qui ont émaillé les rencontres footballistiques. On en vient à ériger en affaire d'État le port d'une banderole par quelques énergumènes provocateurs. Nous osons à peine imaginer la stupeur et le désarroi des medias et des pouvoirs publics si quelques-uns de ces tristes sires avaient l'idée de brandir une banderole qui reprendrait tout simplement une phrase de notre hymne « national » « français », (qu'on n'a pas le droit de siffler), judicieusement nommé « la Marseillaise » : *« Qu'un sang impur abreuve nos sillons »* alors qu'en bas, dans l'arène, les joueurs seraient, au même moment, en train de la marmonner négligemment.

Un film de science-fiction des années 70 avait évoqué avec réalisme ce que serait le « sport » du futur : *Rollerball* ; la disparition physique jusqu'au dernier des joueurs de l'équipe adverse. On pourrait donc craindre, avec quelque pertinence, que les supporters finiront, dans quelques années, par s'entretuer à coups de fusil (introduits dans le stade en pièces détachés, comme les banderoles) après avoir tiré comme des lapins les joueurs courant en tous sens dans la fosse aux lions. Bel esprit olympique. ■

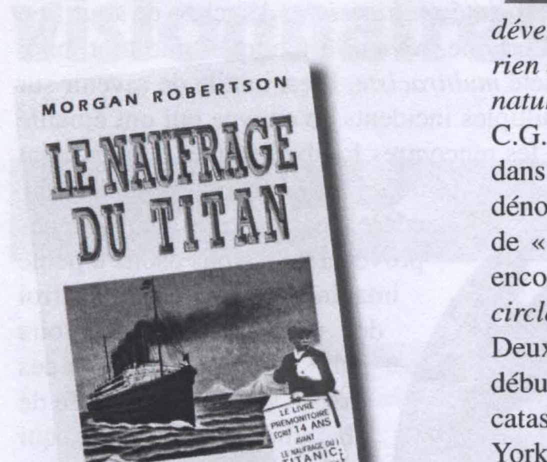
Titanic et 11 septembre : Deux mythes de la modernité

par Pierre-Emile Blairon

Le symbole est le langage des dieux, le symbolisme procède par signes, dont les manifestations sont très diverses et utilisent maints supports. Sur un plan très concret, acquérir ce langage devient une langue de communication pour certains humains, *que tout le monde peut apprendre s'il s'en donne la peine, qui permet de contourner la désinformation déversée quotidiennement par les medias et d'accéder à des vérités qui ne sont rien d'autre que de bon sens puisé à l'observation et à l'observance des lois de la nature.*

C.G. Jung avait intitulé l'un de ses ouvrages : *Un mythe moderne*[1] ; le psychologue, dans cet ouvrage paru en 1961, y traitait des soucoupes volantes. Le titre, on le voit, dénotait une pertinence certaine quant à l'importance que décrète le mot même de « mythe », puisque le phénomène perdure et qu'aucune réponse sérieuse n'a encore été apportée à son élucidation, tout comme le phénomène naissant des *crop-circles*.

Deux autres événements ont profondément marqué le monde contemporain, l'un au début du XXe siècle, l'autre du XXIe. Ces deux événements sont tous les deux des catastrophes majeures. Le naufrage du *Titanic* et l'explosion des *twin towers* à New-York. Ils ont marqué à ce point l'Histoire du monde et les mémoires, individuelles et collective, qu'ils sont en fait devenus des mythes ; un mythe, on le sait après la définition de Mircea Eliade, est un acte, ou un fait, qui, par la signification que l'inconscient collectif lui attribue, va s'ancrer dans le déroulement de l'Histoire du monde ou d'un peuple et va même influer sur son cours, voire la fonder. D'où, ensuite, l'apparition des *rites*, qui sont la répétition, ou la commémoration, sur un mode religieux, de l'événement fondateur. Il est encore bien sûr trop tôt pour évaluer à sa juste mesure la place que l'un et l'autre de ces mythes vont prendre dans l'avenir. Nous n'utilisons cependant pas ce dernier mot, *avenir*, par hasard car nous allons voir qu'il a toute sa place dans l'analyse que nous allons faire des deux événements, l'un et l'autre ayant été exactement prédits dans leur passé, ce qui nous a déterminé à penser que leur avènement est de la plus haute importance si nous voulons comprendre quelque chose au destin du monde. Nous n'allons pas revenir ici sur la signification du mot *modernité*, inclus dans le titre. Disons simplement que, à la fin d'un cycle, les mots et les valeurs étant inversés dans leur signification et leur déploiement, ce qu'on veut nous faire passer pour un *progrès*, c'est-à-dire connotant une idée positive, ou optimiste, est, tout au contraire, le signe même d'une déchéance et l'annonce de temps difficiles, voire même terribles, en l'occurrence, car notre cycle, regroupant en son sein, comme une poupée russe, une conjonction de fins de nombreux autres cycles mineurs, va s'achever dans de nombreux tourments pour les hommes et notre planète.





Le livre prophétique réédité par deux maisons différentes.

Le naufrage du Titanic

En 1898, Morgan Robertson, un écrivain new-yorkais, faisait paraître un roman qui s'appelait *The wreck of the Titan (Le naufrage du Titan)*[2]. Ce livre racontait le naufrage d'un navire appelé Titan qui coule en avril à la suite d'une collision avec un iceberg ; environ 2000 des 3000 passagers (la même capacité que le Titanic) qu'emportait le Titan périrent, faute d'avoir pu embarquer sur des canots de sauvetage, en nombre insuffisant pour un navire de ce type (24 pour le Titan, 20 pour le Titanic) ; mais le Titan était réputé insubmersible à cause de ses 19 compartiments présumés étanches (16 pour le Titanic). Le Titanic a coulé dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, près de Terre-Neuve. Il mesurait 271 mètres (contre 243 pour le Titan), jaugeait 60000 tonneaux contre 75000 pour le Titan, filait. à 23 nœuds, au maximum de sa puissance, lors de la collision, contre 25 pour le Titan, disposait, comme le Titan, de 3 hélices. 1500 passagers sur les 2207 qui avaient embarqué sur le Titanic ont péri.


Le naufrage du Titanic d'après un tableau de Willy Stöwer

Quelques éléments symboliques vont maintenant nous permettre de comprendre que ce naufrage peut être interprété comme un avertissement lancé à la folie des hommes qui pensaient que la technique industrielle, tout récemment apparue au premier plan, pouvait leur permettre de remplacer les dieux. D'abord, évidemment, le nom des deux bateaux, celui du roman et le vrai, ne laisse aucun doute sur le projet de l'Homme technicien, totalement immergé dans la matérialité ; Prométhée, qui vole le feu aux dieux pour en faire bénéficier les hommes, qui vont vouloir, dans leur orgueil, concurrencer les dieux, est un Titan.

Les symbolistes jungiens[3] nous donnent une piste qui a le mérite de s'en référer aux peuples primordiaux américains ; ainsi, la mythologie d'une tribu du Wisconsin, les Winnebagos, dont les connaissances traditionnelles et naturelles étaient fort élaborées, a été étudiée par le professeur Paul Radin[4] qui en a fait ressortir le mythe du héros couplé à celui du sacrifice. Quatre cycles progressifs de ce mythe ont été mis en lumière ; *« Dans les exemples de trahison ou de défaite du héros, que nous trouvons dans les mythologies européennes »*, dit-il, *« le thème du sacrifice rituel apparaît plus nettement comme châtiment de l'*hybris. *»*

L'hybris est un mot grec qui signifie démesure et qui définit la tentation d'orgueil, l'homme qui pense pouvoir prendre la place des dieux ; nous sommes bien en présence du mythe de Prométhée. Le professeur Radin constate quatre cycles dans l'évolution du mythe dont le dernier consacre cette vanité et cet orgueil punis par la main des dieux. Il n'y a pas de hasard : le professeur Radin avait appelé cette dernière phase qui voit l'homme ramené à son état : le cycle des *Twins*, autrement dit des jumeaux, auquel la mythologie européenne a largement consacré avec le mythe de Romulus et Remus ou de Castor et Pollux, par exemple. Pour en revenir aux Winnebagos, dans le cycle précédent celui des Twins et dénommé Red Horn, les hommes sont conscients de ce danger d'orgueil et en appellent aux dieux pour les en préserver.

C'est un premier avertissement que les hommes demandent eux-mêmes : le naufrage du Titanic. Dans la dernière phase du mythe, celle des Twins, on ne peut empêcher les forces cosmiques de mettre en œuvre la fin du cycle d'une humanité. *« Ainsi, à la fois dans le cycle de Red Horn et dans celui de Twins, nous retrouvons le thème du sacrifice et de la mort du héros considérés comme nécessaires à la guérison de l'hybris, l'aveuglement de l'orgueil. Dans les sociétés primitives dont le niveau de culture correspond au cycle de Red Horn, il semble que ce danger ait pu être prévenu par l'institution d'un sacrifice humain propitiatoire, thème qui a une immense importance symbolique, et reparaît constamment dans l'histoire humaine. »*[5]

Le domaine chrétien n'échappe pas à cette dernière remarque ; le *sacrifice* du Christ correspond, à la fin de l'Empire romain, à cette nécessité de combattre l'hybris ; la différence avec les sociétés traditionnelles est que le christianisme a fait de l'humilité le fondement même de son apparition et que cette apparition ne s'insère pas dans un cycle (où le rite répétitif va perpétuer le mythe originel) mais s'érige en dogme universel, voire même définitif. Dans ce cas, toute référence aux lois naturelles est niée et l'intention qui pouvait être bonne au départ devient un

enfer. D'où la nécessité pour les chrétiens de s'inventer, en contrepartie, un « paradis » qui ne peut être qu'artificeciel.

Si nous considérons ces désastres du point de vue de la Tradition primordiale, l'analyse est, en *apparence*, la même que celle que font les jungiens interprétant les mythes originels, avec d'autres « coïncidences » qui n'en sont pas moins « significatives ». Nous pourrions considérer en effet que le naufrage du plus grand navire de l'époque constitue un message envoyé par le peuple originel hyperboréen, sous la forme d'un morceau détaché du continent primordial, un iceberg, qui donnera ce premier coup de semonce à un siècle qui verra le déchaînement de toutes les horreurs, notamment en Europe, avec les deux grandes guerres qui mettront aux prises idéologies et puissances matérialistes.

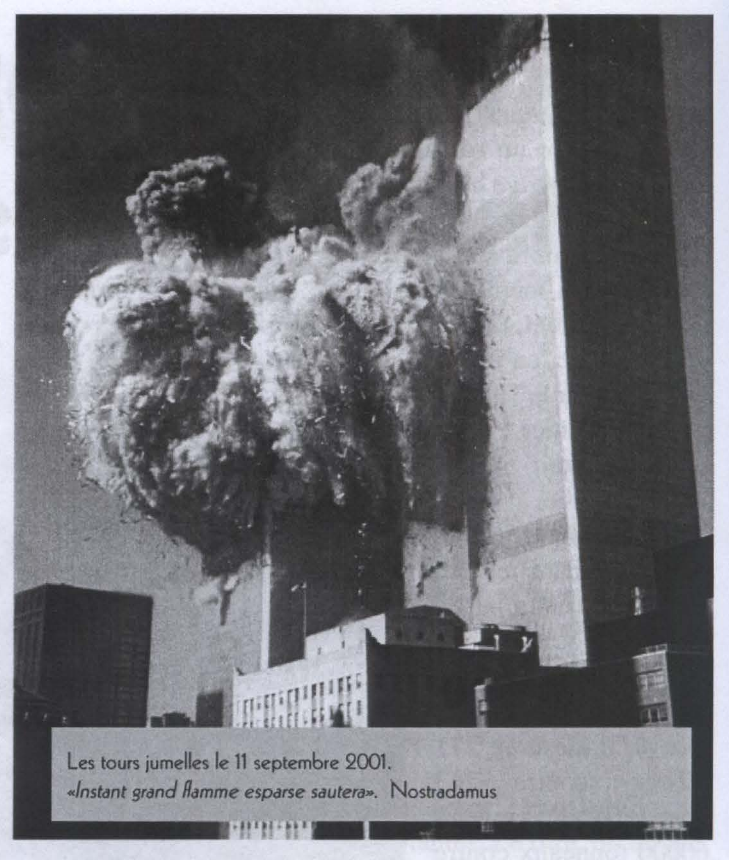
Presqu'un siècle plus tard - moins onze ans - , aux deux fumées se dégageant des cheminées encore en service au moment de son naufrage, sur les quatre que comportait le Titanic[6], vont répondre celles montant de l'amas brûlant des deux plus grandes tours de l'époque, les tours effondrées de New-York, autre *Terre-Neuve*. À la glace, l'eau, les bateaux et les fonds marins vont correspondre le feu, le béton, les avions et le ciel.

Le 11 septembre 2001

Là encore, l'événement a été prédit, cette fois par Nostradamus, dans son quatrain VI-97, trop explicite et trop simple pour avoir été compris par les exégètes qui s'inventent des complications en permanence pour avoir l'air intelligent. Ce quatrain sera passé inaperçu, voire occulté et tourné en dérision par les autres, critiques et media, parce que notre monde matérialiste, donc rationaliste, ne peut pas admettre ce qu'il ne comprend pas.

Cinq et quarante degrés ciel bruslera,
Feu approcher de la grand cité neuve,
Instant grand flamme esparse sautera,
Quant on voudra des Normans faire preuve.

Nostradamus aura résumé en quatre petits vers l'événement le plus marquant du début de ce XXI[e] siècle. Sachant que New-York est à exactement 40,47° de latitude, (*cinq et quarante degrés*, 40,5° pour Nostradamus ; une précision à 3 centièmes près pour sa localisation, alors que la ville n'existait pas encore ; ce qui pourrait convaincre les plus sceptiques, mais nous savons que ce ne sera pas le cas : il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre), *la grand cité neuve*, comme son nom anglais l'indique, ne peut être que New-York. L'Amérique, qui représente au « mieux » ce règne des Titans, était déjà concernée par le naufrage du Titanic, nombre de ses ressortissants ayant péri dans cette catastrophe. Un « feu qui approche » ne peut être qu'un feu en mouvement. Il va se transformer en une grande flamme,


Les tours jumelles le 11 septembre 2001.
«Instant grand flamme esparse sautera». Nostradamus

esparse sautera instantanément, qui ne peut signifier autre chose qu'une explosion. La fin du quatrain ne pose pas de problème de traduction (a posteriori !) : « Quand on voudra mettre à l'épreuve les gens du nord, Normans, north men», autrement dit les Occidentaux, qui s'opposent aux Orientaux. Enfin, Nostradamus facétieux et grand gourmet, a posé la cerise sur le gâteau : ce sont les Normands, c'est-à-dire les Vikings, qui ont abordé les premiers les côtes est-américaines, et découvert… Terre-Neuve ![7]

Nous ne rentrerons pas dans le débat de savoir si les Orientaux qui auraient été aux commandes des avions-suicide ont été instrumentalisés ou non par les services, américains ou autres, lesquels ne seraient pas intervenus, de la même façon qu'ils ne sont pas intervenus, a-t-on dit, à Pearl Harbour.[8] Nous émettrons cependant une remarque. Le peuple originel américain, les Indiens d'Amérique, (vraisemblablement partie, lui aussi, du peuple originel hyperboréen, puis atlante), persécuté, déporté, parqué en camps de concentration, décimé, réduit à l'état d'esclavage sur ses propres terres, n'avait-il pas quelque raison – magique, chamanique – de décréter la fin du pouvoir de ses tortionnaires ? La destruction des *Twin towers* n'est-elle pas le sacrifice voulu par l'antique peuple ? Une autre « coïncidence », en plus de celle sémantique, spirituelle et mythologique concernant les *Twins*, pourrait venir confirmer cette hypothèse ; bien après les Vikings, un explorateur anglais, Henry Hudson, aborda sur l'île de Manhattan, qui était alors le territoire du peuple algonquin et qui s'appelait

Manahata. C'est ce même Hudson qui donna son nom au fleuve qui traverse l'île. Ce débarquement fut donc le début de la fin du peuple libre indien. Hudson aborda sur l'île le… 11 septembre 1609. Encore une autre coïncidence : la première pierre de la construction du Pentagone fut posée le… 11 septembre 1941. La boucle est bouclée ; une même date pour le début et la fin : c'est le système des cycles qui est là vérifié.

Nous allons nous intéresser au symbolisme cette fois codé, guématrique, des nombres pour découvrir que le nombre symbolique du Pôle, le 111, qui définit les trois règnes de la vie et les trois mondes reliés par l'arbre sacré, l'if, qui représente l'intangible, la pérennité de la vie, les valeurs éternelles, le monde des dieux, est, dans cette catastrophe du 11 septembre, constamment présent. Le monde primordial vient ici rappeler l'inanité et la superficialité de toutes les tentatives « modernes », uniformisatrices et mondialistes pour s'arracher aux lois immuables.

Les deux tours qui se sont effondrées comportaient chacune 110 étages, complétés par la terrasse, qui faisait office de 111e étage ; en réalité, ce sont trois tours qui se sont écroulées. La troisième étant la tour n° 7 du WTC. Les trois tours composant le I I I se sont effondrées sur elles-mêmes, comme enfoncées dans la terre, tout comme les trois cheminées (la quatrième était *factice*, rappelons-le) du Titanic se sont enfoncées dans la mer. Le premier avion qui s'est écrasé sur la première tour avait pour n° de vol : AA11, soit, A étant égal à 1 : 1111. (AA pour American Airlines). L'événement s'est déroulé le 11 septembre 2001, soit exactement 111 jours avant la fin de l'année. On sait l'agitation qui se manifeste autour de la prédiction du calendrier maya sur une possible « fin de monde » à la date du 21. 12. 2012, de valeur guématrique 11 (en additionnant tous les chiffres), soit donc 100 ans après le naufrage du Titanic, et 11 ans après l'explosion des Twin towers.

Y a-t-il une explication à toute cette série de coïncidences qui, compte tenu de leur opiniâtreté à s'accumuler, ne peuvent que se révéler significatives, avons-nous dit, c'est-à-dire aptes à délivrer un message intelligible aux hommes, tout au moins à ceux qui ont conservé quelque facultés critiques, et quelques bonnes oreilles ?[9] Les deux mythes fondateurs du XXe et du XXIe siècle sont constitués par la disparition, en quelques minutes, de ce que l'homme a voulu de plus gigantesque, et de plus invulnérable : le Titanic était réputé insubmersible, et l'on prétendait que l'Amérique était à l'abri de toute intrusion.

Il nous semble que le message est très clair ; c'est celui-ci : le Roi du Monde selon Guénon, le Grand Monarque selon Nostradamus, pour tout dire Apollon l'Hyperboréen se rappelle au bon souvenir, adresse un *signe* – et quel signe ! - aux petits hommes qui clignent des yeux en face de sa splendeur solaire : le Maître est de retour. ■

NOTES

1 Gallimard, Folio essais.

2 Morgan Robertson, *Le naufrage du Titan*, presses de Valmy, 1999, Paris.

3 C.G. Jung *L'homme et ses symboles*, Robert Laffont ; à propos des travaux de Jung, René Guénon estime que nous sommes là en présence d'un exemple-type de contre-initiation qui se vérifie dès l'abord par la sémantique. Pourquoi parler de « subconscient » et non de « surconscient », de « psychologie des profondeurs » et non des « hauteurs » ?

4 Anthropologue américain, 1883-1959.

5 *Ibid.*

6 En vérité, seules trois cheminées étaient en service, la quatrième étant factice.

7 Pierre-Émile Blairon, *Nostradamus*, éditions Pardès, p. 111 (!!)

8 Voir internet, par exemple, Voltairenet, *115 mensonges sur les attentats du 11 septembre* par David Ray Griffin.

9 Ceux qui ne voient qu'un hasard à l'accumulation de toutes ces coïncidences numériques, ou toutes celles, numériques et symboliques, que nous relevons dans l'étude de dessins très anciens, sont dans la position d'une personne qui a sous les yeux une langue inconnue. Cf la remarque d'introduction à ce texte.

Ils ont dit…

En 1981 : *«Je sais [...] qu'un jour proche, Washington, avec la bénédiction de tout le pays, passera un accord pour faire exploser New-York, ce chancre planté dans le cul de l'Amérique. »*
Albert Spaggiari, *Journal d'une Truffe*, p. 312.

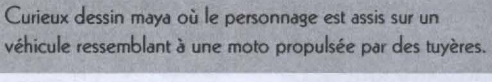
En 1950 : *« L'Amérique a mis le doigt dans un drôle d'engrenage. Impossible de savoir comment cette entreprise se terminera. Ça se terminera peut-être très bien, par l'établissement sur cette planète d'une sorte de pax americana, à base de Coca-Cola, de bulletins de vote et de télévision. Ou ça se terminera très mal par un étripage général et des effondrements de gratte-ciel. »*
P.-A. Cousteau. *Dialogue de vaincus*, Berg International, 1999.

2012, la fin de notre cycle ?

par Olivier Martinez


Le calendrier maya.

Le territoire de la civilisation des Mayas s'étendait sur 400 000 km² recouvrant des portions de plusieurs États actuels, principalement le Mexique, mais aussi le Guatemala, le Belize, le Honduras et le Salvador ; cette civilisation, probablement issue de la civilisation olmèque, aurait débuté son cycle vers 1800 avant notre ère. Selon le professeur Carmen Bernand, *« contrairement à une idée répandue, les Mayas n'ont pas disparu à la fin des temps classiques* (leur époque dite « classique : entre 250 et 800 de notre ère. Ndlr.). *Ils ont continué à parler leur langue durant l'époque coloniale et jusqu'à aujourd'hui, même si la créativité de leurs ancêtres a disparu depuis longtemps. »* Une grande partie de leurs écrits a été détruite volontairement par un franciscain en 1576, Diego de Landa. Ne restent que quatre codex, dont celui concernant leur calendrier. Ce dernier connaît de nos jours un légitime succès puisqu'il annonce la date prochaine d'une fin de cycle, exactement le 21 décembre 2012. Le calendrier, évidemment basé sur la position des astres, prévoit un alignement galactique exceptionnel à cette date. En vérité, les mayas possédaient trois calendriers, l'un divinatoire, le second solaire, et un calendrier « d'origine », en cycle long, qui a démarré le 13 août 3114 avant notre ère (selon les calculs établis par GMT, Goodman-Martinez-Thompson).


Curieux dessin maya où le personnage est assis sur un véhicule ressemblant à une moto propulsée par des tuyères.

Les cycles du temps selon les Vedas (nous sommes maintenant chez les Hindous) sont partagés en quatre, tout autant que les saisons, ou les âges de la vie humaine ; Hésiode le Grec, on le sait, avait adopté aussi cette partition. Selon Hésiode, nous sommes à la fin de l'Âge de Fer et, à vrai dire, à la fin de l'Âge de Fer de l'Âge de Fer, puisque chaque Âge est lui-même divisé en quatre mêmes parties. Le dernier Âge avant le retour de l'Âge d'Or est celui où toutes les catastrophes, naturelles et humaines, sont prévisibles, où toutes les valeurs d'équilibre sont oubliées et mêmes inversées, jusqu'à nier tous les comportements qui étaient considérés comme naturels pour « privilégier » ceux qui sont apparus de tous temps comme pervers et contre-naturels, où le règne de la quantité, du matérialisme est à son point culminant. C'est le temps de la contre-tradition où toutes les folies se déchaînent avec l'assentiment des gouvernants corrompus et des peuples manipulés.

Pour les Hindous, le début du Kali-Yuga a été daté : 3102 avant notre ère (certains précisent : le 18 février 3102 avant l'ère chrétienne ; et certains autres ne craignent pas de rajouter : à 2h, 27mn et 30 secondes) ; le début de la fin de sa fin a été daté aussi : 1939. Juste au début de la seconde guerre mondiale. Certains, sans doute pour coller à 2012, font durer ce cycle 5114 ans. Les précisions vraisemblablement farfelues sur les dates en question ne décrédibilisent cependant pas une observation que tout un chacun peut faire : les dates des calendriers mentionnant les débuts de cette fin de cycle sont, à 12 années près, les mêmes, dans chacune des deux civilisations qui ne sont pas censées avoir entretenu des liens particuliers.

En ce qui concerne la date à venir, nous ne nous hasarderons pas à la ratifier, avant. Nous verrons dans quatre ans. Cependant, René Guénon qui fait *Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques*[1] vient apporter un bémol à ces enthousiasmes ultimes : *« Si la durée réelle du Manvantara* (le cycle cosmique dans sa totalité, d'une durée approximative de 60 000 ans, Ndlr*) était connue, et si, en outre, son point de départ était déterminé avec exactitude, chacun pourrait sans difficulté en tirer des déductions permettant de prévoir certains événements futurs ; or, aucune tradition orthodoxe n'a jamais encouragé les recherches au moyen desquels l'homme peut arriver à connaître l'avenir dans une mesure plus ou moins étendue, cette connaissance présentant pratiquement beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages véritables. C'est pourquoi le point de départ et la durée du Manvantara ont toujours été dissimulés plus ou moins soigneusement, soit en ajoutant ou en retranchant un nombre déterminé d'années aux dates réelles, soit en multipliant ou divisant les durées des périodes cycliques de façon à conserver seulement leurs proportions exactes… »* ■

NOTES

[1] René Guénon, in *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, NRF Gallimard

Le dernier bastion

par Pierre-Emile Blairon

Je n'ai pas de télévision ; je n'en veux pas ; c'est un instrument à tuer les rêves et l'amitié. Quelquefois, on n'y échappe pas. La dernière fois, c'était lors des résultats des élections serbes, en février 2008. Entre deux gorgées de vin blanc de Moselle, celui que chantait Brel, j'ai vu à la télé, chez un ami, une jeune fille serbe, belle comme savent l'être les filles de l'Est, sautiller en hurlant de joie ; elle agitait un drapeau « européen », celui qui ressemble au drapeau étasunien, avec les étoiles. Les étoiles… Triste rêve, odieuse manipulation. À chaque saut de ses jolis petits pieds, je pensais à la souffrance de ses Pères, qui se sont battus pendant des siècles, depuis la bataille du Champ des Merles contre les Ottomans, pour conserver leur terre, cette terre qu'elle piétinait en même temps que l'honneur de ses ancêtres.

Pauvre Serbie, qui aura connu tous les jougs, toutes les horreurs, jusqu'aux bombardements perpétrés par ses propres frères européens, traîtres à leurs patries charnelles, jusqu'à la confiscation de sa belle province du Kosovo, berceau de son peuple, que cette « Europe », vendue au mondialisme, représentée par ce drapeau, va donner aux pires ennemis de la Serbie[1] et des vrais Européens. Cette jeune fille pleurait (de joie !) de se voir vouée au servage, à l'abrutissement, à une vie indigne.

Évidemment, elle aussi, est restée trop longtemps « fascinée » par cette télévision que « l'Occident » lui a enfin permis de regarder. Et elle a cru tout ce qu'elle a cru voir, tout ce qu'on lui a montré. La Serbie était le dernier bastion du monde européen[2]. Nous savions bien, tous, que cela arriverait. Et puis, tant mieux. Le bébé partira avec l'eau du bain ; hélas, cette jolie jeune fille aussi, avec ses nouveaux amis Kosovars ; mais c'est nous qui colmaterons les fuites de la baignoire et qui ouvrirons les robinets, à nouveau, d'une eau pure et fraîche.

Nous faisons nôtres ces paroles de Julius Evola *: « Aujourd'hui, les choses en sont arrivées à un tel point que doivent effectivement surgir un instinct d'extranéité et une nausée pour le monde que nous avons autour de nous, et qu'apparaît la tentation, non seulement de « rompre la plume », mais aussi de permettre, en un détachement absolu, que les processus en cours aient libre voie, en souhaitant même qu'ils s'accélèrent afin de pouvoir sourire sarcastiquement, lorsque le ciel se fermera »*. En d'autres termes, il nous appartient d'ouvrir la voie aux cygnes d'Apollon lorsque son char apparaîtra, dans le soleil, *renaissant comme tous les matins* ; et ça, aucun homme, fût-il le plus puissant et le plus tordu, n'y pourra rien contre. ■


VOTRE HEBDO ECONOMIE
Spécial déclaration de revenus
SUD-OUEST Arnaque à la viande bio
Aujourd'hui en France
0,80 €
Comment l'Amérique investit nos banlieues

...ou comment les services secrets américains préparent un nouveau Kosovo... en France.

NOTES

1 Carla del Ponte, qui fut l'un des serviteurs zélés et féroces de l'Ordre mondial en recherchant avec beaucoup d'application les chefs militaires serbes, en tant que Procureur général du Tribunal Pénal International, a changé radicalement d'orientation. Elle révèle, dans son livre publié en langue italienne, *La Caccia* (la Chasse), ce que la presse française tente soigneusement de cacher : que des centaines de Serbes ont été enlevés par les Kosovars albanais à seule fin de servir de garde-manger comme le ferait une araignée de ses proies. Les Kosovars albanais enlevaient les organes de ces malheureux, vivants, pour les revendre. Les responsables de cette horreur absolue ont été placés aux postes les plus importants du gouvernement du Kosovo « indépendant ». (pour plus d'informations, consulter l'article très pertinent de *lecteur Claude* Sur Forum-orthodoxe.com, qui fait le lien, inévitable, avec les Européens disparus d'Algérie, qui ont subi le même sort, en 1962).

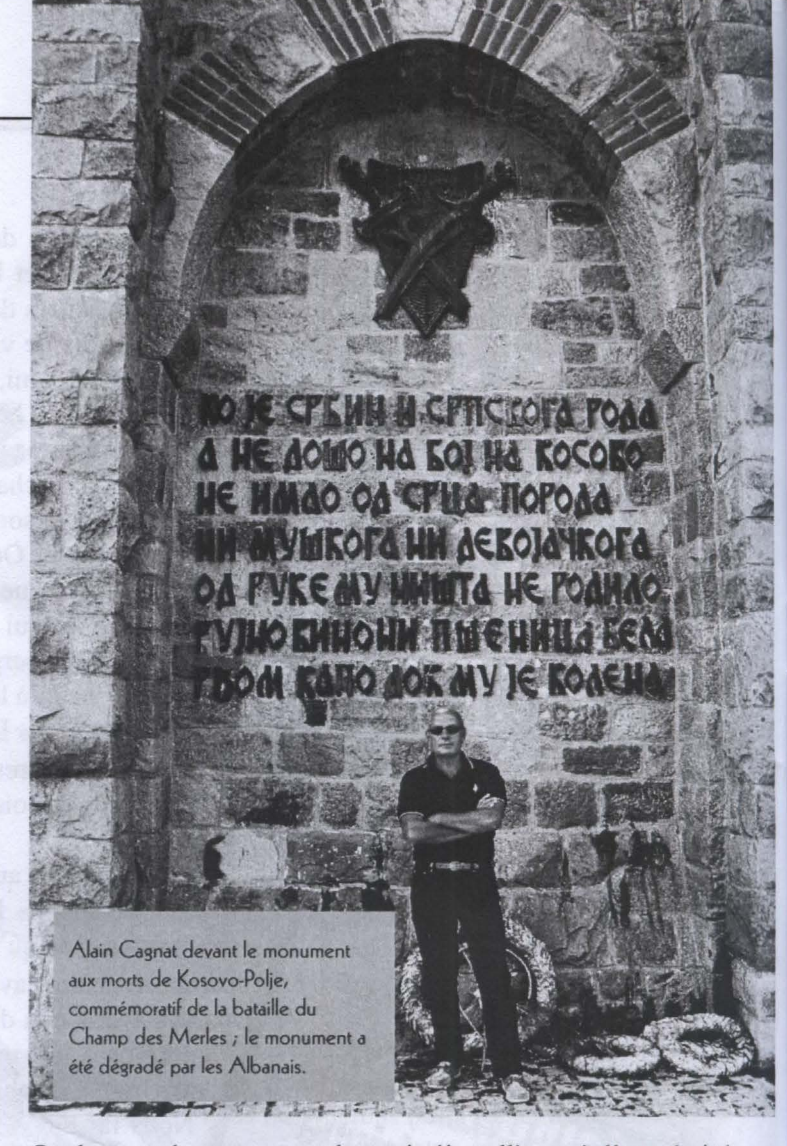
2 En position avancée, il y avait aussi la partie grecque de Chypre, mais, là encore, il semble bien que la défense va tomber sous les coups de boutoir des ennemis de l'Europe. La petite colonie grecque ne pourra pas résister longtemps à la pression de l'OTAN et de l'Islam, complices réunis.

Adieu vieille Europe...

La fin du peuple européen ?

par Alain Cagnat

Les photos qui accompagnent cet article illustrent le génie européen, ses combats pour l'affirmer et... ses renoncements.



Alain Cagnat devant le monument aux morts de Kosovo-Polje, commémoratif de la bataille du Champ des Merles ; le monument a été dégradé par les Albanais.

« *Giflé par le vent et la pluie, je saluais l'astre invisible, mais tellement présent tout au long de cette histoire. Je connaissais le sens même de notre combat : le soleil retrouvé des Hyperboréens restait le soleil invaincu.* » (Jean Mabire)

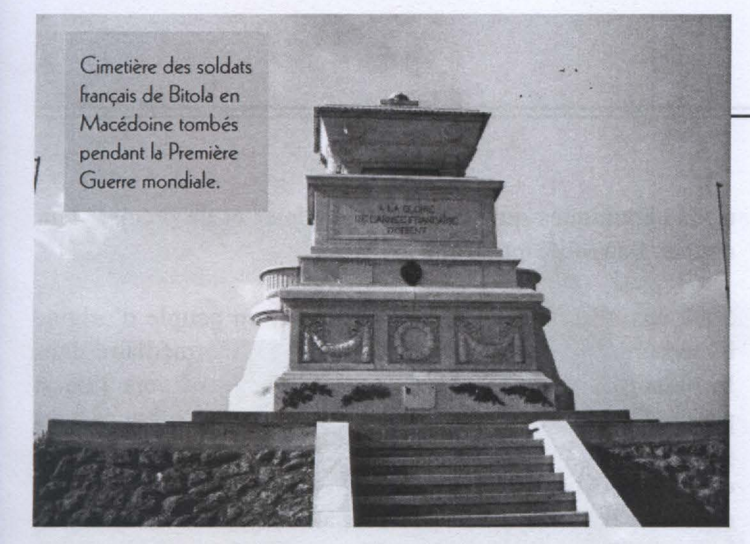
Voici le numéro 6 d'Hyperborée. Précédemment, nous avons fait une découverte des peuples indo-européens, puis nous sommes partis à la recherche de ces hommes qui vivent sur ce continent, dans les Pays baltes, au Pays basque, à Chypre. Avant de poursuivre cette enquête tribu par tribu, sans doute est-il bon de mieux fixer les choses en revenant à leurs origines. Ce travail est indispensable, à l'heure où l'on pratique les amalgames, où tout est égal à tout, où l'on galvaude l'acception même des termes, où les races n'existent pas, où la civilisation des Papous équivaut à celle des Grecs, où les Turcs seraient des Européens, et où les enfants, - quand ils la connaissent – connaissent mieux l'histoire des tribus d'Israël que celle de « leurs ancêtres les Gaulois ».

Notre civilisation n'est à nulle autre pareille et constitue pour nous un héritage exceptionnel qu'ont bâti au cours des siècles nos ancêtres, que nous ont légué nos parents, qui le tenaient eux-mêmes de leurs aïeux, et que nous avons le devoir de transmettre à nos propres enfants. Nous verrons, plus loin, que nous sommes à la croisée des chemins et que ce patrimoine est en grand péril.

Quels sont donc ces peuples qui s'installèrent à l'extrémité occidentale du continent eurasiatique et d'où venaient-ils ? Quelle est cette civilisation qu'ils fondèrent et qui perdure depuis des millénaires ? Comment et pourquoi peut-on parler de miracle européen ? Peut-on alors définir un espace européen ? Enfin, cette civilisation est-elle en fin de cycle et menacée de mort ?

LES PEUPLES DES MEGALITHES

La civilisation européenne trouve ses origines dans les premières tribus qui occupent « la presqu'île occidentale de l'Asie » et dont les premières manifestations artistiques, les peintures rupestres, présentes sur tout cet espace, remontent pour les plus anciennes à près de 30.000 ans. Ces peuples se structurent peu à peu pour créer une civilisation dite des mégalithes, bien avant l'érection des premières pyramides d'Egypte. Il y a plus de 8.000 ans, dolmens, menhirs, cromlechs, tumulus… commencent à jalonner l'Europe de l'Irlande au Portugal, de la Scandinavie à la Corse et à Malte. Le mouvement s'effectue d'ouest en est. Plus tard, surgissent des menhirs en Afrique du Nord et en Mongolie, des dolmens dans le Caucase et en Jordanie, des kourgans autour de la mer Noire. D'autres, très semblables, sont identifiés en Amérique du Nord et jusqu'en Amérique centrale. Tous ont une fonction sacrée, ils servent d'autels ou de sépultures. Par



Cimetière des soldats français de Bitola en Macédoine tombés pendant la Première Guerre mondiale.

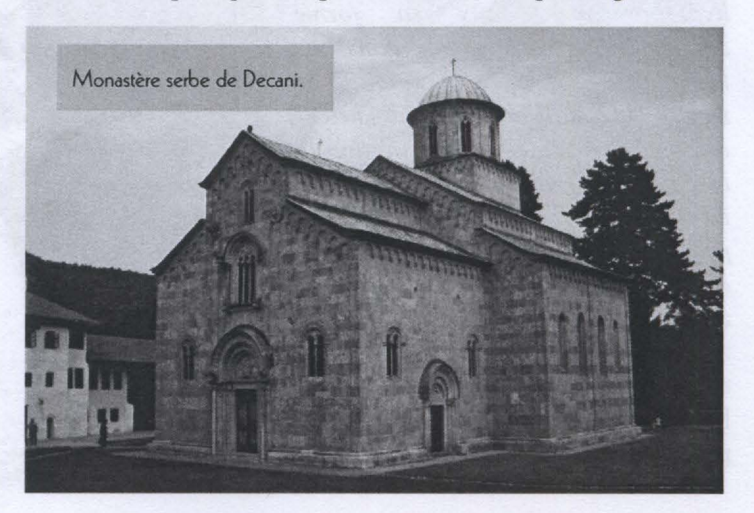
leur disposition, ils sont en liaison avec le Cosmos. On citera seulement Newgrange en Irlande, au fond duquel pénètre le rayon de lune du solstice d'hiver, les alignements de Carnac, et le plus élaboré de tous, le temple de Stonehenge.

Quel était ce peuple de « costauds » ? On a compris que ces constructions étaient l'œuvre d'hommes évolués, possédant déjà une pensée d'une grande abstraction, avec des notions d'astronomie et un sens développé du sacré. Ce qui les hante, c'est l'opposition entre la vie et la mort (rien n'a changé). Grâce à l'indestructibilité de la pierre, ils confinent à l'immortalité et se rapprochent des dieux. Depuis le paléolithique, les hommes ont des prêtres, des chamans, doués de pouvoirs de divination et de guérison. Le néolithique est l'âge des débuts de l'agriculture et de l'élevage, et des premières poteries. La sédentarisation des familles renforce le rôle de la femme ; la société est de type matriarcal. Bientôt apparaît le roi-prêtre qui règne sur la communauté et concentre tous les pouvoirs. Les hommes du néolithique découvrent le besoin d'un rite religieux, et en corollaire, celui d'un lieu de culte. Leur religion fait toujours référence à la Déesse-Mère ou Terre-Mère. Dans cet univers hostile où le seul objectif est de survivre et de se perpétuer, elle en a toutes les qualités : la fécondité d'abord, puis les ressources alimentaires grâce à l'élevage et aux récoltes. Le monde est alors partagé en deux « divinités » : le Ciel-Père et la Terre-Mère, qui évoluent en dieu-Soleil et déesse-Lune, aux côtés desquels se dressent peu à peu des dieux secondaires, comme le dieu-Orage. Quatre éléments constituent le monde : le Feu, la Terre, l'Eau, l'Air.

L'ULTIMA THULE

Remontons maintenant aux sources mêmes de ces peuples, là où l'histoire et la légende se mêlent dans les brumes du Nord. En ce temps-là, la configuration des terres et des mers était tout autre, notamment les mers du Nord et Baltique, ainsi que la Manche. De même le climat de ces territoires était chaud et humide. Il faudra un bouleversement, le basculement de la Terre sur son axe, pour que le climat change et que les glaces prennent possession de ces lieux et engloutissent toute vie, un bouleversement si rapide que les mammouths n'eurent pas le temps de fuir et en furent pétrifiés. Il était donc une fois une grande civilisation qui s'épanouissait quelque part dans le Grand Nord, il y a plusieurs milliers d'années. Elle porte de nombreux noms, Hyperborée, Thulé, Heligoland, Ys, Iona, l'Atlantide... Aucune preuve formelle ne fut jamais apportée de son existence, seulement les traces d'un parcours jalonné de mégalithes. De vagues souvenirs dans la mémoire des hommes, mais aussi des témoignages insistants et précis. De multiples auteurs de l'Antiquité y font référence comme Hérodote qui écrit : « *C'est une île de glace, située dans le grand Nord, où vécurent des hommes transparents* ». Platon en parle également si bien vers – 350, qu'un navigateur massaliote, Pythéas, entreprend un long périple vers le Septentrion en – 333, qui lui fait découvrir l'Islande. Est-ce Thulé, la terre de cette civilisation perdue ? Pythéas en revient persuadé, au-delà, c'est le pays des glaces. Il met alors le cap vers l'est, vers les îles du Jütland et Heligoland. Sa nef emplie d'étain et d'ambre jaune (le vestige des anciennes forêts tropicales du Nord), il peut alors rentrer au pays, couvert d'or et de gloire. Mais il est aujourd'hui quasiment acquis que l'Ultima Thulé, le pays de l'Apollon solaire, se situait bien plus au nord, sur la terre du Groenland, entre le 70ème et le 80ème parallèle. L'Islande et l'île de Heligoland ne sont plus que des étapes dans la migration de ces hommes. Un autre mythe rejoint celui de Thulé, c'est celui de l'Atlantide, perdue quelque part à l'ouest du grand océan. Pierre Benoit la situa même au cœur du Sahara, d'autres au milieu de l'Atlantique : les Açores n'en seraient que les débris. La localisation de Thulé ou de l'Atlantide est donc secondaire. Il suffit de savoir que c'est dans le grand Nord aujourd'hui couvert de glaces, que tout commença.

Ces Hommes du Nord sont unanimement décrits comme étant de grande taille, de peau blanche, aux yeux bleus, à la chevelure blonde ou rousse. Quand les Grecs ont voulu figurer les dieux, ils leur ont donné des traits identiques. Ils sont pourtant soumis à des températures élevées, mais la pigmentation de leur peau reste très claire, car le soleil sous ces latitudes est beaucoup moins dur que sous les Tropiques ou l'Equateur, dont les populations ont une peau très brune. C'est la preuve que si tous les hommes proviennent d'un même foyer originel (ce qui est aujourd'hui une hypothèse), leur séparation fut très ancienne. Ils pratiquent le pastoralisme, mais peu l'agriculture

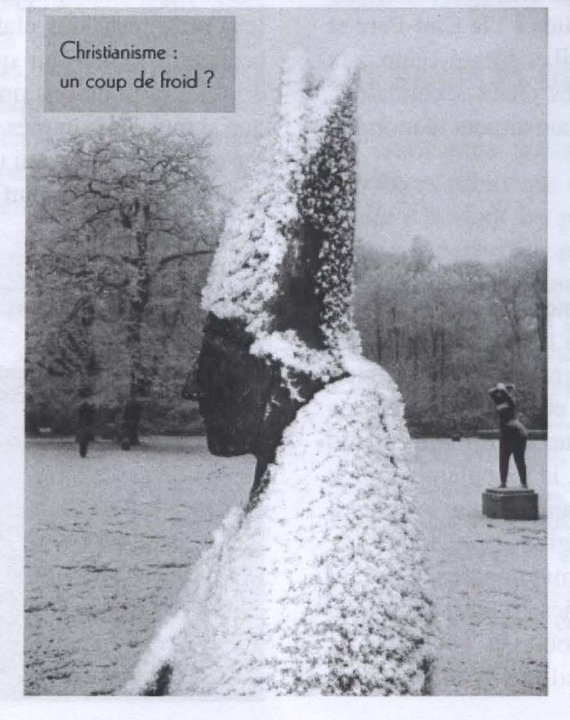

Monastère serbe de Decani.

et l'élevage, car leur société est guerrière et patriarcale. Ils procèdent à la crémation des corps. Comme le racontent toutes les sagas nordiques, ces hommes du Nord révèrent un dieu de la jeunesse, de la force et du soleil : c'est le futur « Apollon hyperboréen » des Hellènes, dont le cygne sacré tire le char. Un autre symbole qui les caractérise est la pomme, dont on pense que l'aire primitive fut justement le continent nordique, symbole devenu très fort dans le mythe des paradis perdus : c'est la pomme du Jardin des Hespérides ; le Serpent offre une pomme à Eve et l'homme sera déchu du Paradis terrestre ; Pâris promet une pomme, la Pomme de Discorde, à Aphrodite, et Troie sera détruite. Le nombre douze est très important pour eux : l'observation des étoiles si facile sous ces latitudes leur fait partager le ciel en douze constellations. Ils l'appliquent à leur organisation sociale et religieuse : la cité est administrée par un collège de douze initiés dirigés par un treizième. Les solstices et le partage saisonnier de l'année leur sont très familiers. La course du soleil leur inspire les figures de la spirale et du labyrinthe qu'on retrouvera plus tard sur les poteries du minoen ancien et dans la culture troyenne. Afin de lire le mouvement du temps, ils ont planté dans le sol un bâton, le *gnomon*, dont l'ombre affiche le rythme des heures et des saisons : plus tard, il inspirera le menhir et l'obélisque.

Tous ne demeurent pas dans la cité. Très vite, dès le paléolithique, ils partent à la découverte et à la conquête du monde. Au cours de leurs mouvements migratoires successifs, ils atteignent et occupent :

- l'Amérique du Nord puis centrale, où l'on retrouve leurs traces et leurs symboles ; s'agit-il de l'Atlantide ? Quoi qu'il en soit, on ne sera pas sans s'étonner de la grande similitude de conception qui existe entre les pyramides précolombiennes et celles d'Egypte ;
- l'Afrique du Nord, via la péninsule ibérique,
- l'Asie puisqu'on trouve des traces de leur passage jusqu'en Mongolie et en Chine.

Julius Evola écrit : « *Une tradition hyperboréenne, dans sa forme originelle olympienne ou dans ses résurgences de type héroïque, se trouve à la base d'actions civilisatrices accomplies par des races qui, durant la période s'étendant entre la fin de l'ère glaciaire et le néolithique, se propagèrent dans le continent euro-asiatique.* ». Le dernier flux migratoire a lieu lorsque les glaces commencent à couvrir leur cité d'un manteau de mort. Nous ne sommes plus dans la légende, mais dans l'Histoire : leur parcours est jalonné de mégalithes et de céramiques qui permettent de dater et de préciser leur course. La réalité a rattrapé le mythe.


Christianisme : un coup de froid ?

5000 ans avant notre ère, les Cardiaux, un peuple d'origine hyperboréenne, avaient installé un foyer intermédiaire dans le bassin du Danube. De là, ils se répandent vers l'ouest par un second mouvement migratoire et colonisent la plus grande partie du pourtour méditerranéen : on retrouve leurs céramiques, dites impresso-cardiales, tout au long des côtes, du Portugal à la Grèce, en passant par l'Espagne, la Catalogne, la Provence, toute l'Italie, la Corse, la Sardaigne et la Sicile, les Balkans, ainsi que dans le Nord du Maghreb. On suppose aujourd'hui que les premiers Egyptiens et les premiers Grecs (d'avant la colonisation indo-européenne) provenaient de cette même souche. Leurs liens demeurèrent d'ailleurs très forts au cours des siècles, la Grèce et l'Egypte multipliant les échanges commerciaux, et se soutenant militairement face aux incursions des Perses, des Assyriens, des Sémites ou des Nubiens. Les pharaons furent souvent d'ascendance grecque : les analyses biologiques effectuées sur les momies ont prouvé que la dynastie des Ramsès était de race blanche. Ce n'est que plus tard que la population de Pharaon se métissa au contact des envahisseurs noirs et arabes ; ainsi disparut la civilisation des Pyramides. N'en déplaise aux tenants de l'afrocentrisme…

Vers – 1220, le volcan de l'île de Théra (Santorin) explose et le séisme et le raz-de-marée qui l'accompagnent détruisent la quasi-totalité des civilisations établies tout autour du bassin méditerranéen, notamment la civilisation mycénienne et l'écriture du « linéaire B ». Mais en aucun cas, on ne peut situer cette Atlantide dans la Méditerranée. Les Anciens parlent de hauts-fonds sablonneux, impraticables à la navigation, tels qu'on les trouve dans les mers septentrionales. Peu après, les « Peuples de la Mer » envahissent la Grèce : ils occupent tous les Etats grecs, les îles de la mer Egée, la Crète et Chypre, sauf Athènes qui résiste. De l'autre côté de la Méditerranée, les mêmes peuples de la mer attaquent l'Egypte, toujours vers – 1200. Les textes sur papyrus et les représentations murales racontent ces combats entre hommes du Nord et mercenaires du Pharaon. Les équipements et les vêtements attestent sans doute possible que ces hommes viennent du Nord : bateaux à proue en tête de cygne, chars de combat à roue pleine, casques à cornes, boucliers ronds. Ces Hyperboréens, ou ces Atlantes, ont migré depuis leur royaume nordique, en deux mouvements, par mer avec


En Aquitaine

leurs bateaux typiques et par terre avec leurs chars. Un groupe franchit le Brenner, descend l'Italie, atteint la Sicile, puis débarque en Libye. Un autre groupe attaque la Grèce avec la fortune que l'on sait. Tour à tour appelés par les Anciens, Hyperboréens ou Atlantes, Peuple du Nord ou Peuple de la Mer, ils sont bien ces hommes qui ont quitté le royaume de Thulé. Ils sont l'avant-garde de la grande ruée des Vikings qui se produira deux mille ans plus tard.

LES PEUPLES PROTO-INDO-EUROPEENS

Chassés par le froid polaire, les Hommes du Nord descendent vers le sud de l'Europe où ils rencontrent d'autres peuples européens, déjà installés sur les terres qu'ils convoitent. Ceux-ci sont de race blanche, mais de taille moindre ; ils ont la peau mate et les cheveux et les yeux foncés. Ils sont sédentaires, pratiquent l'agriculture et l'élevage. Leur société est de type matriarcal et ils vénèrent la Déesse-Mère. Ils procèdent à l'inhumation des corps. Dans les combats, ils portent le bouclier long. Ce sont des Asianiques, qu'on nomme aussi proto-basques ou proto-indo-européens. Ils correspondent à un peuplement de l'Europe par le même peuple hyperboréen, mais en des temps si reculés que les deux branches ont évolué indépendamment. On distingue trois types principaux : les Alpins, les Dinariques et les Méditerranéens, qui se divisent en Basques ou Vascons, Aquitains, Ibères, Ligures, Sicules, Etrusques, Pélasges, Crétois… et plus à l'est ceux qu'on appelle les Finno-Ougriens : Hongrois, Finnois, Estes, Lives…

LES PEUPLES INDO-EUROPEENS

Les Hyperboréens ont établi un foyer très important à l'est de l'Europe, dont le centre précis n'a pas encore été déterminé avec soin. Disons qu'il se trouve entre la Lituanie et l'Ukraine. Ce foyer est au départ homogène, ainsi que l'ont prouvé les études linguistiques de tous ces peuples : il existe une langue matrice originelle dont toutes les autres sont issues. Les éléments qui permettent de les identifier et de préciser leur parcours sont par ordre d'apparition chronologique : les gobelets à entonnoir (vers – 4000), les amphores globulaires (- 3500), les céramiques cordées et les haches de combat (- 3000), sans oublier les kourgans, ces tumulus caractéristiques. C'est de là que les descendants des Hommes du Nord vont, à l'âge du bronze (vers - 2500), les uns après les autres, se disperser dans tout le continent eurasiatique.

En dehors de la langue et des objets usuels, leurs points communs sont innombrables. Ce sont des hommes libres qui ne respectent que le droit du sang ; ils se regroupent en familles, puis en clans, en tribus et enfin en nations. L'organisation de leur société, ainsi que l'ont montré les travaux de Georges Dumézil et de ses disciples, est de type trifonctionnel, organisation qui est toujours de mise dans nos sociétés occidentales modernes. La première fonction, au sommet de la hiérarchie, est identifiée à la tête : elle comprend le roi et le clergé (druides, mages…), concerne la souveraineté, la spiritualité et la justice ; les dieux qui la représentent sont Zeus, Jupiter, Mitra, Odin. La seconde fonction est identifiée aux membres : elle comprend la noblesse et les guerriers, concerne la guerre, le courage, l'héroïsme ; les dieux qui la


Danses provençales devant l'Institut de sciences politiques à Aix-en-Provence.


Cancale, en Bretagne

représentent sont Mars, Indra, Thôrr. La troisième fonction est identifiée au ventre et au sexe : elle comprend le peuple non noble, agriculteurs, éleveurs, artisans, commerçants et aussi les esclaves, concerne la production, mais aussi la fécondité, la santé, la beauté… ; ses dieux sont Quirinus, Epona, Ashvin, Freyr, Freya. Les castes indiennes sont une survivance de cette époque, destinée à protéger la classe supérieure de tout métissage avec des individus n'appartenant pas à la race. Leur société est patriarcale et guerrière, et leur intrusion dans l'espace européen n'est pas sans causer quelque dommage aux peuples résidents : certains disparaissent carrément, d'autres s'assimilent parfaitement jusqu'à transformer en profondeur leurs vainqueurs.

Parmi ces envahisseurs dont les premiers font mouvement dès le 3ème millénaire, on identifie plusieurs vagues géographiques et chronologiques. On citera d'abord les Achéens ou Mycéniens qui descendent vers la Grèce et la Crète, peu à peu suivis par les Ioniens, les Eoliens et enfin les Doriens, et dont la fusion avec les peuples déjà installés donnera la civilisation hellénique, matrice de la civilisation européenne. Deux vagues « italiques » successives submergent la péninsule italienne, la première dans la plaine du Pô, la seconde au milieu de la botte, en contact direct avec la civilisation étrusque. Plus au nord, les Celtes occupent un espace recouvrant à peu près l'Allemagne et l'Autriche modernes. L'arrivée des tribus germaniques les rejette plus à l'ouest, et les Celtes se répandent dans les îles britanniques, en Gaule, et jusqu'en Espagne et en Italie, où ils se mêlent aux populations locales pour donner les Celtibères et les Celto-Ligures. Les Germains se dispersent dans tout le Nord de l'Europe jusqu'en Scandinavie et en Angleterre. Leur espace se réduit sous la poussée des Balto-Slaves qui sont les derniers à migrer vers le soleil couchant. Enfin, d'autres tribus indo-européennes émigrent vers l'est et le sud-est, en Anatolie, en Iran et en Inde, et même jusqu'en Mongolie et aux frontières de la Chine.

LES MYTHES FONDATEURS

La mythologie de l'Indo-Européen en fait le centre de l'univers qui se décompose en dieux, en héros et en hommes, dont les vies s'entrecroisent. Les dieux, par facétie ou jalousie, n'hésitent pas à se mêler des affaires des hommes. Lors de la querelle entre Athènes et Troie, ils s'entredéchirent. En ce sens, ils sont bien peu divins et bien proches des hommes. Ainsi c'est Prométhée qui vient au secours des hommes, n'hésitant pas à tromper Zeus et à lui dérober le feu, ce qu'il paye d'un supplice éternel. Le mythe de Prométhée est exclusif de notre civilisation. Ainsi que l'écrit Louis Rougier, « *Prométhée, c'est l'esprit de révolte contre les interdits des dieux jaloux qui symbolisent les craintes de l'humanité face aux forces aveugles de la nature, qui la dominent et qui l'effraient.* » On pourrait également citer le Rêve d'Icare… L'homme sait qu'il ne peut compter que sur lui-même et fait face car il ne peut subir : il n'y a donc plus de fatalité, dans le sens où l'entend le musulman, l'homme est maître de sa vie, seul lui échappe son Destin qu'il ne connaît pas ; mais les dieux eux-mêmes en sont prisonniers.

Les Indo-Européens disposent d'un panthéon et d'un fonds mythologique propres, de l'Irlande au Nord de l'Inde, et de la péninsule scandinave aux îles méditerranéennes. Ils vivent dans le culte de la nature, avec laquelle ils sont en symbiose. Comme l'a montré Mircea Eliade, leurs légendes ne sont pas de simples récits, mais constituent les « mythes fondateurs » de ce peuple, mélange de vérité et d'imaginaire, de moral et d'immoral.

La mythologie grecque est celle qui nous est la plus familière. Tout le monde se souvient des dieux de l'Olympe. Zeus est le plus puissant, c'est le dieu des dieux, le dieu de l'Ordre éternel. Les autres sont : Apollon, le dieu du Soleil invaincu, le miroir de l'Apollon hyperboréen, à qui l'on consacre un temple à Delphes, où se trouve l'*omphalos*, le nombril du monde, en écho au centre du monde qui se trouvait autrefois à Hyperborée,


Dinan, en Bretagne

Arès le dieu de la Guerre, Dionysos celui de la Vigne et de la Résurrection, Héphaïstos celui des Volcans et des Forgerons, Hermès celui des Voyageurs et des Commerçants, Hadès celui de la Mort et des Enfers et Poséidon celui de la Mer. Les déesses sont : Déméter, la Déesse-Mère, Aphrodite la déesse de la Beauté et de l'Amour, Artémis celle de la Chasse et de la Nuit, Athéna celle de la Guerre et de l'Intelligence, Héra celle du Mariage, Hestia celle des Foyers et de la Famille.

Les grands cycles héroïques se déroulent tous pendant la civilisation mycénienne, dans des sites où l'archéologie a mis à jour des traces d'événements historiques qui attestent des fondements de ces récits. Citons l'expédition des Argonautes, ou si l'on préfère, la conquête de la Toison d'Or par Jason, la geste d'Achille lors de la guerre de Troie, l'Odyssée d'Ulysse, les Douze Travaux d'Héraclès… Plus tard, il faut leur ajouter la Légende du roi Arthur, la Quête de Perceval, l'Amour de Tristan et Yseult, la Chanson de Roland… Tous constituent le vieux fonds indo-européen sur lequel s'appuient notre mémoire collective et notre civilisation. Mais Kirikou, Sinbad et Ali Baba n'éveillent rien en nous car ils ne relèvent pas du sens tragique qui est le propre de la mentalité européenne. Sont nôtres Léonidas défendant les Thermopyles, le Cid chassant les Maures et Vlad Tepes terrorisant les Ottomans, mais pas Soliman le Magnifique, Attila ou Saladin !

LE MIRACLE GREC

Les peuples qui se rencontrent dans le pays, d'abord en s'affrontant, puis en se fondant les uns dans les autres, vont être à la base de ce qu'on peut appeler le « miracle grec. » Celui-ci est le produit d'une conjonction d'événements favorables. Il faut d'abord citer l'invention d'un alphabet qui n'est pas le plus ancien. Auparavant, est apparu un premier alphabet archaïque à Sumer, puis les Phéniciens ont imaginé un alphabet à 22 consonnes. L'alphabet grec, qui s'inspire de ce dernier, mais lui ajoute des voyelles, n'en est pas moins révolutionnaire : on passe de la représentation archaïque des choses (dessins) et des idées (symboles) à celle des sons, grâce à la différenciation entre consonnes et voyelles. L'écriture devient alors accessible à tous, alors qu'auparavant, de par sa complexité (les hiéroglyphes égyptiens, par exemple), elle n'était accessible qu'à une minorité d'initiés. Ensuite, le génie grec se manifeste par le refus de tout expliquer par la religion ou le surnaturel : ainsi naît le raisonnement logique, ou la volonté de trouver une explication rationnelle à toutes choses, qui autorise le développement des sciences et des techniques. A titre d'exemple, les Egyptiens connaissaient la relation remarquable existant entre les nombres 3, 4 et 5, et en utilisaient les propriétés de manière empirique ; le Grec Pythagore en fit la démonstration mathématique par son théorème. La Grèce invente la démocratie, c'est-à-dire le gouvernement des citoyens par les citoyens : les hommes ne sont plus soumis à la volonté capricieuse d'un despote, mais sont libres et égaux devant les lois votées et acceptées par tous. Ce sont les principales conditions du « miracle grec », mais d'autres doivent être encore citées, comme la division agraire, l'invention de la monnaie et du système bancaire, l'indépendance des maîtres qui enseignent dans des écoles indépendantes... La multiplicité des cités états, et leur incroyable diversité politique favorisent encore l'essor économique et le foisonnement intellectuel : Argos, Corinthe, Milet, Samos, Sparte pendant la période archaïque (avant – 480) puis Athènes, Sparte de nouveau, Thèbes pendant la période classique (de – 480 à – 350) exercent successivement le leadership sur le monde grec. Les connaissances explosent dans tous les domaines, mathématiques, astronomie, philosophie, médecine, géographie, art de la guerre… C'est pourquoi la Grèce doit être qualifiée de « berceau » de la civilisation européenne.

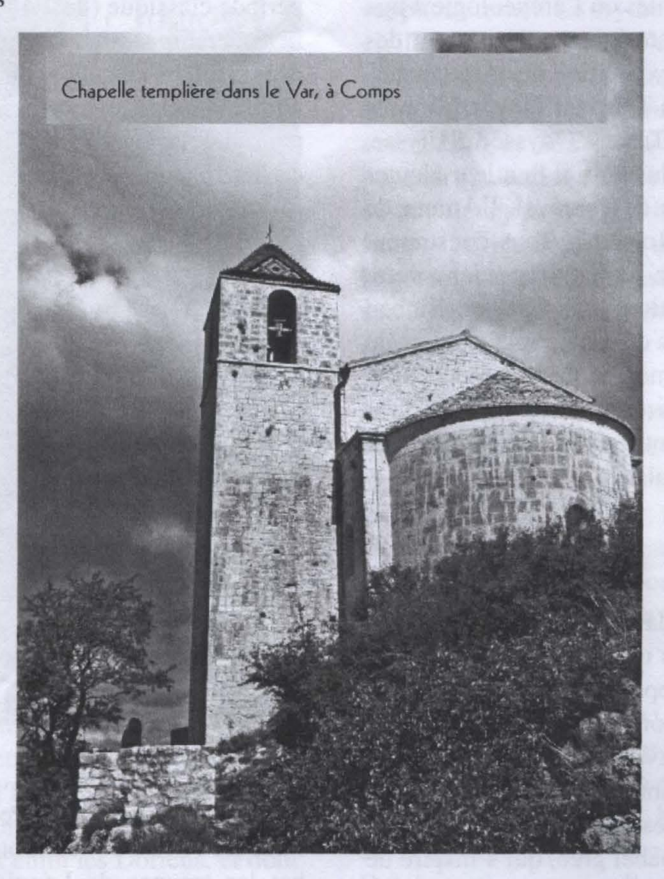


Une rue de Marseille en 2008

En - 492 puis en - 490, le Perse Darius tente d'envahir la Grèce, mais est vaincu à Marathon. Dix ans plus tard, son fils Xerxès bat les troupes de Léonidas aux Thermopyles et incendie Athènes. Mais la flotte grecque, regroupée à Salamine détruit l'armada ennemie, sauvant encore une fois la Grèce des visées perses. Ces deux batailles de Marathon et des Thermopyles occupent une place essentielle dans l'histoire de la civilisation européenne, car elles sont symbolisent l'union sacrée des peuples menacés et le sens du sacrifice de leurs élites.

Lorsque la Grèce classique s'essouffle, le flambeau est repris par le Macédonien Philippe qui s'empare une à une de toutes les cités grecques entre - 357 et -338. Son fils Alexandre les rassemble et fonde un empire qui s'étend sur la Mésopotamie, l'Egypte, la Perse et une grande partie de l'Asie. La monarchie remplace les Etats libres, de gré ou de force (Thèbes est ainsi rasée, mais Athènes épargnée). La civilisation hellénistique débute brillamment, avec la construction de cités telles que Pergame et Alexandrie. Mais cet empire cosmopolite est un mélange de Grèce et d'Orient, où les Grecs ne se reconnaissent

plus. L'empire, qui se veut universel, survit deux siècles à la mort de son fondateur (en – 323), tant bien que mal. Jusqu'au bout, les Grecs refuseront de se mélanger aux populations colonisées. Mais peu à peu, la Grèce continentale, réservoir de la conquête, connaît une crise démographique si grave qu'on peut parler de suicide ethnique. L'élite grecque se raréfie, s'abâtardit, se corrompt. L'empire, envahi de populations allogènes, métèques et esclaves, subit la misère et les troubles de toutes sortes. Les armées de mercenaires deviennent de plus en plus coûteuses et n'en font plus qu'à leur tête. Les provinces éloignées n'hésitent pas à se révolter. La Grèce est mûre pour tomber dans les mailles d'un nouveau prédateur ; ce sera Rome.


Chapelle templière dans le Var, à Comps

ROME, GRANDEUR ET DECADENCE

Les Romains ont peu de points communs avec les Grecs. Ils ne sont ni poètes, ni philosophes, mais ce sont d'extraordinaires stratèges et d'infatigables travailleurs. Rome, qui a subi la forte influence des Etrusques, ne fait que reprendre et développer les éléments de la civilisation grecque, tout en lui apportant la rigueur et l'organisation qui lui sont propres, comme la rédaction du droit romain, qui n'a guère vieilli de nos jours. Son influence s'étend tout autour de la Méditerranée, « mare nostrum », et ses cités parfaitement agencées (eau courante, égouts, chauffage collectif…) sont reliées entre elles par un réseau remarquable de voies, que surveille l'armée la mieux organisée du temps. Partout, on bâtit, on défriche, on cultive, on produit.

Dion Cassius affirmait qu'il était plus facile de bâtir un empire que de le conserver. Comme les Grecs d'Alexandre, les Romains vont l'apprendre à leurs dépens. L'Empire est devenu trop grand pour être gardé efficacement, et affaibli, il doit confier aux peuples germains qui l'assaillent la défense même de ses frontières contre les barbares d'Orient, en échange de lourdes compensations, car ces nouveaux alliés ne se privent pas de « se payer sur la bête. » L'Empire est tellement étiré que les chefs des armées des confins n'obéissent plus qu'à eux-mêmes ; plus tard, ils feront et déferont les empereurs. Rome abandonne peu à peu les valeurs qui ont fait sa force et sombre dans la décadence. A l'intérieur, la Cité est minée par plusieurs maux. Alors que les Grecs avaient su préserver leur homogénéité raciale, en réservant la citoyenneté grecque aux seuls Hellènes, leurs héritiers galvaudent la notion de citoyenneté romaine. Rome est envahie par une multitude d'immigrants de toutes origines, barbares, esclaves… à qui on accorde bientôt le privilège de devenir citoyens romains. Le métissage des populations aboutit à une perte totale d'identité de la part des Romains, si bien que certains empereurs eux-mêmes seront choisis parmi ces immigrés africains ou syriens. La dépravation des mœurs fait perdre aux Romains le sens de leur noblesse, et les institutions sont bafouées.

Les rapports entre les Juifs et les Romains étaient exécrables. Voici qu'une secte issue du judaïsme se dresse contre la puissance de Rome et se répand comme une traînée de poudre parmi les déshérités de l'Empire. Elle entend abattre les anciens dieux au profit d'un Dieu unique, et se veut universelle. Elle rassemble bientôt tous ceux qui portent la haine de Rome. Les empereurs eux-mêmes finissent par y succomber, Constantin accepte que le christianisme devienne la religion officielle de Rome. Son successeur, Julien, tente en vain de rétablir les anciens dieux. Après la mort de Théodose, en 395, l'Empire romain est définitivement coupé en deux. A Rome, le pouvoir est aux mains des barbares, la ville n'est plus que l'ombre d'elle-même, surtout après qu'Alaric l'a mise à sac en 410. Enfin, en 476, le dernier empereur de Rome, un Germain nommé Odoacre, proclame la fin de l'Empire romain d'Occident. Cette tragédie est à méditer.

L'EUROPE ET LA NUIT DU MOYEN-AGE ?

La civilisation européenne ne meurt pas avec la chute de Rome. Elle survit et s'est simplement déplacée à Constantinople, l'ancienne Byzance des Grecs, qui prennent ainsi une belle revanche. La civilisation byzantine resplendit : « *A la veille de la première croisade, dans les années 1090, et encore un siècle plus tard, en 1204, au moment où les Francs s'armaient pour passer la mer et aller la conquérir, la ville brillait de tous ses ors. Qui en approchait de terre ou de mer, les hautes murailles dressées devant lui, s'émerveillait. Aucun ne songeait même à comparer les cités d'Occident à cette ville aux mille coupoles et aux toits étincelants de feuilles d'or.* » écrit Jacques Heers. Mais en 1204 justement, des croisés à la solde de Venise la


Marseille autrefois : le port

mettent à sac, l'affaiblissant mortellement. Constantinople résiste près de deux siècles et demi, mais les coups de boutoir des envahisseurs venus d'Afrique et d'Asie ont raison d'elles en 1453 : « *On arrache à l'Europe sa part orientale… Cette catastrophe signifie la seconde mort d'Homère, de Sophocle et d'Euripide* », écrira le pape Pie II qui mourra de chagrin, faute d'avoir pu constituer à temps une flotte capable de la sauver.

Pendant ce millénaire, que s'est-il passé en Occident ? Certains parleront d'une nuit sans fin, d'un temps de peur et de superstition, d'obscurantisme religieux et de sorcellerie… Ce discours n'est pas innocent, il émane de ceux qui pensent que la civilisation est née en 1789, et qu'auparavant, tout est à jeter. Il est vrai que les temps furent difficiles, notamment à cause des invasions asiatiques : Arabes, Mongols, Avars, Huns, Turcs… qui ne cessèrent pendant des siècles de ravager les terres d'Europe et de massacrer ses populations. Il est vrai aussi que l'Eglise a imposé une chape de plomb et de terreur sur l'esprit des Européens. Mais, peu à peu, face à ces ennemis, l'Europe occidentale se façonne sous l'influence des Celtes et des Germains qui ont pris le relais des Romains. Le latin demeure d'ailleurs la langue de l'administration et des élites. Face aux envahisseurs, les seigneurs et leurs vassaux s'organisent en Etats, les villes se fortifient et se développent. Une société laïque voit le jour, issue des corporations, de l'artisanat et du commerce. On invente les poèmes épiques, la chevalerie, l'amour courtois, les libertés féodales. Les progrès techniques s'accélèrent dès le 12ème siècle. L'art roman, puis l'art gothique peuplent les paysages de splendides édifices, églises, cathédrales, châteaux forts, beffrois… que nos architectes seraient bien incapables de reproduire.

Ainsi, quand Byzance disparaît sous le joug musulman, l'Europe occidentale est prête à assurer la relève. Quelques années plus tard, en 1492, le dernier Sarrasin a fui l'Espagne et Christophe Colomb découvre l'Amérique. L'Europe, libérée de ses prédateurs, conquiert le monde et lui apporte sa civilisation. De même, elle se libère de l'emprise de l'Eglise sur la pensée humaine : Copernic, Galilée, Léonard de Vinci, Descartes… font faire à la connaissance un immense bond en avant. D'autres suivront : Newton, Edison, Pasteur, Curie… Darwin mettra à mal la thèse biblique de la Genèse, en décrivant l'évolution des espèces. Ce sont la Renaissance, le Siècle des Lumières, la naissance des Etats-nations, la révolution industrielle, avec ce foisonnement intellectuel, littéraire et artistique : le baroque, le romantisme… Jusqu'à nos jours où il semblerait que la civilisation européenne soit à bout de souffle, nous allons y revenir.

AU SUJET DES RELIGIONS

On peut ouvrir ici une parenthèse sur l'essence, *stricto sensu*, des religions créées par les hommes. Les peuples européens s'étaient répandus dans un espace couvert de paysages variés, montagnes, vallées, plaines, forêts, rivages, rivières ; ils y trouvèrent une grande fécondité par la richesse des sols et des mers, sous un climat tempéré, aux saisons marquées mais non excessives. L'harmonie avec la nature dans laquelle ils vivaient ne pouvait que les faire imaginer un panthéon inspiré de cette harmonie : dieux naturomorphes et proches des hommes. Le paganisme des peuples indo-européens et de ceux qui les ont précédés n'est que le résultat de cette fusion réussie.

A l'opposé, le monothéisme judéo-chrétien (plus tard musulman) naquit dans un environnement beaucoup moins favorable : monotonie des paysages désolés, aridité des sols, rigueur climatique. Dans leur quête du sacré, face à une nature hostile dans laquelle ils ne se reconnaissaient pas, les bédouins de ces régions ne pouvaient « qu'inventer » un Dieu transcendantal, Créateur unique, dont le royaume ne pouvait se situer qu'en dehors de cette Terre trop ingrate ; cette souffrance terrestre, due aux dures conditions d'existence sous ces latitudes, ne pouvait être que l'expiation de quelque crime, sans doute un « pêché originel », celui du Paradis perdu. Ces « religions du désert » ne correspondent pas à l'esprit européen ; mais de par son extraordinaire capacité d'adaptation, la greffe entre le paganisme européen et le christianisme monothéiste a pu réussir, et les deux concepts cohabiter et même s'épanouir parallèlement.

Le christianisme aurait pu faire table rase de la civilisation gréco-romaine ; bien au contraire un syncrétisme remarquable se produit entre le monde païen indo-européen encore présent dans la Rome agonisante et la religion importée d'Asie : c'est ce que nous appellerons le pagano-christianisme. Les églises s'élèvent sur les sites des anciens temples, les saints ne sont que la transposition des figures des anciennes religions, les fêtes religieuses ne font que se substituer aux solstices et autres célébrations païennes. Le Christ ne ressemble en rien à un Sémite, mais à un Hyperboréen ! Les apôtres sont 12 autour de lui, reprenant le nombre magique des Hyperboréens : 12 + 1. Quant au culte marial, Vierge à l'Enfant ou Vierge Noire, instauré tardivement, au 4ème siècle, il n'est que la transposition

de la Déesse-Mère. L'Eglise va même jusqu'à conserver le calendrier romain et fait du latin sa langue liturgique. L'osmose sera achevée lorsqu'elle établira son siège, le Saint-Siège, à Rome. Ernest Renan écrit : « *Produit tout à fait juif à son origine, le christianisme est de la sorte arrivé à dépouiller avec le temps presque tout ce qu'il tenait de ces origines... Le christianisme a été la rupture avec le judaïsme, l'abrogation de la Thora. Saint-Bernard, François d'Assise, Sainte-Thérèse, François de Sales, Vincent de Paul, Fénelon ne sont en rien des juifs. Ce sont des gens de notre race, sentant avec nos viscères, pensant avec notre cerveau.* »

Ainsi, le christianisme se superpose pendant des siècles à la civilisation européenne naissante, jusqu'à en devenir une composante essentielle. Les moines copistes permettent de ne pas perdre le savoir des anciens. Les ordres de moines-soldats protègent les frontières de la chrétienté, alors identifiée à l'Europe. L'union des souverains et de l'Eglise permet peu à peu de chasser les Sarrasins de la péninsule ibérique et les Turcs de l'Est du continent. Les croisades constituent un formidable creuset pour cette Europe qui se construit : « *L'Eglise parlait enfin un langage que les hommes d'épée pouvaient comprendre, conciliant leur foi encore incertaine avec leurs aspirations profondes. Devenus soldats du Christ, les « Barbares » se christianisèrent. Mais par un mouvement de réciprocité, l'Eglise se « barbarisa », s'européanisa.* » (Dominique Venner). L'Eglise catholique se comporte en puissance temporelle, concurrençant empereurs et rois. Pendant près de deux mille ans, chrétienté et Europe se confondent, laissant croire que le christianisme est la religion naturelle des Européens. Mais n'oublions pas que, pour que l'Europe reprenne sa marche en avant, il a fallu briser l'obscurantisme religieux des premiers siècles et les horreurs des inquisiteurs et autres fanatiques.

QUEL ESPACE POUR LES EUROPEENS ?

Tout ceci définit un espace géographique, l'Europe. Il est alors aisé d'en définir les contours, donc les limites. L'Europe est ce continent sur lequel se sont installées les tribus hyperboréennes et leurs descendantes, qui ont été progressivement converties au christianisme, et dont les peuples ont connu, à travers les siècles, une communauté historique et culturelle unique. Elle comprend donc l'Europe occidentale, que nous pouvons identifier à l'Union Européenne (plus la Suisse, la Norvège et l'Islande), les pays des Balkans, appelés à entrer prochainement dans l'UE, mais aussi la Russie et les anciennes républiques soviétiques d'Europe : la Belarus, la Moldavie, l'Ukraine, la Géorgie et aussi l'Arménie qui constitue la pointe extrême-orientale de l'Europe au contact des peuples asiatiques (c'est le génocide turc qui a fait dériver ce peuple indo-européen si loin de ses bases, mais les Arméniens, par leur histoire, leur culture et leur religion ont toujours appartenu à l'Europe).

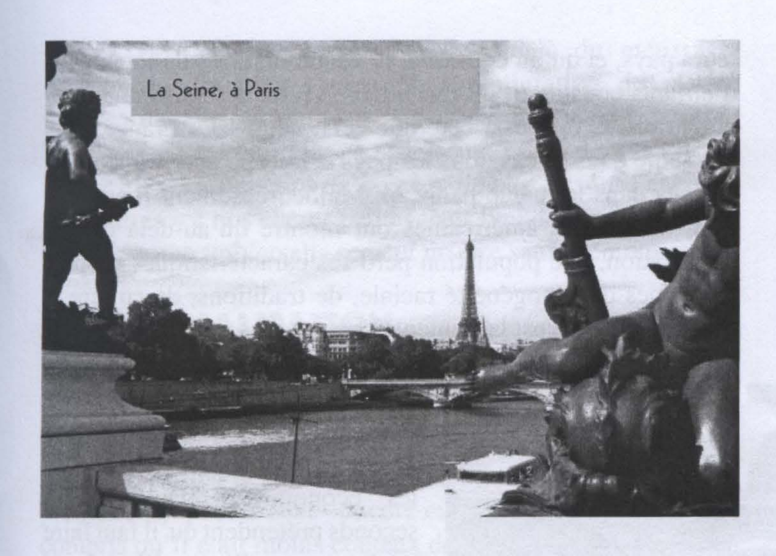

Le Pavillon Vendôme à Aix-en-Provence

Cet ensemble est un continuum homogène, sans rupture, de Lisbonne à Moscou et de Reykjavik à Erevan. L'Europe ne peut en aucun cas comprendre la Turquie, pour quatre raisons : elle n'est pas située dans l'espace géographique européen, en dehors des 20.000 km² arrachés à la Grèce ; elle est peuplée d'Asiates (même si on y compte des Kurdes, d'origine indo-européenne, mais fortement mélangés aux ethnies locales et islamisés) ; sa religion est l'islam ; elle ne peut témoigner, et l'Empire ottoman avant elle, d'aucune communauté de culture avec l'Europe. De même, nous écarterons les pays (Iran, Turkestan, Afghanistan, Inde...) où s'installèrent les peuples indo-européens qui émigrèrent vers l'Orient, pour des raisons similaires : ils ne sont pas situés dans l'espace géographique européen, ils se sont mêlés aux populations asiatiques autochtones, ils se sont convertis à d'autres religions que le christianisme, ils n'appartiennent pas à la communauté historique et culturelle qui a forgé l'Europe.

LA CIVILISATION EUROPEENNE ET LES AUTRES

Non, toutes les civilisations ne se valent pas, et les « Arts premiers » n'ont rien à voir avec les statues de Praxitèle ou « La naissance de Vénus » de Botticelli. Et l'on nous autorisera à penser qu'on ne peut pas comparer la musique de Mozart ou de Rimski-Korsakov et la musique africaine. Quant à la littérature européenne, elle est sans égale. La civilisation européenne et le peuple qui la porte sont d'une richesse et d'une spécificité telles qu'il est inimaginable de les voir se noyer dans un magma informe.

Il y eut d'autres grandes civilisations, mais aucune n'a duré dans le temps et n'a été en perpétuel mouvement comme celle de l'Europe. La plupart des civilisations qui se forment le long du Nil, du Tigre, de l'Euphrate, de l'Indus ou du Huang-Ho sont des théocraties, où toute pensée humaine et toute action sont tributaires d'une hiérarchie de rois, de prêtres et de fonctionnaires, au sommet de laquelle trône la divinité. Cette théocratie fut souvent la raison de leur sclérose. Prenons comme exemples deux civilisations orientales dont on sait qu'elles ne furent pas sans subir l'influence des premiers


La Seine, à Paris

envahisseurs indo-européens. La civilisation indienne connaît une période très florissante, y compris dans les domaines scientifique et artistique, entre le 4ème et le 7ème siècle ; puis elle vit un déclin incessant d'abord sous la pression des Arabes, puis de par l'invasion turco-afghane. Quant à la civilisation chinoise, elle connaît deux périodes fastueuses : la première entre le 7ème et le 3ème siècle avant notre ère, puis la seconde aux 12ème et 13ème siècles de notre ère ; ensuite elle sombre dans l'obscurantisme. Il faut attendre le début du 20ème siècle pour que ces sociétés indienne, chinoise et aussi japonaise commencent à sortir de l'ombre, sous l'influence européenne.

Terminons par la civilisation arabo-musulmane, dont on nous rebat les oreilles en prétendant qu'elle fut la plus raffinée, par ses philosophes, ses mathématiciens, ses architectes… Il est indéniable que, pendant plusieurs siècles, son rayonnement fut plus grand que celui de la civilisation européenne, alors bien affaiblie. Mais qu'ont fait les Arabes ? Ils n'ont cessé d'agresser les nations continentales, les pillant sans vergogne et transformant leurs populations - quand ils ne les massacraient pas - en esclaves ou en « dhimmi », c'est-à-dire en sous-hommes. Les intellectuels arabes n'ont fait que s'inspirer des manuscrits grecs : Ernest Renan écrit que « *les savants dont se glorifie l'islam non seulement ne sont pas des Arabes de sang, mais n'ont rien d'arabe dans l'esprit.* » Quant aux chiffres arabes et au zéro, nul ne conteste aujourd'hui qu'ils ne furent pour rien dans leur invention : ils n'avaient fait que les emprunter aux Indo-Iraniens (comme par hasard, des Indo-Européens). Cependant la civilisation arabe aurait sans doute pu poursuivre un développement original, si elle ne s'était confondue avec l'islam. Pour son malheur, le Coran fut déclaré œuvre parfaite et achevée. Et l'islam n'était pas qu'une religion, mais aussi une manière de gérer l'Etat et les hommes dans toutes choses, y compris le quotidien. A la fois dogme et code, le Coran ne pouvait qu'étouffer la civilisation arabe, comme le prouve l'architecture répétitive de ses palais et de ses mosquées partout où elle règne.

Sommes-nous à la fin d'un cycle ? Verrons-nous disparaître (ou nos enfants) la civilisation européenne, comme le firent tant d'autres avant elles ? Elle a toujours su se relever des pires traumatismes, malgré les incessantes luttes qu'elle dut longtemps mener pour sa survie, face aux agresseurs extérieurs, mais aussi ses trop nombreuses guerres civiles, celles du siècle passé en particulier. Ces dernières lui ont-elles été fatales ? Il est certain que le 20ème siècle marque une fracture dans l'esprit européen, fracture spirituelle avec la « mort de Dieu » et la perte du sens du sacré, fracture temporelle avec la fin des idéologies. Et en ce début du 21ème siècle, c'est à une conjonction de périls mortels que la civilisation européenne doit faire face. J'ai nommé : l'universalisme, la dénatalité, l'immigration et leur conséquence le métissage, le mondialisme et le consumérisme, la perte des valeurs morales et la confusion des esprits, l'islam.

L'UNIVERSALISME

L'universalisme trouve sa source dans l'Eglise primitive : « *Mon Royaume n'est pas de ce monde* » ; autrement dit, la raison de l'homme n'est pas de jouir de son séjour sur la Terre, mais d'œuvrer à son salut. Il n'y a qu'un seul peuple, c'est le peuple de Dieu. Evidemment, cette théorie qui nie toute différence entre les êtres, ne peut qu'aller à l'encontre de l'esprit européen. C'est Saul de Tarse, Saint-Paul, qui avait transformé la secte judaïque en une religion universaliste et messianique. Et c'est au 18ème siècle que l'Eglise reprend conscience de cette vocation. Les congrégations religieuses accompagnent désormais les explorateurs et les premiers colons dans le but d'exercer un prosélytisme insistant auprès des populations indigènes afin de les convertir à la religion du pêché originel et de la Rédemption, de gré ou de force, retrouvant par là une vieille tradition de violence contre tout ce qui est hors du dogme. Parallèlement, les Etats-nations européens se lancent dans la colonisation, afin d'apprendre aux dites populations les bienfaits de « la » civilisation. Le résultat sera catastrophique pour tous : on oblige une multitude de peuples à abandonner, souvent par la force, leurs croyances et leurs rites, et à adopter un régime politique qui va à l'encontre de leurs traditions tribales. Les nations européennes s'apercevront bien tard que le système politique et la religion qui les ont structurées ne sont par forcément exportables aux Dogons, aux Khmers ou aux Alakalufs. Le retour de balancier est en cours, avec la fin de la décolonisation. L'Homme Blanc est chassé progressivement de toutes les parties du monde au nom de l'homogénéité ethnique. Et tous ces peuples que nous avons déracinés ne rêvent plus que d'une chose : émigrer dans les paradis blancs. C'est le « *Camp des Saints* » de Jean Raspail.

Ces idées universalistes sont reprises par les philosophes du Siècle des Lumières, puis mises en pratique par les tenants de la Révolution française. Elles connaissent leur apogée avec le

communisme, cette « utopie généreuse », qui pour le bien de l'humanité, envoya plus de cent millions d'hommes *ad patres*. Avec le Mur de Berlin, on aurait pu penser être débarrassé de ces idées funestes. Il n'en est rien : l'idéologie universaliste n'a jamais été aussi répandue, d'autant plus qu'elle se trouve renforcée par le nouveau visage de l'Eglise catholique qui, depuis le concile de Vatican II, clame de nouveau haut et fort son engagement universel et œcuménique : symbole fort, elle a abandonné le latin, la langue de Rome. Les personnalités de Jean-Paul II et Benoît XIV, ancrées dans leurs racines polonaises et allemandes, sont les arbres qui cachent la forêt ; sans doute aurons-nous bientôt un pape brésilien ou africain, dans le droit fil du progressisme de Jean XXIII et Paul VI. Quant aux différentes sectes protestantes, qui rejetèrent le culte marial et qui sont les plus proches d'une lecture littérale des « textes sacrés », je laisserai Robert Dun les stigmatiser : « *Nous tenons leur religion pour la pire forme du christianisme, la plus judaïsée et la plus contraire à l'âme européenne.* » Seuls échappent à ce retour en arrière les catholiques traditionalistes, fidèles à cette Eglise pagano-chrétienne que nous avons décrite, et les Eglises autocéphales orthodoxes, profondément enracinées dans la tradition et leurs patries charnelles : Russes, Grecs et Serbes ont bien de la chance.

Fenêtre d'une maison Art nouveau à Anvers

LA DENATALITE ET L'IMMIGRATION MORTIFERES

Conséquence de l'universalisme, l'immigration de masse qui frappe l'Europe et le métissage qui en découle. Cette idée ne vient pas seulement de doctrinaires pathétiques, mais aussi d'industriels malins qui, dès les années 30, avaient compris qu'il était facile d'aller chercher en Afrique ou ailleurs des travailleurs à bon marché, afin de remplir des tâches sans qualification dans les usines ou les mines, au lieu d'employer pour cela des Européens plus exigeants et mieux organisés. Les Trente Glorieuses ne font qu'aggraver le phénomène, puisque les usines tournent à plein. La situation se trouve aggravée par le « rapprochement familial » organisé par le tandem Giscard-Chirac. On prétend alors qu'il y aura moins de délinquance due à l'immigration (tiens, déjà !) si on fait venir les familles. Ce n'est que partiellement juste : les brillants économistes du temps ont surtout compris que de cette manière les immigrés cesseraient d'envoyer une grande partie de leurs salaires dans leurs pays, et qu'au contraire, la venue massive de femmes et d'enfants constituait un formidable vivier de consommateurs potentiels. C'est aussi bête que cela, hélas ! La France n'est pas seule dans ce cas, tous les pays d'Europe occidentale sont tombés dans le même panneau. Malheureusement il est bien tard, des études américaines ont montré qu'au-delà de 7% d'altération, une population perd ses caractéristiques propres en termes d'homogénéité raciale, de traditions, de culture… Ce seuil d'alerte est largement dépassé dans une grande partie de l'Europe.

C'est dans cet ethnomasochisme que les universalistes rejoignent les économistes. Lorsque les seconds prétendent qu'il faut faire venir cent millions d'immigrés en Europe d'ici 2050 pour pallier le déficit démographique et permettre ainsi de poursuivre la croissance et de payer les retraites du « papy boom », les premiers applaudissent des deux mains. La France n'est plus une « nation » constituée majoritairement d'Européens liés par l'histoire, la culture et la religion, mais la France est une « notion » : sont français tous ceux qui veulent bien se dire français, même les Pygmées et les Papous. C'est pourquoi le législateur a remplacé le droit du sang par le droit du sol et qu'on est automatiquement français si l'on naît en France : il naîtra bientôt plus de « Français » en Guyane et à Mayotte que dans toute la métropole... Forte de cette immigration massive, l'Europe (les autres pays de l'UE ne sont guère plus éclairés sur les dangers d'une telle politique ou bien leurs dirigeants jouent les autruches comme les nôtres, dépassés par le problème qu'ils ont généré) sera bientôt de toutes les couleurs. Peu importe si, comme on le voit déjà, on a créé des ghettos ethniques qui sont de véritables poudrières, déjà « hors-la-loi » ; peu importe si cela doit finir en guerres ethniques. Aristote écrivait déjà à propos des cités qui acceptaient de se métisser : « *C'est pourquoi parmi ceux qui ont, jusqu'à présent, accepté des étrangers pour fonder une cité avec eux ou pour les agréger à la cité, la plupart ont connu des séditions.* »

Cette « expérience » ne concerne que l'Europe : « l'homo universalis » ne s'exporte pas. Qui pourrait croire que les Chinois, les Japonais, les Arabes, les Africains noirs eux-mêmes admettraient de subir une immigration qui mettrait

en péril leur essence même ? Car au-delà du métissage, conséquence la plus visible de l'immigration de masse, d'autres dangers existent au sein d'une nation : la perte de toute référence culturelle et historique. C'est déjà le cas en France : il y a longtemps qu'on ne parle plus de « nos ancêtres les Gaulois » à nos chères petites têtes blondes (qui ne le sont plus). L'homo universalis se veut un être sans mémoire.

LA MONDIALISATION ET LE CONSUMERISME

C'est ici qu'intervient un troisième volet : la mondialisation, qui n'est qu'une déclinaison de l'idéologie universaliste. Les premiers coupables sont - encore eux - les industriels qui ont compris qu'il était moins coûteux de fabriquer en Italie qu'en France, puis en Tunisie qu'en Italie, en Turquie qu'en Tunisie, en Chine qu'en Turquie… Heureusement que la Terre est ronde ! Peu importent le démantèlement du tissu économique européen et l'explosion du chômage. L'essentiel est de faire diminuer les coûts, non pas pour augmenter le pouvoir d'achat des populations occidentales, mais pour augmenter les profits des sociétés capitalistes. Ainsi, on se rend compte que la planète n'est plus gouvernée par des Etats, mais est aux mains de multinationales devenues folles et d'autant plus dangereuses que leur puissance et leur richesse dépassent, pour un grand nombre d'entre elles, celles de notre cher Hexagone !

Son miroir est le consumérisme, car si l'on produit toujours plus c'est pour écouler toujours plus. Il suffit de transformer les « citoyens du monde » en êtres indifférenciés dont la seule raison d'exister sera de consommer. Publicité agressive, produits alléchants mais superflus, crédits faciles sont autant de moyens pour favoriser cette addiction généralisée.

L'ESPRIT HERITE DE 68

Pour que tout cela soit possible, il a fallu déboussoler les esprits. Nous sommes ainsi placés devant une crise des valeurs morales sans précédent. La génération de ceux qui eurent 20 ans en 1968 - la mienne - est extrêmement coupable. Cet avatar grotesque de la Révolution de 1789 a provoqué la rupture des digues séculaires aux cris de « *Il est interdit d'interdire* » : déstructuration du système éducatif, banalisation des drogues dites douces, libéralisation de la pornographie, généralisation de l'avortement comme moyen de contraception, promotion de l'homosexualité, outrances du féminisme militant, compassion plus facilement accordée aux délinquants qu'aux victimes… Quarante ans après, le bilan est horrifiant : un tiers des enfants ne savent ni lire ni écrire à l'entrée en Sixième, la drogue a envahi les lycées et même les collèges, la violence est omniprésente, la morale a perdu la boussole… Celui qui fait référence aux valeurs millénaires telles que le travail, la famille ou la patrie, se fait traiter de « pétainiste » ou de « vichyste » ; l'anathème ainsi lancé le disqualifie et lui ôte le droit à la parole.

Ce tableau serait incomplet si je ne disais un mot de l'individualisme et de l'égoïsme forcenés des affligeantes générations qui se succèdent depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale : elles ne pensent qu'à leur plaisir, non pas dans le sens noble du terme, épicurien, mais dans son sens le plus abject, hédoniste, quitte à saccager cette fragile planète qui commence à pourrir, et à endetter ses descendants sur plusieurs générations. « *Touche pas à mon confort, touche pas à mes conditions de travail, touche pas à ma pension…* » scande le syndicaliste qui sait pourtant que des déficits abyssaux se creusent dans les systèmes de santé et de retraite et que les générations suivantes devront payer la facture.

« *Après moi le déluge* », répond en écho le « bobo » sous le regard de ses enfants incrédules… quand il en a. Car voici bien un autre reproche à faire à ces générations : les enfants coûtent cher et sont une entrave à la liberté de jouir. Le résultat est là aujourd'hui : une démographie européenne aux abois. Souvenons-nous de la fin d'Athènes. La Russie et l'Allemagne, les deux pays d'Europe les plus peuplés, ont déjà entamé cette décrue mortelle. Les statistiques de la France sont trompeuses, mais si les maternités ne désemplissent pas, ce n'est plus d'enfants bretons, auvergnats ou provençaux qu'il s'agit… Mais nous touchons au tabou : il est interdit d'établir des statistiques démographiques par ethnie, Big Brother a pensé à tout. Car si le mariage hétérosexuel est devenu « ringard » pour les Européens de souche (au profit du PACS, ou même du mariage homosexuel), les autres communautés le tiennent toujours pour une grande valeur, surtout lorsqu'il est un moyen aisé d'acquérir la nationalité française par exemple : selon le ministère des Affaires étrangères, les mariages entre Français et étrangers représentent 30% du total ! En dix ans, le nombre d'unions entre Français d'une part, et Maghrébins ou Turcs d'autre part, a bondi de 731%. En 1994, on comptait 1 129 mariages franco-algériens, 12 457 en 2005. « *A nous les petites Françaises, la Sécu, les allocs, le RMI, la CMU… Et viens, grand-père, toi aussi tu y as droit !* » chantent les damnés de la Terre en apercevant les rivages de l'Europe.

Mais dans ce monde qui a vu la fin des idéologies à l'exception du capitalisme, ce totalitarisme de l'argent, et où beaucoup pensent que Dieu est mort, d'autres hommes réalisent qu'ils ne peuvent vivre sans religion et entament une errance spirituelle, dans la confusion des esprits. Les sectes les plus farfelues font la fortune de leurs gourous sur le dos des gogos. Les chrétiens ne sont pas en reste, notamment ces protestants fanatiques dont les chapelles, méthodistes, évangélistes, baptistes… exercent un prosélytisme efficace, ralliant les nouveaux adeptes par millions. Aux USA, les créationnistes, de plus en plus nombreux, rejettent l'évidence du darwinisme au nom de la Bible : la Terre n'aurait que 6000 ans et les


Le lavoir des contagieux à Saint-Chamas, au bord de l'étang de Berre, étang désormais massacré par les usines et les raffineries

hommes et les dinosaures auraient vécu ensemble, du temps du Paradis terrestre… En Grande-Bretagne et en Allemagne, le même phénomène prend une ampleur inquiétante. « *Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre !* » disaient les Romains.

L'ISLAMISATION

Voici pour les dangers endogènes qui menacent de mort la civilisation européenne. Il en est un autre, exogène, peut-être encore plus dangereux : l'islam, cette religion archaïque, obscurantiste et intolérante qui traite la femme moins bien que les animaux domestiques. Depuis que Mahomet a proclamé le « djihad », la guerre sainte contre les infidèles et la conquête de la Terre au nom d'Allah, voici près de 1300 ans, le monde chrétien et le monde musulman sont en guerre. Il y eut d'abord les invasions arabes au Sud de l'Europe, puis les conquêtes ottomanes à l'Est. Les « Reconquistas » de la péninsule ibérique d'abord, puis de toute l'Europe orientale, avaient permis d'endiguer le fléau.

La colonisation avait asservi les populations musulmanes, sans les dompter. L'islam humilié a rongé son frein et attendu son heure, ainsi que le prescrit le Coran : « *Baise la main que tu ne peux couper.* » La décolonisation lui a rendu sa fierté, les erreurs des Occidentaux, et notamment des Américains, ont fait le reste. L'islam redresse la tête et repart à la conquête du monde. Bien sûr, l'Europe n'a pas à craindre une attaque frontale des armées musulmanes : Vienne ne sera plus assiégée. Et le plus grand danger n'est pas le terrorisme aveugle, cette arme des faibles. Mais l'Europe est peuplée de dizaines de millions de musulmans, véritable Cinquième Colonne, à qui les dirigeants européens, par lâcheté ou par bêtise, ne cessent de donner des gages de soumission : constructions de mosquées, autorisation de porter le voile dans les écoles et les facultés, suppression du porc dans les cantines scolaires, ségrégation sexuelle dans les piscines et dans les gymnases… C'est bien connu, le poisson pourrit par la tête.

Dominique Venner écrit : « *Totalement incompatible avec la tradition européenne, cette religion est l'affaire des musulmans. Mais sa propagation en terre européenne concerne les Européens. Et un peuple se condamne à mourir s'il ne se jette à la gorge de l'étranger qui vient narguer ses dieux dans ses propres sanctuaires.* »

LE CREPUSCULE DES DIEUX

Telle est donc la peinture de cette merveilleuse civilisation européenne et des périls qui la menacent de mort. Allons-nous perdre notre identité, cette identité faite de trois composantes, comme l'explique Pierre Vial : race, culture, volonté ? Comme nous l'avons montré, la première est déjà bien altérée, la seconde est en voie de tarissement ; reste la troisième... Prométhéens, nous ne pouvons qu'être pessimistes : oui, les barbares sont dans la Cité. Il semblerait que nous soyons à la fin d'un cycle. Athènes disparut, mais au profit de Rome, ce fut la fin d'un cycle mineur ; Rome disparut, mais au profit des « Barbares » indo-européens, Celtes, Germains, Vikings, ce fut la fin d'un cycle mineur. Aujourd'hui où ce sont toute la civilisation européenne et son support, la race blanche, qui sont en danger d'extinction, nous ne pouvons que parler de la fin d'un cycle majeur. Peut-être bien d'ailleurs qu'il s'est déjà achevé, quelque part dans les ruines de l'Europe en 1945, et que nous ne vivons plus que ses derniers soubresauts. Il ne reste alors plus qu'à espérer en l'Eternel Retour de Nietzsche.

Alors laissons la conclusion à Paul Eluard (*sic*), comme un cri d'espoir : « *N'attendons pas un instant, levons les têtes. Prenons d'assaut la Terre. Nous le savons, elle est à nous, submergeons-la. Nous sommes invincibles !* » ■

Ciel de Pierre

Deuxième partie : Ciel de pierre et ciel nocturne

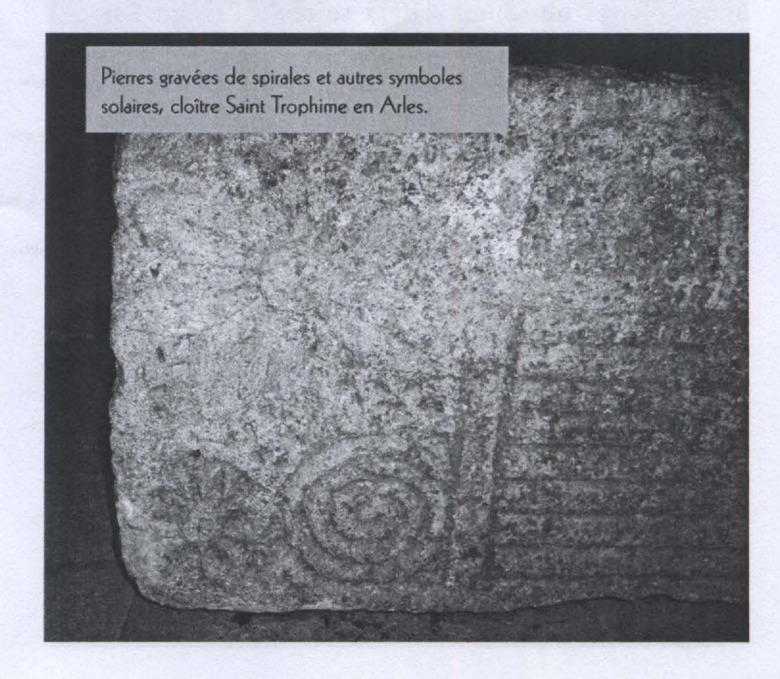
par Jean Haudry

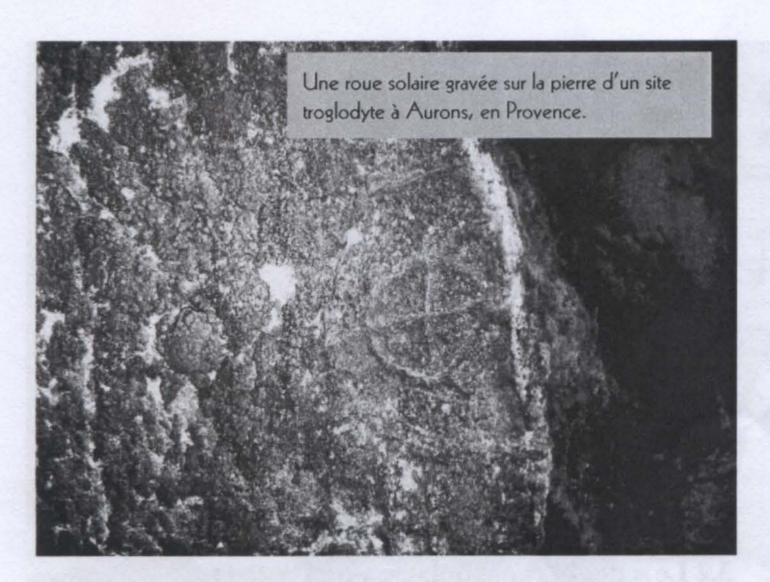
3.1 Les désignations indo-européennes du ciel et la cosmologie ancienne

Toute hypothèse relative à la plus ancienne cosmologie du monde indo-européen doit prendre en compte une donnée majeure : le vocabulaire de l'indo-européen reconstruit ne comporte aucune désignation générique du ciel. Dans les langues indo-européennes anciennes, la notion est désignée soit par des formes comme le latin *caelum* ou le germanique **hemela-, *hemena-* qui sont isolées, malgré Maher (ci-dessus § 2.4), le grec *ouranos* (ci-dessus §§ 1 et 2.1), soit à partir du nom du jour, **dyew-*, soit le plus souvent à partir de celui du nuage, **nebhes-*. Ce fait bien connu prend toute sa signification si l'on rappelle que la notion de ciel est l'une de celles qui, comme la terre, le soleil, la lune, ont une désignation dans l'ensemble des langues du monde. Reprenant à mon insu une indication du philosophe Ernst Cassirer passée inaperçue chez les indo-européanistes, j'ai soutenu jadis (Haudry 1987 : 19 et suiv. ; résumé à l'article Cosmology, J.P. Mallory, *in* Mallory Adams 1997 : 131) que dans leur période la plus ancienne les Indo-Européens avaient distingué un « ciel du jour », **dyew-*, souvent divinisé sous sa forme masculine (vieil-indien *Dyav- pitar-*, latin *Juppiter,* grec *Zeus pater),* mais qui, sous sa forme féminine, manifestement plus ancienne, s'identifiait au Soleil ; un « ciel de la nuit », dont il reste une trace dans l'Ouranos étoilé des poèmes homériques et celui d'Hésiode, *Théogonie,* 176 (trad. Mazon, CUF) « Et le grand Ciel vint, amenant la nuit » ; un troisième ciel, auroral et crépusculaire, souvent identifié aux Aurores. Au ciel du jour est associé le blanc brillant, au ciel de la nuit le noir, au ciel auroral et crépusculaire le rouge : les trois couleurs les plus anciennement nommées, qui se retrouvent ultérieurement dans plusieurs autres systèmes conceptuels, et jusque dans l'alchimie.

3.2 Le « double vocabulaire » de l'Avesta

A partir de cette cosmologie, il est possible de proposer une solution nouvelle au problème posé par le rapport entre le ciel et la pierre dont on a vu ci-dessus § 1 sur quoi il se fonde. Rappelons tout d'abord que la donnée majeure est l'iranien **asman-,* qui est la désignation usuelle du ciel, mis à part un passage des *Gâthâs, Y* 44,4, où il est désigné par le pluriel du nom du nuage, alors que la glose d'Hésychius *akmon : ouranos* ne correspond à aucun emploi connu par ailleurs, et que la glose lituanienne *akmo saxum grandius* ne s'applique pas nécessairement au ciel, désigné en baltique par l'ancien nom du nuage. D'autre part, le nom indo-iranien du ciel du jour, puis du ciel en général, **dyaw-,* est représenté en avestique, *Yt* 3,13 « Ahra Manyu, le plus mensonger des démons *(daêva)* du *dyav ».* La traduction habituelle par « ciel » ne me semble pas recevable : comment imaginer qu'Ahra Manyu (Ahriman) entouré de ses démons ait cohabité dans le ciel avec Ahura Mazdâ (Ormazd) et ses dieux *(yazata) ? Dyav-* désigne


Pierres gravées de spirales et autres symboles solaires, cloître Saint Trophime en Arles.


Une roue solaire gravée sur la pierre d'un site troglodyte à Aurons, en Provence.

donc nécessairement le « ciel démoniaque », l'enfer, ou, selon la terminologie mazdéenne, les « ténèbres infinies ». On note que *dyav-* est lié étymologiquement au nom des démons, *daêva-*, comme il l'était antérieurement quand la première de ces formes désignait le ciel et la seconde les dieux qui l'habitent. Il apparaît donc que la désignation iranienne du ciel par **asman-* est liée au changement lexical bien connu, mais dont les raisons demeurent mystérieuses, qui a abouti au « double vocabulaire » de l'Avesta : pour plusieurs dizaines de notions, l'avestique a deux désignations dont l'une s'applique aux êtres « véridiques » de la bonne création, celle d'Ahura Mazdâ, les autres aux êtres « mensongers » de la mauvaise création, celle d'Ahra Manyu. Ainsi, *dyav-* peut être considéré comme le doublet « ahrimanien » d'*asman-*, et *asman-* comme le substitut du plus ancien *dyav-* dans le sens de « ciel ». Il n'est donc pas nécessaire d'y voir un emprunt au sémitique avec Szemerényi (1980).

Les « pierres très dures » dont se revêt l'Esprit Saint, *Y* 30,5, ne représentent pas directement le ciel, bien qu'Ahura Mazdâ, dont il est un double, ait le ciel pour vêtement, *Yt* 13,3 : le pluriel s'oppose à l'identification, et suggère que les pierres représentent les étoiles du ciel nocturne.

3.3 Le soleil dans le rocher

Par là s'éclaire l'image sur laquelle repose la désignation iranienne du ciel : en indo-iranien, quand **dyaw-* désignait le « ciel du jour », **açman-* désignait la pierre (le rocher, la montagne) dans laquelle le ciel du jour (le soleil) passait la nuit, donc par extension le « ciel de la nuit ». Quand Hésychius glose *akmôn* (en autres sens) par *ouranos,* il ne s'agit probablement pas du ciel en général, mais du ciel nocturne antérieur, l'« Ouranos étoilé » homérique, comme aussi chez Hésiode, et chez Alcman (Calame 1983 : 613). La glose de l'*Etymologicum genuinum* mentionnée par Crevatin (1974 : 69), dans laquelle *akmôn* est identifié à *aithêr* « éther, ciel de lumière » ne contredit pas la précédente : elle s'applique au ciel du jour dans la pierre. D'autre part, comme on l'a signalé ci-dessus, le passage à la conception nouvelle du ciel unique s'est opérée en iranien dans le sens opposé à celui de l'indien : l'indien a généralisé **dyaw-,* l'iranien **açman-*. La notion de «lumière du soleil, ou ciel du jour, dans le rocher » est bien attestée dans le *Rigveda,* notamment par un passage des hymnes à Indra, 1,130,3 ab (trad. Renou) : « Il (Indra) a trouvé le trésor-caché du ciel mis-en-un-endroit-caché, qui avait été enveloppé comme l'embryon de l'oiseau, (il l'a trouvé) dans le rocher immense, dedans le rocher », et surtout par un passage des hymnes à Varuna, *RV* 7,88,2 c *suvar yad açman* « la lumière solaire qui est dans le rocher » avec ses contreparties avestiques *asmanem xvanvantem* « ciel qui contient la lumière solaire », *Vr* 7,4 et parallèles, le nom propre *Asmô.xvanvant, Yt* 1,30 ; 13,96. La montagne *(gairi-)* qui contient la lumière solaire *(xvanvant-), Yt* 8,6 ; 38, montre comment *asman-* est passé du sens de « pierre, rocher » à celui de « ciel » : le ciel (nocturne) est le « rocher qui contient la lumière solaire » pendant la nuit, quotidienne ou annuelle.

3.4 Le soleil sur le rocher

Quand la cosmologie change, et que le ciel du jour (la lumière solaire) n'entre plus dans le rocher, le soleil passe par dessus, ce qui pourrait être considéré comme une banalité, si l'on n'établissait pas de lien avec la conception antérieure. Cette conception nouvelle s'observe dans les strophes des chansons mythologiques lettonnes mentionnées par Biezais (ci-dessus § 2.3) et dans l'hymne avestique à Mithra. Ainsi pour le Soleil qui surveille les hommes, et les juge, 54925 « - Qu'as-tu vu, Soleil, en courant dans le haut espace ? – Deux tiers de bonnes gens, un tiers de pécheurs. » L'indication correspond à celle de l'hymne avestique à Mithra, *Yt* 10,51 « (Mithra) qui surveille tout le monde pourvu d'os du haut du Mont Harâ. » Une formule traditionnelle attribue au Soleil le rôle de « surveillant des hommes et des dieux » ; il est transféré en ce passage à Mithra. Biezais (p.11) observe que *Saule* « Soleil » est concurrencée dans ce rôle par *Dievs* « Dieu » ; c'est qu'ils s'équivalent initialement, comme dans le nom hittite du soleil *siu(n)-* issu de **dyew-* « ciel du jour ». Dans plusieurs strophes, un arbre pousse au sommet de la montagne, 33788 « Les jeunes hommes ne savaient pas où Saule dort la nuit ; au milieu de la mer, sur une pierre, au sommet du vert roseau. » (trad. Jonval). On peut conclure avec Biezais (p.20) que dans ce groupe de strophes « la montagne de pierre sur laquelle Soleil et Dieu circulent est le ciel. Cette fois, la montagne est située au milieu de la mer cosmique. Sur la montagne céleste croît l'arbre du Soleil. » L'image de la montagne dans la mer provient selon lui de la mystique chrétienne russe, mais ne

doit rien au christianisme, et ce syncrétisme est attribuable « à l'état de somnolence demi chrétienne dans lequel le peuple a vécu pendant des siècles. » (p.28).

3.5 Le **wal/ra* indo-iranien

L'identification du *vara* avestique à la caverne *Vala* du Véda, en dépit d'importantes différences, est une hypothèse audacieuse de Johannes Hertel : Hertel (1924 : 11) adopte l'hypothèse du ciel de pierre, dont il trouve l'attestation dans le palais de Varu*n*a, *RV* 7, 88,5, qui selon lui représente le ciel nocturne, et dans le **wal/ra-* indo-iranien. Ce n'est pas le lieu de discuter la cosmologie reconstruite, celle d'un ciel de pierre dont le soleil, la lune et les étoiles seraient les portes : s'il a existé une telle conception dans le monde indo-iranien, ce qui me semble fort douteux, elle ne peut en aucun cas se rattacher à la tradition indo-européenne : le formulaire reconstruit ne ferait pas du Soleil un surveillant universel (Schmitt 1967 : 163 et suiv.), ne lui prêterait pas un attelage de chevaux (Schmitt 18967 : 165 et suiv.), ne l'identifierait pas à une roue (Schmitt 1967 : 169 et suiv.), si c'était une ouverture pratiquée dans un ciel de pierre. Il en va de même pour la mythologie du dieu Lune, en particulier son mariage malheureux avec la déesse Soleil (Haudry 2001). L'apport décisif de Hertel est l'identification des deux formes, avestique *vara-* et védique *vala-*, et l'interprétation du mythe avestique, qu'il sépare des diverses légendes du déluge auxquelles on l'identifiait antérieurement.

On peut en effet reconstruire en indo-iranien un substantif **wal/ra-* masc. à partir de la concordance formelle entre le vieil-indien *vala-* et l'avestique *vara-* ; compte tenu de l'identité phonologique de *l* et *r* qui sont des variantes dialectales en indo-iranien, les formes se superposent exactement. Mais cette concordance formelle ne suffirait pas à prouver l'identité originelle des réalités désignées, en raison des différences manifestes qui les séparent. Le *vara* avestique est une construction à trois étages, initialement souterraine, et peut-être sous une montagne, selon des sources ultérieures (Lommel 1927 : 200), effectuée par Yima sur l'ordre d'Ahura Mazdâ pour y recueillir des couples des diverses espèces vivantes, humains, animaux, végétaux, ainsi que des feux et des lumières, pour leur permettre de survivre au grand hiver cosmique. Le *vala* védique est la caverne naturelle, secondairement personnifiée en quelques passages, d'une montagne où sont enfermées les deux principales lumières cosmiques, Soleil et Aurores, ainsi que le feu et le *soma,* sous la garde de personnages démoniaques nommés *Pani,* et qui sera ouverte malgré leur résistance par Indra, Brihaspati ou Brahma*n*as pati, accompagnés des Angiras. Aucun de ces personnages ne figure dans le récit avestique, tandis qu'inversement le correspondant indien du Yima avestique, le dieu des morts Yama n'est pas associé à Vala. Mais un trait commun aux deux récits engage à maintenir l'hypothèse d'une parenté : leur caractère cosmogonique. Il ne s'agit pas d'une « création », notion étrangère à la tradition indo-européenne, mais du passage des ténèbres hivernales à la lumière estivale, donc une cosmogonie fondée sur le cycle annuel des régions circumpolaires, comme le rappelle une indication du texte avestique, *Vd* 2,40 : « là (= dans le *vara),* une année semble un jour. » D'autre part, mis à part les Pa*n*is, addition récente s'ils s'identifient, comme on l'admet généralement, aux *Parnes* iraniens, les autres participants diffèrent moins qu'il ne paraît de prime abord. Le *vara* avestique contient feux et lumières, comme le *vala* védique. Inversement, *vala* contient des vaches, qui figurent les Aurores, mais représentent également les animaux domestiques, par un effet de « double sens » (ou plutôt de « double référence ») typique du style védique. Enfin, si l'on admet que Yima, comme le *Yama indo-iranien, représente le dieu Lune, on peut supposer qu'il était accompagné de sa sœur jumelle, celle qui figure dans le Rigveda sous le nom de Yamî, et qui représente la déesse Soleil. A la sortie du *vara,* Yima-Lune, qui avait antérieurement présidé à un âge d'or et agrandi la terre pour que les êtres vivants puissent y trouver leur place, perd sa royauté avec les trois charismes fonctionnels sur lesquels elle repose par suite de mensonges sur lesquels l'Avesta ne donne aucune précision, mais



À Bordeaux, la pierre, d'après ce qu'en a fait l'homme.


Les remparts sur la mer à Talmont en Aquitaine.

qui paraît s'identifier au « mensonge du dieu Lune » que l'Inde attribue au roi Soma : le dieu Lune se sépare de son épouse Soleil en dépit de sa promesse, et il en est puni par sa décroissance et sa disparition dans la phase descendante du cycle lunaire. Finalement, Yima sera coupé en deux par son frère Spityura *Yimô-krnta* « qui coupe Yima », *Yt* 19,46 : image de la demi-lune. A l'intérieur de la caverne *vala,* la place de Yama est donc tenue par le *soma,* dont l'homologue avestique *haoma* ne figure pas dans le récit. La présence parmi les lumières et les feux enfermés dans la caverne *vala* du *soma,* qui est une plante, se justifie si l'on admet qu'il représente déjà la lune, comme dans les textes ultérieurs, mais à partir d'une homologie secrète.

Reste la façon dont les feux, les lumières et les êtres vivants, hommes, animaux domestiques, végétaux sortent du **war/la*. Dans le récit avestique, la sortie n'est pas décrite ; tout donne à penser qu'elle s'est faite spontanément, une fois passés les « hivers de malheur ». Au contraire, la sortie s'effectue de trois façons dans le mythe védique : par la violence, quand le héros est le dieu guerrier Indra ; par les chants de Brihaspati, Brahma*n*as pati et des Angiras ; ou spontanément, quand les entités captives coopèrent à leur libération, avec diverses situations intermédiaires : les chants peuvent agir comme des armes, conformément à l'image traditionnelle de la « parole flèche » ; Vala peut s'ouvrir spontanément par crainte d'Indra, etc. A la base de ces diverses versions, on peut supposer un épisode cosmogonique dans lequel les êtres vivants, les feux et les lumières passent l'hiver cosmique séparant deux cycles dans un lieu fermé et protégé, une caverne, un abri souterrain ou, dans un état plus avancé de la civilisation, une ville. La sortie a été attribuée soit à un acte violent inspiré par les orages printaniers ou par des affrontements rituels, soit à des chants qui saluent l'arrivée des beaux jours, soit considérée comme spontanée. Le lien avec la montagne cosmique et, indirectement, avec la notion de « ciel de pierre », s'établit dans la version la plus ancienne, celle de la caverne.

L'Inde classique a transformé le **vala* de Yama en une halle céleste, *sabhâ.* Comme il ressort de la description du *Mahâbhârata,* édition critique, 2,8, c'est un lieu enchanté, comme celles des trois autres « Protecteurs du monde », et celle de Brahmâ. Contrairement aux quatre autres, qui accueillent essentiellement des dieux, des êtres surhumains et des abstractions divinisées, la halle de Yama rassemble des humains, dont certains sont des pécheurs, ou des hommes morts pendant la partie descendante du cycle annuel, le *pitriyâna* « Voie des Pères » : il s'agit donc du monde des morts, et précisément, dans la conception des deux voies de l'outre-tombe, des morts non divinisés, les Pères, dont Yama est le roi. Considérée comme secondaire par Crevatin (1974 : 74), la glose d'Hésychius qui fait d'Ouranos et de Charon, le nocher des Enfers, deux frères fils d'Akmôn prend ici tout son sens : le monde des morts est étroitement lié au ciel nocturne.

Or, comme l'a montré Dumézil (1965), la présence d'animaux et de végétaux, mentionnée directement ou à travers des anthroponymes transparents, établit un lien avec le *vara* de Yima. Ajoutons la présence du Feu, qui figure également, comme on l'a signalé ci-dessus, dans la caverne Vala. Comme le *vara* de Yima, la halle de Yama brille de son propre éclat. Et elle abrite la Roue du temps : c'est dire qu'elle est liée au devenir du monde. Comme le *vara* de Yima, elle représente initialement un séjour transitoire entre deux phases du cycle cosmique, séparées par une période d'obscurité et de froid ; ce qui justifie la présence dans la halle du feu et de la lumière.

3.6 Les eaux dans la caverne

En Inde, comme l'a rappelé Lüders (1951 : 308 et suiv.), le Soleil est le dispensateur de la pluie. *Atharvaveda,* 7,107,1 « Les sept rayons du soleil font couler du haut du ciel les eaux qui proviennent de l'océan céleste. » *Taittirîya Brâhmana,* 1,7,1,1 précise : « Le Soleil détient la pluie dans le monde d'en-haut ; c'est lui qui la confère ici-bas. » Un grand nombre de passages védiques et brahmaniques confirment ces indications. Cette conception, qui se fonde

sur l'observation du phénomène de l'évaporation, est attestée avec sa justification dès les plus anciens textes, *Rigveda* 1,164,51 « C'est la même eau qui au cours des jours monte et redescend ; les divinités de la pluie vivifient la terre, les feux (sacrificiels) vivifient le ciel. » Les *Lois de Manou,* 9,305, en tirent une justification de l'impôt : « De même que pendant huit mois le soleil attire l'eau avec ses rayons, le roi doit percevoir progressivement les taxes de son royaume. » Il peut en redistribuer le produit comme Indra fait tomber l'eau pendant les quatre autres mois de l'année, *ibid.* 304. Or se fondant notamment sur l'hymne 5,45 du *Rigveda,* Lüders (1951 : 315 et suiv.) a montré que dans la cosmologie védique le soleil passe la nuit dans un rocher au milieu des eaux dont il émerge pour effectuer son trajet céleste quotidien ; les trois premières strophes, qu'on rapporte généralement au mythe cosmogonique de Vala, indiquent donc que les eaux dont la libération fait l'objet du mythe du meurtre de Vritra sont également présentes dans la caverne. Voilà pourquoi le Soleil, et le Feu dont il représente la forme céleste, dispensent la pluie, selon la formulation des *Lois de Manou,* 3,76 : « Une offrande correctement versée dans le feu atteint le soleil ; du soleil vient la pluie, de la pluie la nourriture dont se repaissent les vivants. »

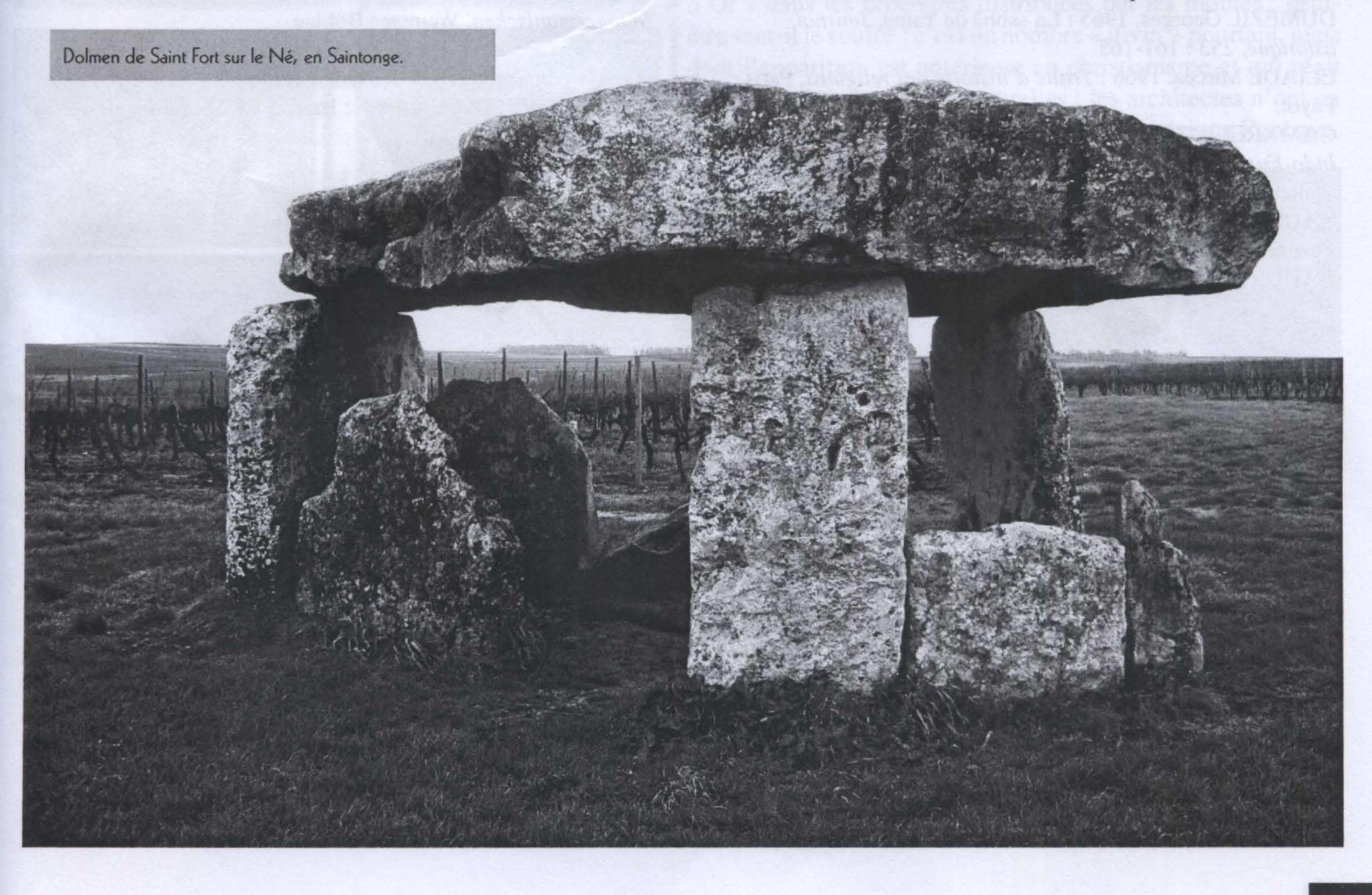
Ces conceptions se retrouvent à la base des deux parallèles romains invoqués par Hopkins (ci-dessus § 2.3) à l'appui de la conception du « ciel de pierre » : le *lapis mânâlis* qui fait pleuvoir (une notion très répandue, Eliade 1966 : 196 ; 205, bibl.) est l'image du rocher céleste qui contient les eaux dans lesquelles baigne le soleil pendant la nuit, et peut-être les eaux primordiales de la cosmogonie ; la pierre nommée Jupiter, *Juppiter lapis,* est celle dans laquelle entre quand il se couche le soleil, qui s'identifie originellement au ciel du jour, **dyew-* (ci-dessus § 3.4). Mais il ne s'agit pas d'un « ciel de pierre » : comme l'eau du *lapis mânâlis,* le Ciel du jour que *Juppiter lapis* est un « ciel dans la pierre ». ■

NOTE ADDITIONNELLE

L'hypothèse présentée ci-dessus donne une nouvelle signification aux roches percées comme celles qui ont donné leur nom à *Roquepertuse, Peyrepertuse,* etc. (Blairon 2006 : 115 et suiv.) : on sait que la fente est assimilée à l'organe féminin, d'où sort la vie, et le passage à travers elle figure l'entrée dans l'Autre Monde, Sansonetti (2002 : 115) : « « Ecoutant le conseil, il [Perceval le Gallois] gravit la pente, en passant « par cette brèche ouverte dans la roche », avant de découvrir le val annoncé. En cet instant le Gallois ne se doute pas qu'il vient de franchir la frontière de l'Autre Monde et de recevoir son nom car ce passage, comme il le saura le lendemain, a fait de lui « Perce-val » ».

Mais c'est aussi l'orifice par lequel l'entrée de la vie dans le rocher et sa sortie du rocher sont visibles, quand le rocher – ou

Dolmen de Saint Fort sur le Né, en Saintonge.



la construction qui en est l'image – sont disposés de telle façon que l'apparition du soleil dans la fente coïncide avec l'un des points remarquables du cycle annuel. De là proviennent les légendes de héros entrés dans une caverne d'où ils sortiront au terme du cycle cosmique.

ABREVIATIONS

AV = Atharvaveda ; CUF = Collection des universités de France ; *EWAia,* voir Mayrhofer 1986-2001 ; *RV = Rigveda ; Vd = Vîdêvdât ; Y = Yasna ; Yt = Yasht.*

BIBLIOGRAPHIE

ARENA Renato, 1974 : AKMON = PYRAKMON ? *La Parola del Passato,* 29 : 267-270.

BENVENISTE Emile, RENOU Louis, 1934 : *Vrtra et Vrthragna,* Paris : Imprimerie Nationale.

BIEZAIS Haralds, 1960 : Der steinerne Himmel, *Annales Academiae Regiae Scientiarum Upsaliensis,* 4 : 5-28.

BLAIRON Pierre-Émile, 2006 : *La Dame en signe blanc,* Aix-en-Provence : Éditions Crusoe.

CALAME Claude (éditeur), 1983 : *Alcman,* Rome : Ateneo.

CREVATIN Franco, 1974-1977 : Un problema di « antichitá » indeuropee : il « cuneo del fulmine », *Incontri linguistici,* 1 (1974) : 61-81 ; 2 (1975) : 47-60 ; 3 (1976-1977) : 29-40.

DILLMANN François-Xavier (trad.), 1991 : *L'Edda,* Paris : Gallimard.

DUMEZIL Georges, 1965 : La sabhâ de Yama, *Journal asiatique,* 253 : 161-165.

ELIADE Mircea, 1966 : *Traité d'histoire des religions*, Paris : Payot.

GAMKRELIDZE Thomas V., IVANOV Vjatcheslav V., 1995 : *Indo-European and the Indo-Europeans,* Berlin New York : Walter de Gruyter.

HAUDRY Jean, 1987 : *La religion cosmique des Indo-Européens,* Lyon : L'Hermès.

HAUDRY Jean, 2001 : Le mariage du dieu Lune, *Baltistica,* 36 : 25-36.

HERTEL Johannes, 1924 : *Die Himmelstore im Veda und Awesta,* Leipzig : H.Haessel.

HOPKINS Grace Sturtevant, 1932 : *Indo-european* *deiwos *and related words,* Philadelphia : University of Pennsylvania.

HULD Martin E., 1976 : Albanian *yll* « star », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* 90 : 178-182.

JANKO Richard, 1992 : *The Iliad : a commentary,* vol. IV, Cambridge : University Press.

JONVAL Michel, traducteur, 1929 : *Les chansons mythologiques lettonnes,* Paris : Picart.

KUIPER F.B.J., 1983 : *Ancient Indian cosmogony,* New Delhi : Vikas.

LAMBERTERIE Charles de, 1983 : La geste de Vahagn, *Etudes Indo-Européennes,* 4 : 1-35.

LAZZERONI Romano, 1973 : Il cielo di pietra, *Studi e saggi linguistici,* 13 : 107-119.

LOMMEL Herman (trad.), 1927 : *Die Yäsht's des Awesta,* Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht / Leipzig : Hinrichs.

LÜDERS Heinrich, 1951 : *Varuna* I, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.

MAHER J. Peter, 1973 : *$H_a$ek'mon : « (Stone) Axe » and « Sky » in I-E/Battle-Axe Culture, *Journal of Indo-European Studies,* 1 : 441-462.

MAHER J. Peter, 1979 : From IE *ak'mon and Germanic hammer/heaven, *Mankind Quaterly,* 20 : 161-163.

MAHLSTEDT Ina, 2004 : *Die religiöse Welt der Jungsteinzeit,* Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

MALLORY J.P., ADAMS D.Q., Editors, 1997 : *Encyclopedia of Indo-European Culture,* London Chicago : Fitzroy Dearborn.

MAYRHOFER Manfred, 1986-2001 : *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen,* Heidelberg : Carl Winter.

MELLER Harald (Hrsg.), 2004 : *Der geschmiedete Himmel,* Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

MÜLLER Friedrich, 1861 : *himin, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* 10 : 319.

PETTAZZONI Raffaele, 1954 : *Essays on the history of religions,* Leiden : E.J. Brill.

REICHELT Hans, 1913 : Der steinerne Himmel, *Indogermanische Forschungen,* 32 : 23-57.

RENOU Louis, FILLIOZAT Jean, et autres, 1947 : *L'Inde classique,* I, Paris : Payot.

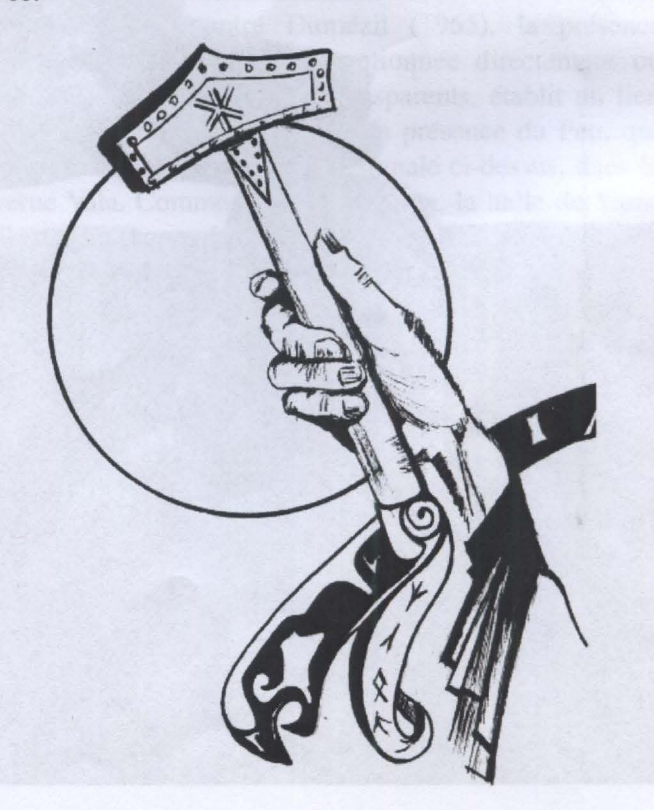
ROTH Rudolf, 1853 : Akmon, der Vater des Uranos, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* 2 : 44-46.

SANSONETTI Paul-Georges, 2002 : *Chevalerie du Graal et lumière de gloire,* Menton : Exèdre.

SCHMIDT Johannes, 1865 : *Die Wurzel AK im Indogermanischen,* Weimar : Böhlau.

SCHMITT Rüdiger, 1967 : *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit,* Wiesbaden : Otto Harrassowitz.

SZEMERÉNYI Oswald, 1980 : Iranica VI, *Studia Iranica,* 9 : 23-68.



Provence secrète

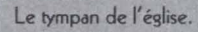
Sortie du 2 décembre 2007

par Olivier Martinez

2 décembre 2007, le ciel est bleu, nous sommes en Provence, c'est un dimanche, nous avons organisé notre deuxième rencontre « Provence secrète ». Un thème pour cette sortie : l'architecture sacrée. Il s'agit cette fois de découvrir les éléments antiques dont se sont inspirés architectes et clercs pour construire et décorer deux des plus beaux édifices du Moyen-Âge en Provence : l'abbaye de Silvacane et le monastère de Ganagobie.

Nous avons pris rendez-vous à 10 heures à Silvacane, sur la commune de La Roque d'Anthéron, village célèbre aussi pour son Festival de Piano. Nous nous rassemblons autour du vivier, en contrebas, hâvre de fraîcheur sous les frondaisons en été ; la source, qui alimente le bassin où les moines élevaient leurs poissons, semble tarie ; elle coulait encore l'année précédente. Le ciel est bleu en Provence, toujours bleu. L'abbaye de Silvacane est l'une des trois sœurs cisterciennes de Provence, les « Trois Grâces », avec Sénanque, près de Gordes, dans le Luberon et Le Thoronet, près de Draguignan. Nous aurons à respecter à l'intérieur de la formidable bâtisse le silence qui s'impose de lui-même ; Pierre-Émile Blairon nous parle donc, devant les bassins sans vie, du « Nombre d'or », sujet adéquat lorsqu'on se propose d'admirer une bâtisse cistercienne, chef-d'œuvre d'harmonie. Vous ne verrez pas l'évocation du « Nombre d'Or » dans les brochures distribuées par les moines ; peut-être sent-il le soufre ; c'est un nombre « divin » pourtant, mais dont l'apparition est antérieure au christianisme et qui régit beaucoup de proportions naturelles ; les architectes n'ont eu qu'à s'en inspirer : 1,618. Effectivement, en visitant l'abbaye,

L'entrée de l'église de Ganagobie.



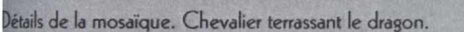
Le tympan de l'église.











Détails de la mosaïque. Chevalier terrassant le dragon.



Une partie du groupe devant l'abbaye de Silvacane.

une paix profonde, lentement, nous envahit en déambulant silencieusement le long des pierres de soleil. Silvacane a été bâtie en 1175 par Bertrand des Baux. En 1144, lorsque les premiers moines se sont installés sur le site, c'était une forêt de roseaux : Silva cana. C'est Bernard, dit plus tard de Clairvaux, qui a fondé en 1111, avec trente compagnons[1], la première abbaye qui sera le modèle de ses « filles », l'abbaye de Cîteaux, d'où le nom de cistercien. Les cisterciens sont donc des bénédictins (Règle de saint Benoît) à l'origine. Le choix des roseaux n'est pas un hasard ; la maison–mère s'appelle Cîteaux, tiré du mot ancien *cistel*, jonc.[2]Nous nous attardons quelque peu à la librairie de l'abbaye, intéressante, et nous partons vers Ganagobie.

Après le repas pris à Manosque, nous entamons la montée de la route sinueuse qui conduit au monastère de Ganagobie. Du plateau, la vue est splendide sur les méandres de la Durance. En tournant le dos à la Durance, vers le monastère, nous aurons, à droite, le « pays habité », selon la dénomination des premiers moines, eux aussi bénédictins, et le « pays vide » des premiers habitants, « dénomination fallacieuse », dit Christian Bonnet, « sous laquelle ils camouflaient ce qu'ils savaient bien, à savoir que les puissances naturelles des premières religions l'occupaient toujours »[3]. « Provence secrète » porte bien son nom ; nous aurons quelques surprises. En nous approchant de l'église, qui, seule, peut être visitée, un détail sur le tympan du portail nous interpelle : le Christ dans son amande, est surmontée d'un symbole qui ressemble à la rune algiz, qui représente l'animal, l'élan, mais aussi un homme aux bras levés vers le ciel, *l'élan* vers un monde supérieur. On l'appelle aussi la rune de l'homme. Notre carte nous indique la hauteur du plateau : 660 mètres ; nous questionnons un moine : Savez-vous à quelle hauteur se trouve la tête du Christ ? - Environ 6 mètres. Elle est donc à 666 mètres de hauteur. L'endroit n'est vraiment pas choisi au hasard… « Passé le seuil, on s'avance dans la nef unique d'une majestueuse sobriété, jusqu'à buter sur le chœur et son pavement de mosaïques. Quel choc ! »[4] Les mosaïques sont composées en trois couleurs, noir, blanc, rouge[5]. Leur description demande un article entier dont Paul-Georges Sansonetti voudra bien assurer la rédaction. Disons, d'ores et déjà, que l'artiste s'est inspiré de concepts symboliques bien anciens, à l'évidence d'origine celte ou nordique mais certains autres, comme des représentations d'éléphants, inclinent moines et archéologues à penser que la mosaïque est de facture « orientale ». On admirera le cloître à travers une vitre dans l'église. Derrière l'église, des tombes anciennes dont l'une gravée d'un curieux signe[6] Dans l'ensemble, une sortie qui vaut tripette[7] et une journée qui nous a pourvus d'une paire d'yeux tout neufs. ■



La rosace où apparaît le chiffre 30 pour rappeler la fondation de l'Ordre des cisterciens (24 cercles et 6 triangles).

NOTES

[1] Bien évidemment, aucun de ces deux nombres n'est anodin ; le nombre 30 indique une fondation spirituelle ; quant au nombre 1111, vous le retrouvez tout au long de ce numéro d'Hyperborée, puisque c'est le nombre du Pôle, autrement dit de la fondation de notre cycle ; donc une redondance avec 30. Ils indiquent tous les deux une geste, pour le futur, et une référence, pour le passé, primordiales. Les cisterciens, notamment par ce qui en subsiste le plus clairement, leur architecture, sont des héritiers de la Tradition primordiale.

[2] *Les Cisterciens*, ouvrage collectif, éditions MCM.

[3] Internet : *Balades pour la tête et les jambes*, association de randonneurs.

[4] *Ibid.*

[5] Voir note 1.

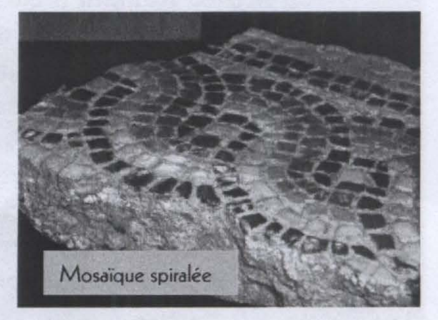
[6] Voir Hyperborée n°2.

[7] De l'ancien français : détour, petit voyage, qui a donné l'anglais : *trip*.

Le site archéologique de Tauroentum

aux Lecques, commune de Saint-Cyr-sur-Mer

par Gaëlle Mann


Mosaïque spiralée

A quarante kilomètres de Marseille, à proximité de la baie de La Ciotat, se trouve la station balnéaire des Lecques, magnifiquement située dans le golfe d'Amour (ainsi est-il nommé !), qui offre aux vacanciers de longues plages de sable fin encadrées de collines et de pinèdes. Lamartine n'hésitait pas à comparer la beauté de ce golfe à celle du golfe de Naples ! Mais combien de touristes, et même de gens du cru, savent que ce site a été choisi depuis une lointaine antiquité ? Ils ignorent pour la plupart la fondation de la Tauroïs grecque, qui devient Tauroentum avec l'arrivée des Romains à la fin du Ier siècle avant J.C. C'est la *Villa maritima* qu'ils vont faire prospérer jusqu'au IVème siècle après J .C. Autrement dit un vaste domaine au bord de la mer. Très rapidement, Tauroentum devint un lieu de villégiature recherché pour sa beauté et ses plaisirs, attirant les Romains fortunés et plus tard les Gallo-Romains.

Au Ve siècle avant J.C., un bateau grec, le *Taurophore*, venant de Phocée, en Asie Mineure, s'échoua sur le sable de l'actuelle baie des Lecques. Il portait en figure de proue une tête de taureau noir. Culte de Mithra ? Très certainement… Séduits par ce lieu agréable et abrité, qui évoquait leur lointaine patrie, les navigateurs grecs d'Ionie s'y installèrent parmi les Ligures qui peuplaient la côte, à l'intérieur des terres riches en blé et en oliviers. Le site de Tauroïs offrait également l'avantage d'être proche de Massalia. Bien que, selon l'auteur grec Artémidore, Massalia ait été fondée *après* Tauroïs, au cours d'un second débarquement pacifique. Mais rapprochons-nous de l'intérêt archéologique de Tauroentum, l'ancienne Tauroïs, site qui était connu sous Louis XIV, après une longue occultation due aux invasions barbares et au retrait dans les terres pendant les guerres et les pillages. Au Moyen Age, le lieu est déserté, sauf par quelques familles de pêcheurs. On y redoute aussi les fréquentes razzias des Maures… La paix revenue, on descendit des villages fortifiés et haut perchés pour s'installer à nouveau au bord du rivage. Le Roi-Soleil dépêcha des enquêteurs sur les lieux antiques et ordonna qu'ils en fassent un plan descriptif. Qu'en restait-il après tant de siècles et surtout après de multiples effondrements de terrain causés par des séismes ? Le plus destructeur d'entre eux se produisit aux environs du IIIe ou du IVe siècle. Il entraîna au fond des eaux nombre de splendides habitations romaines et gallo-romaines, ainsi que des temples, qui s'étageaient sur les encorbellements rocheux de la côte, face au sud, au-dessus des criques et des plages. La perte en est, sans aucun doute, inestimable. La plus grande partie de Tauroentum gît sous les eaux du golfe. Les décombres ont été également ensevelis par des coulées de boue, ou encore recouverts par les nouvelles constructions. Pierres de taille, colonnes, blocs de marbre ont été débités pour être récupérés : quel gisement de matériaux précieux dont l'origine antique laissait indifférents les nouveaux bâtisseurs ! Cette pratique est connue de toutes les époques.

C'est seulement à partir des années 1920 que des fouilles importantes débutèrent sous la direction d'Antoine Charras. Le 15 janvier 1926, le site est enfin classé **Monument Historique**. L'année suivante, une Association des « Amis de Tauroentum » est créée. Dès cette date, la volonté de construire un musée *in situ* se manifeste. Mais il faudra attendre jusqu'en 1966 pour que le musée soit enfin ouvert au public. Les fouilles sont entreprises par des archéologues bénévoles, souvent encore étudiants. Elles vont se poursuivre, bon an mal an, selon les maigres ressources de l'Association, qui ne reçoit pas de subventions des pouvoirs publics. Selon ce qu'il nous a été dit cet été, l'exploration du site est même arrêtée depuis 2001, faute de crédits pour le matériel nécessaire. D'autre part, ces fouilles seraient mal perçues par la municipalité

de Saint-Cyr, dans un lieu touristique où l'on crée ronds-points et parkings fleuris, et lotissements de rapport. Béton et asphalte viennent recouvrir des vestiges à fleur de terre ou presque. Un camping populaire est installé sur l'emplacement d'une nécropole romaine, aux abords de la route de la Madrague.

Le **Musée Romain** a été édifié dans une pinède, laquelle est coincée entre la petite route de la Madrague et de modestes villas. On ne peut évidemment creuser le sous-sol de ces propriétés privées… Contentons-nous de visiter le musée et les vestiges qu'on a pu sauvegarder avec beaucoup d'efforts, dans l'indifférence quasi générale… Ce petit musée ne manque pas de richesses archéologiques ni d'enseignement sur la vie que menaient les riches familles romaines qui résidaient à Tauroentum. Précédant l'entrée du musée couvert, deux salles sont nettement visibles : leur sol était orné de mosaïques, hélas disparues. Au centre de la plus grande, des restes de piliers délimitent un ancien foyer. Cette pièce s'ouvre par un seuil de pierre dans lequel on peut voir des pivots de porte. Partie laissée à ciel ouvert. Des murs et un vaste toit de tuiles ont été édifiés pour préserver des intempéries le musée proprement dit. On découvre un *péristyle* avec vestiges de colonnes et de chapiteaux, ainsi qu'un *impluvium* qui recueillait les eaux de pluie pour les évacuer vers la mer. On peut admirer au passage un beau *dolium* d'une capacité de 1500 litres, presque intact (grand jarre utilisée pour conserver les produits alimentaires), et un sarcophage du IVème siècle. Le musée s'organise autour de trois grandes pièces mosaïquées, restaurées par des bénévoles. Le sable protecteur qui recouvrait les fragments de mosaïque, ainsi que leurs tesselles éparses, a été soigneusement ôté, et un patient travail de restauration a pu alors commencer.

La première mosaïque, d'influence italique, offre un sobre dessin géométrique composé de tesselles noires et blanches. On remarque, dans un petit angle restauré, quatre figures de *svastika,* symbole solaire cher aux cultures indo-européennes. La deuxième salle montre une mosaïque blanche unie, ornée d'un double liseré noir. La troisième mosaïque noire et blanche, presque intacte, se situe dans le *triclinum* (salle à manger romaine). Son large champ géométrique est orné de motifs végétaux et animaux, de cratères, labyrinthes et petits boucliers, qui s'inscrivent à l'intérieur de cadres hexagonaux formés par une double tresse, typique du travail des mosaïstes de la **Gaule rhodanienne**.

Le musée abrite une collection d'objets trouvés sur le site ou dans les environs immédiats : amphores, monnaies, statuettes, objets de culte, bijoux, verreries, ainsi que diverses formes d'autels votifs et de sépultures. On remarque un émouvant *tombeau-maison*, sépulture unique en France, destiné au jeune Gaudentius, mort à l'âge de cinq ans, que ses parents pleurèrent abondamment : on peut lire leur douleur sur une plaque de plomb gravée à la mémoire de l'enfant.

A l'extérieur du musée, en s'élevant dans la pinède, on peut voir des murs romains de soutènement abritant encore des « magasins », les restes d'un aqueduc et, sur une large plateforme ombragée, un second péristyle, un petit amphithéâtre, ainsi que des canalisations et un bassin tout en longueur. Aux seuils de porte, on devine des chambres, des salles, où poussent aujourd'hui dans le silence des herbes folles… L'ensemble donne une impression de tristesse et d'abandon, bien que la vue sur le golfe, jusqu'au Bec de l'Aigle de La Ciotat, soit magnifique et capte le regard.

Le grand **Four du Tuilier** offre un intérêt particulier : deux chambres de chauffe qui ont été utilisées jusqu'à la fin du XVIIème siècle, preuve de son excellente conception technique. Mais ce four à deux étages, sombre et profond, ne servait peut-être pas qu'à cuire des tuiles. Il évoque irrésistiblement certains cultes initiatiques rendus à Mithra.

L'une des pièces du musée.

Cette grande villa romaine s'étendait bien au-delà des limites actuelles du musée. Il faut imaginer la beauté de sa pergola à colonnes de granit, longue de 80 mètres, qui courait le long de la mer, face au soleil, sur la corniche rocheuse. Et l'on peut s'étonner qu'aucune exploration archéologique sous-marine n'ait été tentée, à notre connaissance du moins, pour faire l'inventaire des fonds où gisent forcément les ruines des édifices qui ont glissé dans les eaux lors des secousses sismiques. Cette question demeure un mystère, car les sites propices à la plongée ne manquent pas dans le secteur des Lecques-La Madrague. Toujours l'absence de crédits ou bien un manque de curiosité pour notre civilisation à son aurore ? Les deux, sans doute.

Montherlant, de voyage dans le Midi en I929,

Reconstitution de la villa en bord de mer.

visite Tauroïs qu'on lui a signalé. Il comprend tout de suite que l'intérêt du site ne réside pas dans les vieilles pierres, mais dans sa signification historique: c'est ici même, en effet, que débarqua, pour la première fois dans la Gaule barbare, le « miracle grec », cinq siècles avant J.C. Les navigateurs du *Taurophore* apportaient avec eux le reflet de cette lumière grecque qui illumina tout le monde antique et qui continue à éclairer le nôtre. Sur l'emplacement de Tauroïs, le génie humain était venu se poser par la grâce des dieux et d'une barque portée par les flots. [1]

On peut remarquer, aujourd'hui encore, que les Lecquois *de souche* sont grands, à la peau claire, que leurs cheveux sont blonds ou roux et qu'ils ont presque tous les yeux bleu-vert. Physiquement, ils offrent une grande ressemblance avec leurs lointains ancêtres hellènes : il est difficile de le nier. Leur souche génétique semble être restée constante au milieu de populations méditerranéennes au teint mat, aux yeux et aux cheveux bruns, et de stature moins élevée. La beauté typique, presque nordique, des jeunes Lecquois a quelque chose qui surprend. Et cette constance physique, maintenue en dépit des siècles écoulés, des mélanges de peuplement, et de l'influence sarrasine, ne constitue pas un des moindres mystères de l'antique Tauroïs.

Mais n'est-il pas écrit sur le blason des Lecques : « ***Dins San Ceri Taurento a reflouri*** » ? ■



Mosaïque et 2 détails : labyrinthe et swastika

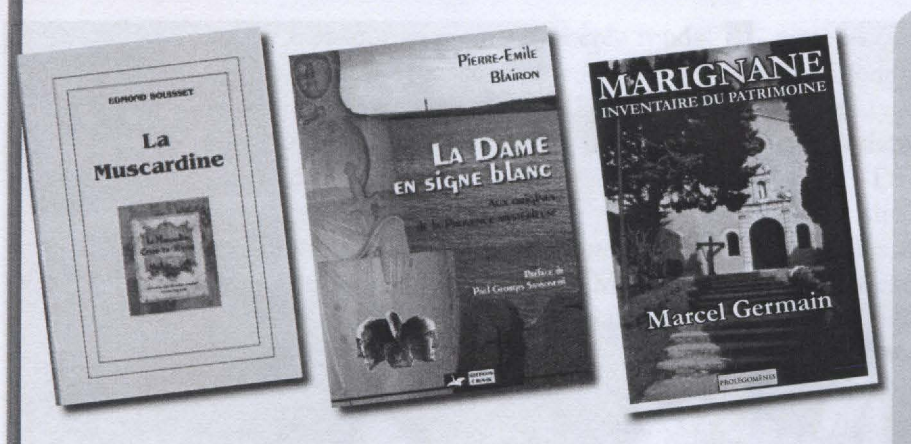


Informations pratiques :
Musée Romain de Tauroentum - Tél. : 04.94.26.30.46., 131 route de la Madrague – 83270 Saint-Cyr-mer.

NOTES

[1] Henri de Montherlant, *Essais*, religions de la Méditerranée.

Faites réaliser, imprimer et éditer votre livre !



VOTRE PROJET EST EN PANNE ?

Depuis plusieurs années peut-être, vous gardez au chaud un manuscrit, ou une idée de texte, roman, recueil de poésies, auto-biographie, souvenirs personnels, climats familiaux que vous souhaiteriez voir diffuser auprès de vos proches, de vos relations ou d'un plus large public. Mais vous hésitez à franchir le pas de l'impression et de l'édition de votre ouvrage: trop cher ? trop long ? trop compliqué ? trop risqué ?

LA SOLUTION PASSE PAR L'IMPRESSION NUMÉRIQUE !

Nul besoin d'avoir des relations dans le monde de l'édition, d'avoir de gros moyens financiers ou même de réels talents littéraires pour transmettre un texte, une part de soi à sa famille, ses descendants, ses amis ou relations professionnelles. Depuis quelques années, la technologie numérique graphique a révolutionné l'édition-papier.

Désormais, un livre peut être imprimé en quelques exemplaires seulement et être réédité à la demande. Finis les lourds investissements financiers et les angoisses de diffusion : vous faîtes réaliser votre livre en quelques dizaines d'exemplaires et s'il plaît, vous en rééditez un petit nombre quelques mois plus tard.

POURQUOI PASSER PAR NOUS ?

Nous vous proposons une palette de prestations adaptées à votre attente.

1. L'aide rédactionnelle ou l'interview : vous avez des idées précises sur ce que vous voulez transmettre, vous souhaitez faire partager votre expérience professionnelle et sa réussite, mais vous manquez de temps ou d'expérience d'écriture : nous vous proposons notre aide rédactionnelle, la mise en forme de votre sujet, partielle ou totale, voire un livre d'entretiens sous forme de questions-réponses.

2. La réalisation du livre : vous avez terminé votre texte (fichier *word* ou *simple text*), vous nous le confiez ainsi que les éventuels documents et photos destinés à l'illustrer, nous le mettons en forme, (format classique 15 x 21 cm), nous traitons et scannons les illustrations, nous effectuons une relecture orthographique, syntaxique et typographique, nous réalisons la couverture de votre ouvrage, en fonction de vos indications.

3. L'impression du livre : à partir du texte mis en page, nous imprimons votre ouvrage sur du matériel innovant Canon de haute qualité graphique numérique et sur un papier choisi et respectueux de l'environnement : 80g laser blanc PEFC ou offset bouffant ivoiré 85g pour les pages intérieures, et en quadrichromie recto sur papier 250g PEFC pour les quatre pages de couverture. Le tout est assemblé, façonné avec dos carré collé haute tenue.

4. L'édition : sans supplément, nous vous proposons de bénéficier de « la marque » des Editions Prolégomènes ou des Editions Crusoe, avec référencement FNAC, de faire figurer votre ouvrage dans l'une des collections auxquelles il peut prétendre se rattacher et de figurer dans les index d'ouvrages des éditions partenaires présentés sur internet ou sur les fichiers clients de ces maisons d'éditions. De préférence à l'auto-publication, le label d'une maison d'édition renforce votre crédibilité auprès du public auquel votre livre est destiné, y compris dans le cadre familial, amical ou professionnel.

5. Le prix, et la diffusion à la demande : les prix que nous vous proposons défient toute concurrence, car ils ne vous obligent pas à des tirages onéreux. Quand la concurrence propose ses tarifs à l'unité, à partir de 400 ou 500 exemplaires minimum, nous vous proposons l'impression pour les prestations évoquées de 20 ouvrages (minimum), ce qui réduit considérablement votre mise de fonds initiale et peut vous permettre de tirer de votre plume quelques substantiels bénéfices par la vente par souscription préalable ou par ventes progressives de vos ouvrages (un ouvrage qui coûtera en moyenne 12 euros pourra être vendu à votre public autour de 20 euros). **Pas de prise de risque, le seul plaisir d'écrire, de faire partager votre vision du monde et d'être édité.**

PROLÉGOMÈNES

Editions Prolégomènes
36, avenue Jean Monnet
13410 Lambesc



BMB - BP 50169
13795 Aix-en-Provence
cedex 3



Communication-Edition-Presse
36, av. Jean Monnet
ZA de Bertoire - 13410 Lambesc
courriel : exposud@wanadoo.fr
www.exposud.fr

Turquie... romaine

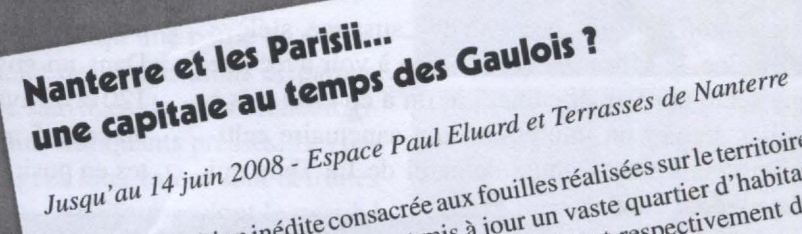
Un phare vieux de deux millénaires aurait été découvert dans l'ancien port romain de Patara, fondé selon la légende par Pataros, filsd'Apollon et d'une nymphe, près de l'actuelle ville d'Antalya, côte sud de l'ancienne Lycie. Selon Havva Iskan Isik, qui dirige la mission turque, il aurait été bâti sous le règne de Néron entre 54 et 68, et mesurait12mdehauteur. Unautre phare pourrait se trouver à l'autre extrémité du port, sous une épaisse couche de débris. Il demeure aujourd'hui de l'antique cité quelques monuments qui ont été sauvés des sables, notamment : la Nécropole contenant des sarcophages Lyciens et des tombeaux Romains ; l'Arc de Triomphe ; une porte monumentale qui était l'entrée de la cité et qui fut construit en 100 Ap. J.-C. ; le Théâtre qui est construit en 147 ; l'Ecclesterium qui était le plus grand bâtiment administratif d'Asie Mineure ; un temple corinthien entouré par les Remparts de la forteresse byzantine etc...

Un grand buste d'Apollon a été découvert sur la colline voisine de la ville, ce qui indique l'existence d'un Temple d'Apollon à cet endroit, mais celui-ci n'a pas encore pu être localisé précisément. ■

Archéologie du paysage

Ouverte au public sur demande toute l'année.
Uzerches, Corrèze

Le Centre Régional de Documentation sur l'Archéologie du Paysage présente une exposition permanente sur le thème de l'Archéologie du Paysage en Limousin, des Gaulois à nos jours.
Cette exposition présente de nombreux panneaux, photos, schémas, maquettes, mobilier en vitrines, répartis en 3 salles :
La méthode d'archéologie du paysage (topographie, géologie et pétrographie, botanique, toponymie, cadastre...).
Des Gaulois (cheminement, habitat fortifié, rites funéraires) aux Gallo-romains (les voies de communication, les rites funéraires et les pratiques cultuelles, l'habitat rural et urbain).
L'habitat et la vie quotidienne au Moyen Age (habitat civil et religieux, château à mottes).
Exposition permanente .Visite libre gratuite. ■


Nanterre et les Parisii... une capitale au temps des Gaulois ?

Jusqu'au 14 juin 2008 - Espace Paul Eluard et Terrasses de Nanterre

Grande exposition inédite consacrée aux fouilles réalisées sur le territoire de Nanterre depuis dix ans et qui ont mis à jour un vaste quartier d'habitation et une nécropole d'une trentaine de tombes, datant respectivement du 1er et du 3ème siècles avant notre ère...
La présence de ces vestiges prouve l'existence d'une agglomération gauloise sur le territoire des Parisii. Serait-on en présence de la Lutèce gauloise ? ■

Le premier Européen ?

Eudald Carbonell et ses collaborateurs viennent de rendre compte dans la revue *Nature* de la découverte d'une mandibule humaine à la Sima del Elefante, l'un des sites d'Atapuerca près de Burgos en Espagne. La mandibule et des industries lithiques associées y sont datées de 1,2 million d'années. Les sites espagnols de Barranco Leon et Fuente Nueva 3 en Andalousie et le site italien de Pirro Nord en Italie ont déjà livré des industries lithiques aussi anciennes. La découverte de la Sima del Elefante n'apporte donc pas d'informations nouvelles en ce qui concerne l'ancienneté de la présence de l'homme en Europe. Par contre, c'est la première fois qu'un fossile humain, en l'occurrence cette mandibule attribuée au genre Homo, est découvert dans un niveau aussi ancien en Europe. Des informations vont pouvoir être apportées sur l'aspect des premiers européens auteurs des industries lithiques des différents sites évoqués, mais aussi sur celles de la grotte du Vallonnet, (Roquebrune Cap-Martin, 06) site qui est a peine plus récent avec son million d'années. Ce site de la région niçoise est, pour l'heure, le plus ancien site préhistorique connu de France et l'un des plus anciens d'Europe.

Lors des dernières campagnes de fouilles y ont été découvertes des industries lithiques et de nombreux ossements de rhinocéros, de bison, de cervidés et même d'éléphant ! ■



Machoire d'un hominidé datée de 1.2 million d'années (Altapuerca - Espagne). Il restait encore 7 dents enchassées dans la machoire, et une huitième dent était isolée.

Site archéologique celtique du Mormont (Suisse)

Une occasion perdue ?

informations des pages Infos Archéo recueillies par Damien Dulaz

C'est sans doute de Suisse qu'est venue, au cours des derniers mois, la révélation de l'une des découvertes archéologiques européennes les plus importantes de la décennie. Hélas, cette bonne nouvelle a été rapidement suivie par une désillusion supplémentaire quant à l'intérêt des politiques publiques et de l'opinion pour les origines de nos civilisations.

Au cœur du canton de Vaud, non loin de Lausanne, s'élève une petite colline, le Mormont qui n'a rien à voir avec une quelconque secte nord-américaine. Là, on a en effet mis à jour en juillet dernier un impressionnant sanctuaire celtique. De l'importance sans doute de celui de La Tène qui avait bouleversé les connaissances archéologiques sur le monde celte à la fin du XIXème siècle.



En effet, le site du Mormont ne le cède en rien à La Tène, où les très nombreux objets en fer découverts il y a 150 ans dans la Thielle, à l'extrémité nord du Lac de Neuchâtel, avaient incité le monde savant à baptiser « Civilisation de La Tène » la seconde partie de l'Age du Fer (deuxième moitié du dernier millénaire avant notre ère), non seulement en Suisse mais en Europe. Un article de la revue « Archéologie suisse » (n° 30, 2007), dû aux archéologue suisses Gilbert Kaenel et Denis Weidmann démontre l'exceptionnel intérêt du sanctuaire helvète nouvellement signalé sur le Mormont, tout en offrant l'occasion d'interrogations préoccupantes sur les circonstances et les suites de la découverte.

Colline calcaire, le Mormont se trouve progressivement rongé par la carrière de ciment Holcim SA. Préludant à une nouvelle étape de son exploitation, des sondages y ont été réalisés en 2006, sous la direction du Service archéologique du canton de Vaud. Bien qu'un chemin antique ait été localisé, rien n'avait particulièrement attiré l'attention jusqu'au moment où, l'humus ayant été enlevé pour permettre d'attaquer la roche, d'étranges fosses sacrificielles apparurent dans une dépression proche du sommet boisé. Le temps étant fort limité avant la reprise prévue de l'exploitation, il fut décidé de parer au plus pressé en délimitant au mieux l'ensemble de la zone menacée. Pourtant deux à trois ans auraient été nécessaires pour fouiller ce site avec toute l'attention nécessaire. Au lieu de cela, on a opéré une « fouille de sauvetage », prolongée sur quelques mois seulement.

Dans un ensemble de 260 fosses coniques creusées entre 120 et 80 avant notre ère dans l'humus, à une profondeur de 80 cm à 5 m, reposaient des ossements humains – squelettes en position repliée, crânes isolés représentant probablement des trophées guerriers – et animaux, surtout bœufs et chevaux. Mêlés à ces vestiges gisaient des dizaines de vases en céramique, des monnaies celtiques et romaines, des récipients en bronze, des bijoux (fibules en bronze, perles en verre), des outils en fer, des scories métalliques, de nombreuses meules en pierre. Curieusement, les armes semblent faire défaut. Cet abondant matériel est en cours d'étude au Musée de Lausanne. A coup sûr, des informations nouvelles sur les mœurs, techniques, relations proches ou lointaines des Helvètes et plus largement de « nos ancêtres les Gaulois » résulteront des analyses qui ont déjà débuté.

Des regrets, hélas ! ternissent la miraculeuse surprise. Les projets de Holcim SA ayant été connus de longue date, pourquoi n'être intervenu qu'in extremis et avec des moyens insuffisants ? A-t-on réalisé en haut lieu qu'il s'agissait d'un site capital non seulement sur le plan vaudois, mais pour la Suisse et la recherche européenne tout entières ?

En archéologie, les occasions manquées sont irrémédiablement perdues. Le Mormont ne livrera qu'une partie de ses secrets. ■

Irak et Guatémala

Le pillage des trésors de l'archéologie



Irak, Iran, Afghanistan, Sri Lanka, Cambodge, Guatemala : sur toute la surface du globe, populations pauvres, polices corrompues, trafiquants et collectionneurs s'affairent autour des sites archéologiques et privent les peuples d'une partie de leur plus longue mémoire.

Avril 2003. L'Irak en plein chaos voit disparaître du Musée de Bagdad 14 000 pièces de ses collections archéologiques. Le préjudice est inestimable. Après des années de recherches à travers le monde, la moitié à peine des objets pillés a été récupérée dont une bonne moitié à l'étranger, d'après la commission d'enquête américaine. Car le pillage avait un objectif éminemment lucratif : il s'agissait d'approvisionner un marché de l'art international sans scrupules et prêt à toutes les folies financières pour quelques pièces rares. Les pillards étaient pour la plupart irakiens, mais certains d'entre-eux ont bénéficié de complicités parmi les forces d'occupation anglo-américaines.

Cet événement est exemplaire, mais ne constitue qu'une partie du vol organisé des trésors du passé et de la mémoire des civilisations disparues. Car en effet, en Irak toujours, des fouilles sauvages de sites archéologiques sont organisées au bulldozer par certains trafiquants pressés. Les dégats sont irréparables et certaines pièces jugées sans valeur sont détruites ou abandonnées sur place, telles ces tablettes cunéiformes dont le marché est, toutes proportions gardées, surabondant !

Faute de pouvoir lutter contre le pillage avec 1400 gardiens pour 12000 sites répertoriés, le gouvernement irakien veut que la communauté internationale renforce sa lutte contre le trafic et facilite la restitution des vestiges. Vaste programme, d'autant que négociants, collectionneurs et musées savent souvent patienter avant d'acquérir...

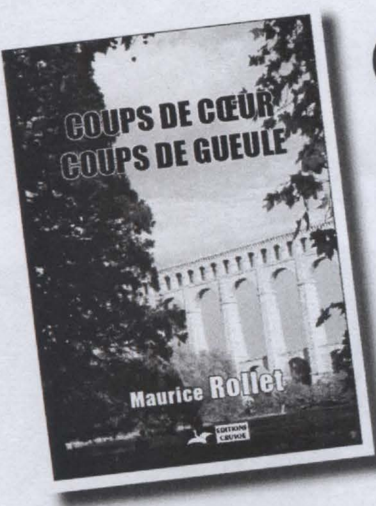
De la même façon, sans remonter aux épisodes fameux de pillages des temples d'Angkor, on déplore aujourd'hui une situation similaire au Guatémala. Ce petit pays d'Amérique centrale a en effet la particularité, grâce à ses ancêtres Mayas, de posséder plus de vestiges archéologiques que... l'Egypte !

Les trafiquants ne s'y trompent pas qui organisent désormais de véritables opérations commando sur certains sites afin d'en prélever les trésors, y compris les sculptures, fresques ou bas reliefs extraits à la tronçonneuse !

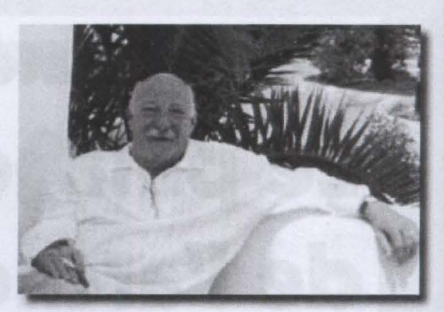
Sur les 2900 sites recensés, seuls une cinquantaine bénéficient d'une surveillance permanente. L'archéologie est alors confrontée aux trafiquants, aux mafieux locaux, mais aussi aux défricheurs et cultivateurs qui ne comprennent pas les interdictions d'accès à certaines zones. Or tout objet déplacé de son contexte, ou légèrement détérioré peut cesser de livrer ses informations aux chercheurs. Dans le cas de la civilisation Maya, on est encore loin de bien comprendre l'étendue des connaissances et de la sagesse de la plus sage des civilisations précolombiennes qui avait par exemple conçu un calendrier solaire plus précis que le calendrier européen de l'époque grégorienne. De même comment donner une réponse à cette énigme d'une ville Maya comme Cancuen, vingt fois plus grande que Pompéï, qui se dépeuple soudain vers l'an 900, sans pouvoir compter sur toute la diversité des trésors archéologiques qu'elle pourrait encore livrer à l'abri des pillards ! ■

TRAFIC DE TRÉSORS SUMÉRIENS

Le département des Antiquités irakiennes a annoncé que Tell Asmar, l'un des sites Sumériens les plus célèbres de Mésopotamie centrale, a été pillé et ravagé par des hommes armés. Cette cité, connue sous le nom antique d'Eshunna, est notamment célèbre pour ses pierres votives et ses sculptures d'hommes barbus en longue robe aux yeux immenses. Les pillages des sites archéologiques auraient repris avec force récemment mais, selon des archéologues irakiens, le gouvernement rechigne à en faire part. Le sud du pays est particulièrement touché. ■



Coups de cœur, coups de gueule de Maurice Rollet



Maurice Rollet, *Coups de Cœur, coups de gueule*, éditions Crusoe, 136 pages, 20 euros. À commander à *Hyperborée*.

Maurice Rollet est un homme de passions. Nul autre mot ne pourrait servir, s'il n'en fallait qu'un seul, à le définir. Mais soyons honnêtes ; ses passions sont toutes marquées d'un sceau, nous dirions plutôt d'un blason : celui que se donnaient les chevaliers du Graal pour porter haut leur dessein. Le blason d'un chevalier est l'expression spirituelle de son nom. Toute sa vie, Maurice a ferraillé dur sur les champs de combat[1] de ceux que l'on a appelés les « soldats perdus ». « Perdus » pour quoi ? Parce qu'ils ne suivaient pas le sens de l'histoire des hommes, parce qu'ils s'écartaient du « politiquement correct » ? « Perdus » pour qui ? Pas pour nous, pas pour ceux qui savent que les moindres actes se répercutent dans l'infini des mondes et du temps, que les *sacrifices* ne sont jamais inutiles. Il est des valeurs, immuables, intangibles, éternelles qui sont portées par tous ceux qui savent que le vent tourne, au rythme des cycles terrestres, c'est-à-dire très vite. Maurice Rollet a suivi les chemins tracés par les dieux que lui indiquaient toutes les attaches, encore vivaces en lui, de ses ancêtres européens, peuples fiers et de longue lignée.

Coups de gueule plus que *coups de cœur* dans ces *« Lettres à… »*, invectives féroces, traits acérés lancés à l'encontre des petits hommes qui peuplent notre désormais trop petite Terre. Là, ce ne sont pas des passions, ce sont des fureurs de dieux brandissant l'éclair et le glaive. Et puis, brusquement, tout s'adoucit, Maurice regarde par la fenêtre, sa plume encore frémissante ; l'aqueduc est là, majestueux, lançant ses arcs vers les nuages qui jouent à cache-cache avec le soleil qui, lentement, envahit la grande maison, la Domus, lieu magique où tant d'Européens ont appris à se reconnaître, et puis, le sourire de Brigitte dans l'entrebaillement de la porte, et puis Pirate, le chien facétieux qui trottine dans les couloirs, et puis des rires amis qui s'élèvent de la grande salle d'agapes…

Alors, ces passions ? Elles sont toutes là, aussi, dans cet ouvrage qu'il nous offre des ses deux mains ouvertes, en *hommage* à ses amis, aux êtres de lumière qu'il a connus, aux combats et au vin partagés, à l'amitié, à l'amour pour des personnages nobles et touchants qui font la force de nos peuples par leur courage tranquille et leur modestie, telles ces figures autrefois présentes dans nos chemins de campagne, sur le perron d'une ferme, au creux des labours.

Et, en bouquet final, il y a les *poèmes* où Maurice chante l'amour, le sacré, l'amitié, encore et toujours, les dieux, l'Europe ; que ceux qui ont des oreilles entendent.

Tout est signe à qui sait lire,
À qui espère tout est présage
À qui attend tout est message
Tout est signe à qui sait lire.
(Superstitions)

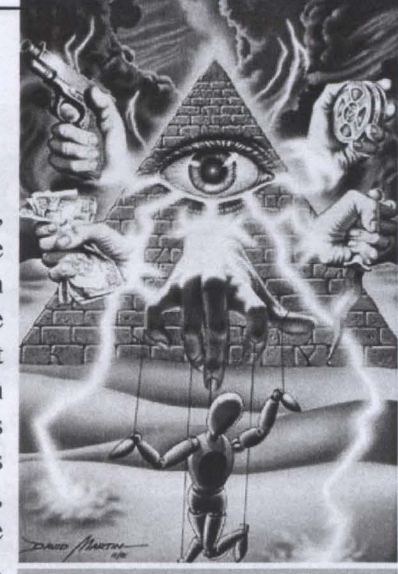
Voilà, tout est là, dans ce livre, de ce monde qui disparaît et que nous avons tant aimé.

(tiré de la préface de Pierre-Émile Blairon) ■

NOTES

[1] Les plateaux de télévision sont aussi des champs de bataille ; Maurice a apporté un peu de soleil dans la petite lucarne ce mardi 15 avril 2008 ; il participait à cette émission consternante de vulgarité et de bêtise animée par des zombies dirigés par Fogiel ; Maurice intervenait à l'occasion de la sortie d'un film sur Albert Spaggiari, l'ami des combats « perdus ». L'un des provocateurs de service a reçu une claque magistrale lorsqu'il a voulu évoquer l'appartenance des deux amis à l'OAS en les traitant de tortionnaires. « Vous torturez, après vous soignez », a osé dire l'imbécile à notre ami médecin. . « Vous parlez de ce que vous ignorez » a répondu Maurice Rollet en se faisant applaudir, « Les Arabes venaient me baiser la main parce que j'avais sauvé leur enfant ».

syti.net



Le symbole des Illuminati revu et corrigé par David Martin

Énorme site sur Internet, dans la même mouvance que Nexus : syti.net. On nous explique bien que tout ce qui nous paraît aberrant : disparition des artisans et paysans ou des services publics dans les campagnes, répression exclusive contre les automobilistes, abêtissement de la population, attentats, agressions de l'OTAN contre la souveraineté de certains pays, bombardements, émeutes de banlieues, famines, émeutes contre les famines, puis « régulation » mondiale de « l'offre » agroalimentaire avec OGM en prime… tout est soigneusement programmé, organisé et réalisé par les organisations mondiales liées au pouvoir de l'argent, OMC, FMI, Commission « européenne » (qui n'est qu'un relais de Big Brother), ainsi, bien sûr, que les grandes entreprises et que la quasi-totalité des medias dont les membres éminents font partie de cette caste de nantis et d'escrocs de très haut vol dirigée par les Illuminati. *Syti.net* décortique les stratégies de manipulation, recense les organisations du Nouvel Ordre Mondial ainsi que leurs agents locaux (tel ou tel président de la République ou de parti), pointe intelligemment le doigt sur la criminalisation du citoyen ordinaire, par le biais de la répression routière, par exemple : *« Alors que les hôpitaux et le système éducatif sombrent dans un délabrement total, des moyens démesurés sont mobilisés pour traquer l'automobiliste […]. Pendant ce temps, les véritables problèmes de sécurité ne sont toujours pas résolus : racket dans les écoles, incendies de voitures, agressions, viols collectifs dans les caves des cités, cambriolages, etc. car cette répression vise les citoyens ordinaires, et non les délinquants qui sont utiles au gouvernement pour justifier la réduction des libertés et pour maintenir la population dans le stress et la peur […]. Pour un simple excès de vitesse sans accident, le citoyen ordinaire peut désormais être condamné à 1 ou 2 ans de prison. Or, compte tenu des conditions de détention et de la surpopulation carcérale, être condamné à la prison en France, c'est être condamné à être tabassé, violé… La vie de tout citoyen peut être désormais brisée pour une simple infraction routière. »*

Cependant, cette mouvance très lucide sur la recension des forces totalitaires qui se mettent en place pêche par certaines lacunes : quid du déplacement massif des populations arrachées à leur terre (immigration), du rôle de certaines associations ou syndicats ? Quid de l'autre pouvoir totalitaire, l'Islam ? Quid de la Chine ou de l'Inde ? *Altermondialisme* veut dire quand même que ses partisans se mobilisent pour un autre mondialisme, étant par là le revers d'une même médaille. Leur rétrospection ne remonte que jusqu'à la Révolution française et la « Déclaration des Droits de l'homme », dont ils souhaitent réitérer les manifestations et les conséquences qui sont justement celles que nous vivons. Et qu'est-ce qu'une maison sans fondations ou un arbre sans racines profondes ? Emportés par le premier coup de vent. En tout cas, ce type de réflexion nous permet au moins d'entrevoir une logique cohérente -sinon complète- dans un fatras d'événements incompréhensibles et de décisions qui nous semblent ubuesques puisque les intérêts du Gouvernement mondial vont dans le sens inverse des intérêts des citoyens.

La démarche de notre revue *Hyperborée*, s'appuyant sur le principe permanent de la Tradition primordiale, a pour ambition de se positionner bien au-delà des simples analyses de ces manifestations de fin de cycle. ■

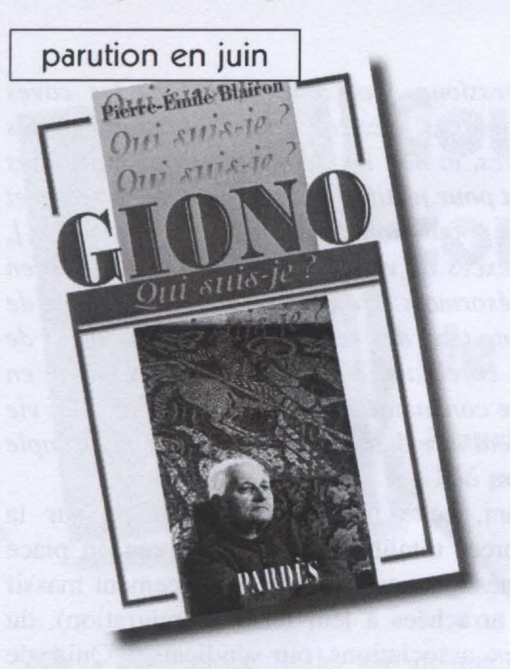
Nexus

C'est un magazine international anticonformiste, dont l'esprit critique très développé ne peut que déplaire au Système, lequel n'a pas manqué, pour se venger, de lui supprimer avantages fiscaux et postaux. Vous y trouverez donc une information alternative, à vrai dire inédite pour un grand organe de presse, où tous les sujets intelligents qui méritent vraiment qu'on s'y intéresse sont abordés ; nous sommes ici loin de la langue de bois, du « politiquement correct », des prises de position dogmatiques, des copinages et des arnaques commerciales de nos « news ».

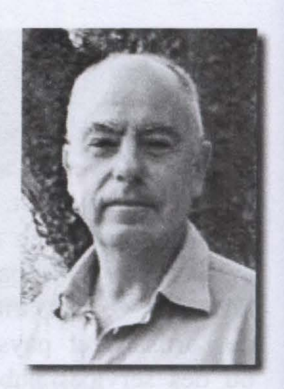
Parution bimestrielle, 6,40 euros. 114 pages. Au sommaire du n°55, mars-avril 2008 :

- Vaccination : êtes-vous encore dupe ? (Effets secondaires, désinformation, scientisme, lobbying, répression)
- Astrophysique : bienvenue dans un monde à chronologies multiples.
- Exologie : la guerre contre les « contactés » continue.
- Géopolitique : le *best of* 2007 des informations censurées.
- Archéologie : L'énigme de la civilisation olmèque. ■

parution en juin



Giono



de Pierre-Émile Blairon, Éditions Pardès, collection « Qui suis-je ? »

propos recueillis par Isabelle Lascaud

Isabelle Lascaud. ***Pierre-Émile Blairon, il semble que vous ayez décidé de vous spécialiser dans la littérature provençale. Après* Nostradamus*, vous faites paraître une biographie de Jean Giono, toujours chez* Pardès.**

PEB. Oui, Giono, c'est un genre bien différent de Nostradamus, quoique… un esprit attentif pourrait y déceler quelques convergences ; Giono est un des rares écrivains de fiction qui sont rentrés dans mon panthéon. D'abord par l'écriture, solaire, passionnante et passionnée, flamboyante, certainement l'un des plus grands écrivains de langue française, et puis, oui, il y a cette lucidité d'un homme qui vole majestueusement, comme un aigle royal, au-dessus de son siècle et des mesquineries de son temps, qui voit tout et qui sait tout.

I.L. ***Justement, à propos des « mesquineries de son temps », Giono s'est retrouvé à deux reprises en prison, apparemment, pour des motifs contradictoires, une fois, il était pacifiste, et l'autre fois, il était pétainiste…***

PEB. Il n'était bien sûr ni l'un ni l'autre. Giono était un homme de bon sens ; il était contre la guerre, bien qu'il l'ait faite en 1915, sans rechigner, plus par solidarité avec ses amis que par conviction, dans les pires secteurs et les conditions les plus difficiles. Et il était contre la guerre car il ne supportait pas que des politiciens, pour des raisons bien peu idéalistes, envoient à la boucherie toute cette jeunesse européenne qui n'avait rien demandé. Pour les mêmes raisons, il n'était pas plus pétainiste pendant la deuxième guerre mondiale et il s'était fort éloigné des communistes avec lesquels il avait frayé un certain temps ; il ne les arrange d'ailleurs pas dans certains de ses ouvrages. Il ne détestait rien plus que l'idéologie.

I.L. ***Quand on parle de Giono, on le définit, peut-être à tort, comme le chantre de la provençalité ; mais on retient plus de lui les romans de sa deuxième période qui, certes, ont souvent pour cadre la Provence mais qui, par leur style, s'éloignent radicalement de l'amoureux du terroir qui apparaissait dans ses premiers ouvrages.***

PEB. C'est vrai qu'on peut admettre qu'il y eut deux périodes d'écriture, deux tons et deux styles bien différents. La première période, que j'ai appelé « magique » ou « cosmique » ; c'était avant la deuxième guerre mondiale ; ces pages-là figurent parmi les plus belles de la littérature française parce qu'elles éveillent en chacun la mémoire profondément enfouie des premiers instants du monde : *Colline, Regain, Un de Baumugnes, Que ma Joie demeure*… Tous ces livres, c'est vrai, situent leur action en Provence, mais Giono nous montre qu'on n'accède à l'universalité qu'à la seule condition d'être de quelque part ; on ne peut toucher le cœur du monde que si on a appris à vivre avec sa terre d'origine.

Ce qu'on pourrait appeler sa seconde manière est de facture beaucoup moins inspirée, plus travaillée, sans doute, accédant à la comparaison avec les grands, comme Balzac ou Stendhal mais, justement, il y a eu déjà Balzac ou Stendhal. Je pense à des ouvrages comme *Le Hussard sur le toit* ou comme *Un Roi sans divertissement*. En fait, le véritable génie de Giono se niche dans ses œuvres les moins connues…

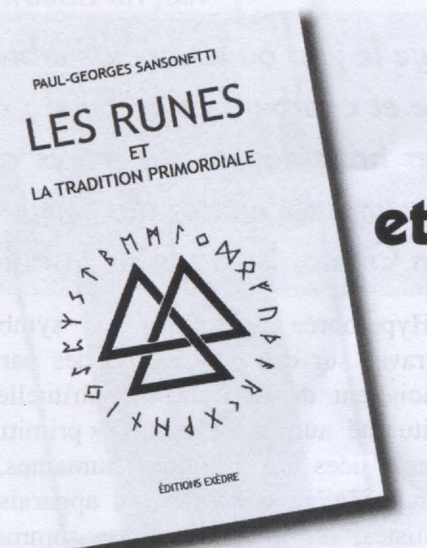
I.L. ***On présente souvent Jean Giono comme un écrivain athée, ou païen, en tout cas attaché à défendre le réduit paysan, des hommes à peine sortis de la glaise initiale. On le présente aussi comme un écologiste qui critique toute avancée technique, qui se désole de voir Manosque envahie par les HLM… Giono est-il un homme du passé ?***

« Viens, venez tous ; il n'y aura de bonheur pour toi, homme, que le jour où les grands arbres crèveront les rues, où le poids des lianes fera crouler l'obélisque et courber la tour Eiffel ; où devant les guichets du Louvre, on n'entendra plus que le léger bruit des cosses mûres qui s'ouvrent et des graines sauvages qui tombent : le jour où, des cavernes du métro, des sangliers éblouis sortiront en tremblant de la queue ». Jean Giono, Solitude de la Pitié

PEB. Il n'y a pas que dans le domaine scientifique ou politique que sévit l'idéologie progressiste, qui soutient que, dès qu'il y a intervention de l'Homme, il y a « progrès ». Les religions dites révélées ou du Livre, comportent des courants tout aussi progressistes. Selon les progressistes, plus on remonte en arrière dans le temps, et plus on est primitif. Les « religions » anciennes sont donc primitives, puisqu'elles se réfèrent à la nature ; selon les progressistes, qu'ils soient scientifiques ou religieux (on a souvent les deux dans la même personne), elles sont animistes, sommaires, incultes, barbares… Or, c'est exactement le contraire : plus, dans le cadre d'un monde cyclique, on va vers le futur et plus on va vers sa fin. Plus l'Homme, dans sa propre vie, va vers son avenir et plus il va vers sa mort. De même pour le cycle des saisons : dès le premier jour du solstice d'été qui démarre la saison estivale, les nuits commencent à rallonger ; à l'instant même où l'été commence, c'est l'hiver qui décide de prendre ses droits. Au contraire, plus on va « en arrière » et plus on se rapproche de la source, de la Connaissance initiale, primordiale. Sur le plan spatial, dans le mouvement de cette roue cyclique, plus on revient vers le moyeu, au lieu de s'en éloigner, et plus on rejoint le Centre d'où toute vie et toute science est issue.



Les articles d'Hyperborée expliquent les symboles les plus anciens gravés sur des poteries ou des parois ; ces symboles témoignent de la richesse spirituelle de nos ancêtres, spiritualité autrement moins « primitive » que les « croyances » liées aux religions humaines, les monothéismes d'une manière générale, qui apparaissent bien frustes, simplistes, rudimentaires, bien sommaires et bien infantiles en comparaison. Ce n'est pas parce que nous écrivons sur un écran d'ordinateur plutôt que sur de l'argile que nous sommes plus intelligents et plus élevés spirituellement. C'est parce que notre civilisation est technicienne. D'autres civilisations antérieures à la nôtre avaient d'autres préoccupations que le bien-être matériel. Quand Giono fustige le « progrès », il fustige l'ignorance ; Giono n'accréditait pas un « retour en arrière », mais un recours à la Connaissance, dont les hommes s'éloignent à mesure que le temps de notre cycle passe et s'achemine vers sa fin. Giono a très clairement soutenu cette idée dans ses ouvrages, et surtout les moins connus comme, par exemple, dans *Triomphe de la vie*, titre qui symbolise parfaitement l'ensemble de son œuvre. C'est cette dimension supérieure de la pensée de Giono que n'ont pas atteinte les intellectuels qui ont commenté et qui commentent encore son oeuvre. J'admets que cette logique qui animait la pensée de Giono peut paraître paradoxale pour un esprit « moderne » qui ne sait pas qu'il vit la tête en bas. Et c'est pour cela que tout un pan de son génie reste méconnu, occulté. Je me suis efforcé de réhabiliter, de faire connaître cet aspect supérieur et spirituel de l'oeuvre de Giono dans cette biographie et qui transparaît dans une bonne vingtaine d'ouvrages, notamment ses essais, recueils d'articles et de nouvelles, chroniques qui sont passés à la trappe de « l'intellectuellement correct ». Quelques repères : *Provence, Voyage en Italie, Le Déserteur et autres récits, Les Vraies richesses, Solitude de la Pitié, Jean le Bleu, Le Poids du Ciel, l'Eau vive, Les Terrasses de l'île d'Elbe, Noé…* Je conseille, si l'on veut accéder par la voie royale à l'œuvre importante de Giono, de commencer par ce type de lecture, puis de lire ses œuvres dites de « la première période », que j'appelle période magique ou cosmique, et enfin d'aborder son œuvre véritablement romanesque, plus tardive, celle qui plaît aux intellectuels et que j'appelle « classique ». ■



Les Runes et la tradition primordiale

de Paul-Georges Sansonetti, Éditions Exèdre



propos recueillis par Isabelle Lascaud

I.L. ***Professeur Sansonetti, peut-on dire que votre livre remet en cause ce que nous avions cru savoir sur les runes ? Je pense notamment à leur période d'origine ; l'archéologie classique situe leur apparition au début de l'ère chrétienne…***

PGS. En effet, pour les runologues universitaires, cette écriture apparaît officiellement à partir du deuxième siècle de notre ère et serait dérivée de caractères empruntés aux écritures alpine et nord-étrusque. Cependant, certains des plus éminents chercheurs (Wolfgang Krause et Helmut Arntz) considèrent que, parallèlement à un tel emprunt, les runes pourraient aussi dériver d'un ensemble de symboles présents dans toute l'Europe depuis les temps préhistoriques (tels, par exemple, ceux qui furent gravés, en Norvège, en Suède et dans la Vallée des Merveilles). Ce rapport avec tout un corpus de signes très anciens a retenu mon attention et, en fonction du graphisme très particulier de cette écriture et du symbolisme attribué à chaque rune, je me suis demandé si le système runique ne s'inscrivait pas directement dans ce que René Guénon dénomme la Tradition primordiale, autrement dit la source de nombre d'expressions du sacré et de courants initiatiques. Rappelons que le mot rune signifie « mystère », « chose secrète ». Il désigne donc un domaine ésotérique et, comme nous nous efforçons de le démontrer, compte tenu de l'importance du symbolisme exprimé par cette écriture, les runes réverbèrent le plus grand mystère de toute l'histoire de notre continent (et du monde) puisqu'il concerne l'origine même de la civilisation.

I.L. ***Le titre complet de votre ouvrage,*** **Les Runes et la Tradition primordiale,** ***indique bien qu'il s'agirait, d'après vous, d'une écriture qui aurait hérité des connaissances du peuple hyperboréen, voire même que les runes serait l'écriture du peuple primordial ?***

PGS. Les runes m'apparaissent issues de la Tradition primordiale car elles en expriment les arcanes essentiels. On pourrait les désigner comme l'équivalent du Graal et, ainsi, voir en ces signes le cœur de l'ésotérisme européen. Si un peuple hyperboréen (pour reprendre ici le terme grec) a bien existé en des temps très lointains – et nombre de mythes et de légendes s'en font l'écho – il devait user d'une écriture dont chaque lettre est un symbole fondamental constituant une facette d'un ordre universel. Ordre également présent en tout individu. Dans ces conditions, il est bien évident que l'être originel –l'« Homme transcendant » évoqué par Guénon– ne pouvait qu'avoir naturellement accès à cette connaissance.

I.L. ***Pensez-vous que le symbolisme est la parole, ou l'écriture, des dieux, et que les runes seraient, en fait, une écriture symbolique, c'est-à-dire qui va bien au-delà d'une écriture, disons profane, qui reste un simple support de communication d'une langue vernaculaire ?***

PGS. Oui, bien sûr, et nous venons déjà de le dire. Les symboles essentiels, qui ne sont qu'un nombre restreint mais se déclinent en d'innombrable variantes, constituent le « Verbe », au sens où l'évangéliste Jean l'entendait : « Le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu » (*Prologue*, 1). Du reste, le monde germanique ancien dit exactement la même chose avec la formule : *runoraginakudo*, c'est-à-dire « les runes (*runo*) par puissance divine (*ragina*) façonnées (*kudo*) » que l'on trouve sur une pierre gravée il y a 1400 ans à Noleby (dans le Vastergötland, Suède). Pour les peuples « traditionnels » (car fondant leur existence sur une tradition authentique), l'écriture tente de refléter ce que l'on pourrait nommer l'énergie divine créatrice de tout ce qui existe. On le voit, entre autres, avec la première lettre de l'alphabet arabe, *alif* (= A), considérée comme le calame (le stylo dirait notre époque) avec lequel Dieu trace l'ensemble des autres lettres qui serviront à former des noms et, **ainsi**, à désigner chaque chose au sein du visible. Voila pourquoi dans les anciennes sociétés les noms - de lieux, de personnes et de **tout** ce qu'il est possible de définir - avaient une importance capitale : ils ne servaient pas seulement à identifier chacune des composantes de notre environnement physique ou de nos perceptions mentales, ils contenaient une parcelle d'énergie coalescente au divin. Une fois décryptée,

les runes sont des plus explicites quant à leur rapport avec la composition structurelle de l'être et de l'univers. La première d'entre elles, le F (et non le A puisque l'ordre n'est pas le même que pour notre alphabet), propose un schéma graphique résumant l'apparition de l'espace et du temps.

I.L. ***Des chiffres et des lettres, c'est un jeu télévisé. Il semble que, pour vous, ce soit un seul et même concept, tout au moins dans le domaine symbolique ?***

PGS. La corrélation existant entre chiffres et lettres était une évidence pour certaines ethnies installant la métaphysique au centre de leur existence, les Grecs et les Hébreux par exemple mais aussi les anciens Germains car, en 1973, le professeur Heinz Klingenberg a, par des travaux d'une importance capitale, apporté la preuve qu'il existait pour les runes ce que l'on nomme une guématrie, autrement dit un système qui, en fonction de la place d'une lettre dans l'ordre qui lui est dévolu, reçoit un nombre. Ainsi, en prenant comme exemple notre alphabet, le A aura pour valeur 1 puisqu'il s'agit de la première lettre ; B sera égal à 2 dès lors qu'elle est la seconde et C vaudra 3 de par sa troisième place. Et ainsi de suite jusqu'à Z = 26. Pareillement pour les runes : F, la première d'un système de vingt-quatre lettres, vaut 1 ; U, qui vient en seconde position, correspond à 2 et l'on continue jusqu'à O, dernier signe, de valeur 24. À partir de ce système, ce sont des rythmes ou (et) une architecture que comportent les mots. Le nom d'un dieu, d'un terme ou d'une lettre – précisons que, semblablement à l'hébreu, chaque rune possède un nom – fait songer à un édifice. On pourrait alors dire que les runes sont le Graal et son temple.

I.S. ***Pouvez-vous évoquer la nature et l'importance des répercussions que vos découvertes inédites peuvent apporter dans notre monde qui s'achemine très rapidement vers sa fin ? je veux dire : constituent-elles une lueur d'espoir ?***

PGS. Dès l'instant où, tout à la fin du présent cycle des quatre Âges, précisément la période que nous vivons, les sociétés et leurs citoyens apparaissent considérablement éloignés de ce que l'on imagine qu'ils furent durant l'Âge premier ou, pour le moins, dans une société traditionnelle, il est bien évident qu'un système révélateur des arcanes de cet Âge originel offre à certains « êtres différenciés » (formule de Julius Evola désignant les individus qui sont sortis du troupeau humain) la possibilité de retrouver leur identité fondatrice. Le décryptage des runes peut permettre à des Européens de souche[1] de reconquérir cette « plus longue mémoire » (une fois encore ce mot de Nietzsche s'impose à nous) sans laquelle ils ne sont que les sous-produits d'une pseudo culture au service de l'idéologie vouée à déraciner les peuples. Idéologie programmée par les forces d'une antitradition dénoncées jadis par René Guénon[2].

I.L. ***Pour terminer, il nous semble que ce dernier ouvrage marque un palier important de votre œuvre ; évidemment dans une certaine continuité, mais plus encore. Il nous paraît que vous n'êtes pas seulement un fin connaisseur de l'œuvre de René Guénon, ou de celle de Julius Evola, auxquelles vous vous référez souvent, plus sans doute à celle du premier cité. Nous pensons que votre œuvre vient prolonger, amplifier, rénover ce courant de pensée dont ces deux auteurs ont fortifié les bases. Vous apparaissez comme le troisième pilier de cet édifice, le troisième I du I I I. Il faut bien que quelqu'un, qui peut se prévaloir d'une légitimité certaine, révèle ce qui doit l'être afin de préparer l'avenir…***

PGS. Disons, plus modestement, que notre ouvrage, montrant que le système à vingt-quatre runes, appelé *fuþark* ancien[3], était indissociable de la notion de Tradition primordiale, s'inscrit dans la continuité d'une série d'articles et de quelques livres qui s'approchaient de cette série de découvertes. Mais, surtout, ce travail, aboutissement de dix-sept années de recherches, montre que la voie largement ouverte par des auteurs tels que René Guénon, Julius Evola ou Pierre Gordon est la seule qui reconduit réellement à un commencement – le Pôle - de notre être et de l'Histoire. On pourrait ajouter Mircea Eliade parmi les auteurs incontournables. Mais, si son oeuvre considérable a l'immense mérite de montrer l'universalité – et la nécessité vitale - de l'*homo religiosus*[4] et même si l'un de ses livres s'intitule *La Nostalgie des Origines*, pour autant la Tradition primordiale, « polaire », ne constitue pas la clef de voûte des matériaux qu'il nous propose.

Ce présent livre n'est que le premier et se veut, en quelque sorte, l'introduction à des travaux plus élaborés qui montreront l'origine polaire de la Tradition. À défaut d'exhumer un temple ou même une cité enfouis sous des millénaires de glace quelque part dans le Nord extrême (Spitzberg, Groenland ou terre Victoria), il nous reste à expliciter bien d'autres surprenants arcanes du système runique. Des arcanes qui permettrons de reconstituer intégralement notre identité originelle et, ainsi, de découvrir la raison d'être essentielle de notre existence d'Européen en ces années de passage d'un cycle à un autre. C'est, du reste, le défi que se donne la revue *Hyperborée* que d'aller le plus loin possible à la rencontre de nos ancêtres primordiaux afin que puisse s'accomplir ce dont il est question dans divers textes fondamentaux (de l'Inde ou de l'Iran mazdéen jusqu'à *l'Apocalypse* de Jean en passant par la *Völuspá* des Vikings) annonçant la venue d'une nouvelle ère. Une ère qui, s'il faut en croire ces mêmes textes, s'ouvrira sur le retour triomphal de la Tradition primordiale.

NOTES

[1] Les autres ethnies ayant à leur disposition les outils nécessaires à la reconstruction des identités qui leurs sont propres. À partir de là les études comparatives ne sont pas interdites et même recommandées.

[2] Voir divers articles dans ce même n° d'*Hyperborée*.

[3] Rappelons que le terme de *fuþark* est formé des six première lettres de cette écriture : *f*, *u*, *þ* (th), *a*, *r*, *k*.

[4] On connaît ce mot superbe d'Eliade : « si l'on évacue le sacré de l'existence, alors tout est cendre ».

Euro-synergies

Autre magazine hors-système, toujours sur Internet, animé par le géopoliticien belge Robert Steuckers. Les articles sont de haute tenue, en langue française, allemande, en néerlandais, espagnol, anglais… et concernent une infinité de sujets et tout autant d'intervenants ; dans les catégories classées alphabétiquement, nous trouvons de A à E : Affaires européennes, anthropologie, architecture/urbanisme, art, bandes dessinées, biographies, blog, cinéma, défense, définitions, droit/constitution, école/éducation, écologie, économie… et le reste de l'alphabet. Bonne lecture !
http://euro-synergies.hautefort.com

Fêtes païennes des quatre saisons

ouvrage collectif sous la direction de Pierre Vial

Un grand et bel ouvrage, dédié à Jean Mabire, richement illustré, remarquablement mis en scène par Harald Mourreau, avec, entre autres, les signatures de nos amis Maurice Rollet, Pierre Vial, Paul-Georges Sansonetti, Robert Mercier, Jean-Pierre Muller, Jean Haudry… Un livre à offrir et à s'offrir, pour se faire plaisir et le consulter, les soirs de spleen, pour se redonner force, et savoir que nous faisons partie d'une grande et vieille famille que ces temps de désordre n'ont pas réussi à disloquer.

Éditions de la Forêt, 274 pages, 34 euros.
27, montée des Grapilleurs
69380 - St-Jean des Vignes



Entre les fleuves

de Gaëlle Mann

Une fois n'est pas coutume, nous faisons ici la recension d'un roman, et non pas d'un essai ; mais, à tout seigneur tout honneur, il est de Gaëlle Mann et paraît aux éditions Auda Isarn.

Roman d'amour sur fond de guerre, ombres mystérieuses et furtives, tout autant que certains avions qui traversent le ciel, corps explosés dans le feu des étreintes ou sous les balles traçantes, angelots noirs traînant sur le sable des villes des bouquets de fleurs. L'intrigue se passe dans un pays imaginaire qu'on peut rapidement localiser : il s'agit du Koraq ; l'Irak, évidemment, que l'auteur a associé au Koweit, sans doute pour provoquer les Étatsuniens.

Il se dégage de ce livre une ambiance envoûtante qui n'est pas seulement due aux parfums épicés qui baignent ces antiques cités des Mille et nuits, en l'occurrence, une ville, Bassorah, qu'on appelait la Venise de l'Irak et que les bombardements américains ont désormais détruite. On songe à d'autres aventures et à d'autres romans ou films qui nous ont donné le goût de l'étrange et de l'aventure ; Français bannis et exilés dans des pays chauds, aventuriers ou ratés sans scrupules et sans but qui peuplent les bordels et les bars minables, une bouteille de whisky à la main, et puis, il y a les autres, diplomates et journalistes réfugiés dans les cocons aseptisés des palaces internationaux ; le héros, ici, travaille dans un grand hôtel tenu par un Italien distingué dont la femme, ou est-ce une autre ? deviendra l' « incroyable amour » de Roland Mourgues.

On songe, en lisant Gaëlle



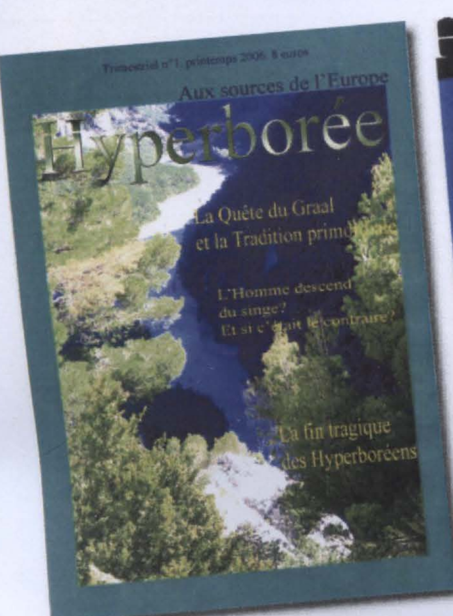
Mann, aux héros du Rivage des Syrtes ou du Désert des Tartares, mais, ici, l'ennemi ne tarde pas à se manifester et il n'y a aucune subtilité ni ambiguïté dans les déplacements du mastodonte américain qui annihile toute vie, humaine, culturelle ou autre, partout où il passe. C'est donc par métaphores poétiques, quelquefois, que l'auteur nous dépeint la brutale intrusion : *« Quand il faisait trop sombre, on branchait de puissants projecteurs. Des nuées d'insectes se levaient alors des pelouses et des bassins, surgissait des ifs, des lauriers, des banians et, semblait-il, de toutes choses qui existaient, pour se précipiter vers les ampoules brûlantes et s'y calciner en une fine cendre grasse qui retombait sur les joueurs ».*

Gaëlle Mann, journaliste, anime avec brio, sur internet, le site d'informations éponyme, à consulter quotidiennement pour parfaire son esprit critique :
http://gaelle.hautefort.com

Elle collabore aussi à notre revue (Voir son article sur Tauroentum dans le présent numéro).

Gaëlle Mann, *Entre les fleuves*, éditions Auda Isarn, 278 pages, 21 euros.
BP 90825
31008 Toulouse cedex 6

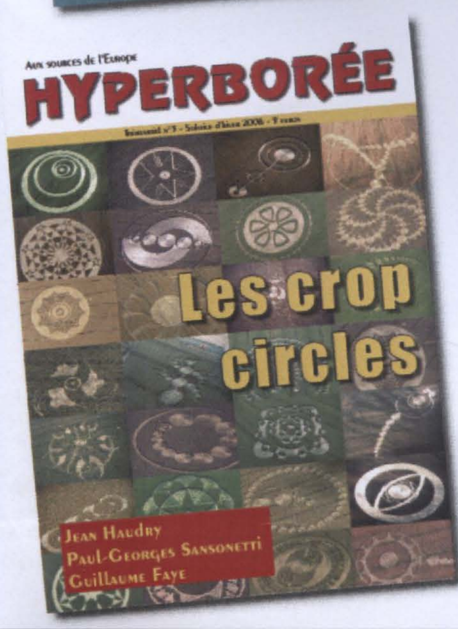
BON DE COMMANDE

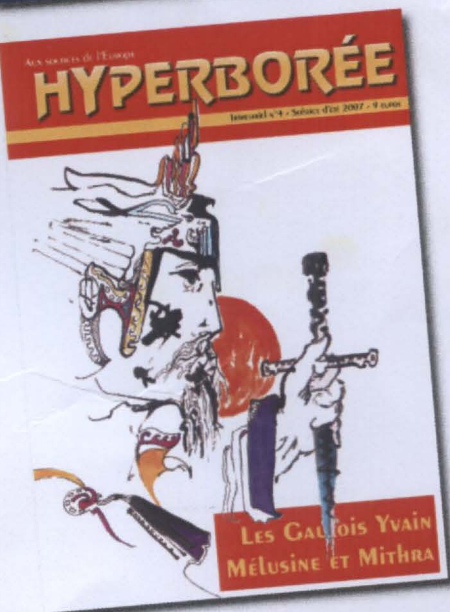


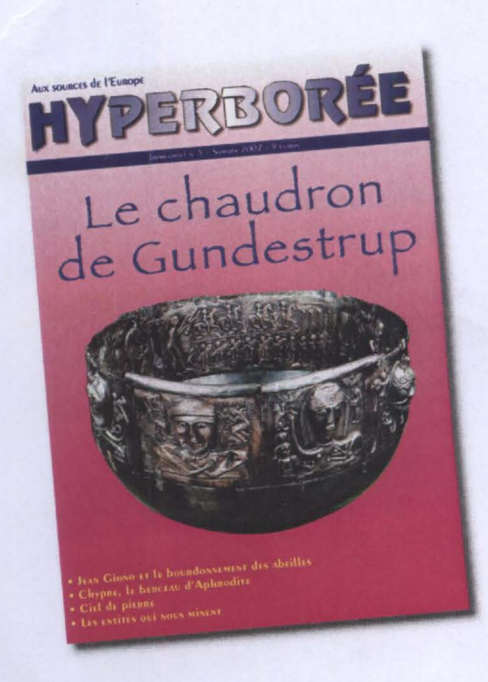


Complétez votre collection !
Commande des revues à l'unité,
frais d'envoi gratuits.

Hyperborée magazine, une revue de garde, comme le bon vin.







Bon de commande à renvoyer à : BMB - BP 50169 - 13795 cedex 3

❑ Je m'abonne à la revue Hyperborée pour un an (4 numéros) au prix de 33 euros pour la France métropolitaine, 37 euros pour étranger et DOM-TOM

❑ Je commandes les revues Hyperborée ❑ N°1 ❑ N°2 ❑ N°3 ❑ N°4 ❑ N°5 au prix de 9€ l'unité (ou 8€ à partir de 5 exemplaires).

Les livres :

❑ Les Runes (20€) ❑ Coups de cœur, coups de gueule (20€) ❑ Giono (12€) ❑ Nostradamus (12€)

❑ Les Mystères de Matrix (10€) ❑ La Dame en Signe blanc (25€) ❑ Chevalerie du Graal et Lumière de gloire (25€)

Je règle par chèque ci-joint **à l'ordre de CRUSOE** et je rajoute 1€ de frais d'envoi par livre.

Mes coordonnées : ❑ M. ❑ Mme ❑ Mlle

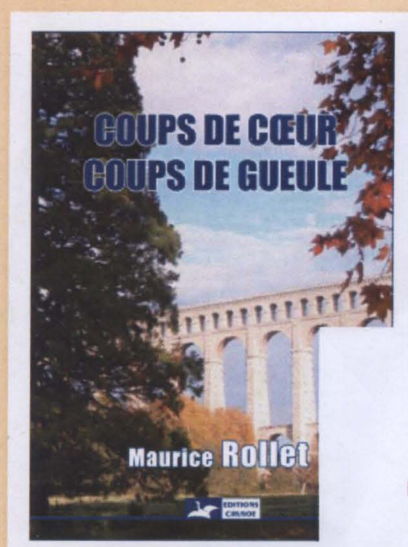
Nom : .... Prénom : ....

N° : .... Rue : ....

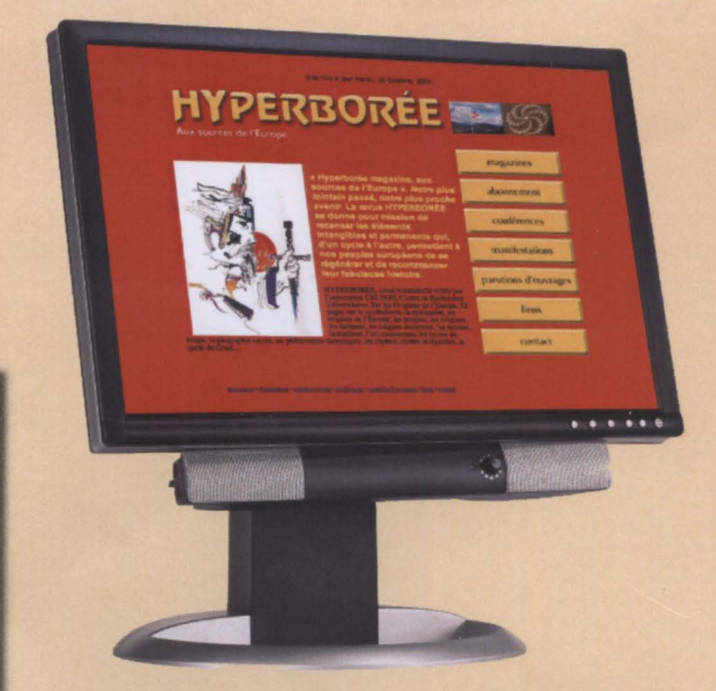
Code postal : .... Ville : ....

Tél. .... Courriel : ....

Délais de livraison sous une semaine environ selon les stocks disponibles. Renseignements : pierre.blairon@wanadoo.fr



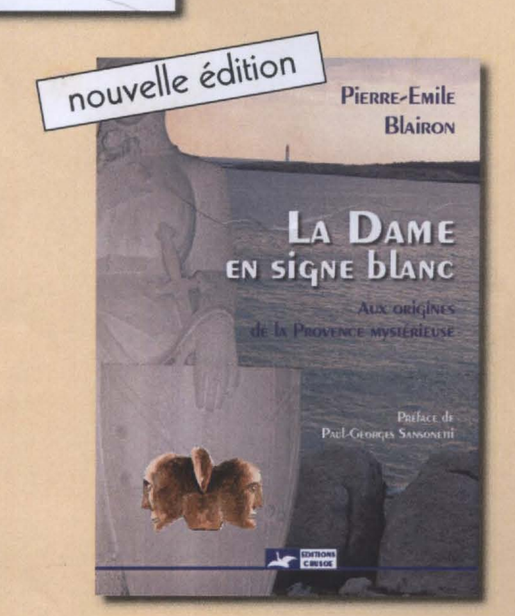


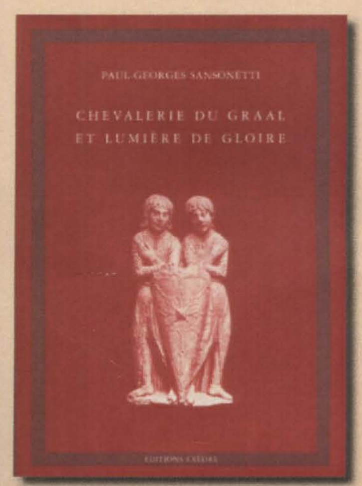


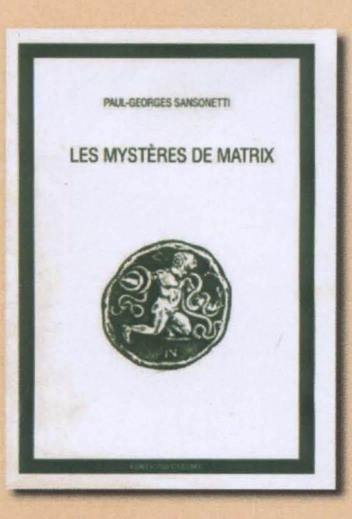
Consultez notre site
www.hyperboreemagazine.fr



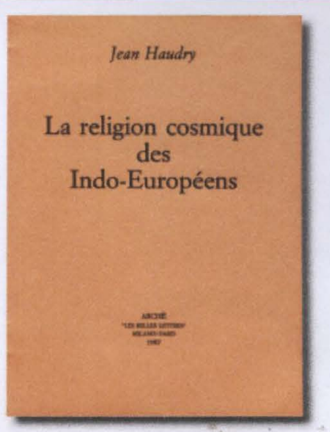
nouvelle édition

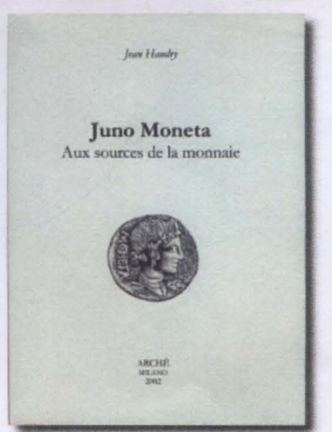












Les livres de Jean Haudry sont à commander à :
Edidit - 76, rue Quincampoix - 75003 Paris.

Bon de commande page 59 (sauf livres de Jean Haudry à commander directement chez l'éditeur).